





HENRI GHÉON

JEUX ET MIRACLES POUR LE PEUPLE FIDÈLE



CINQUIÈME ÉDITION

ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS-VII° — TÉLÉPH. : FLEURUS 19-68

DU MEME AUTEUR

LE PAIN, tragédie populaire (Nouvelle Revue Française).

TÉMOIGNAGE D'UN CONVERTI (Nouvelle Revue française).

FOI EN LA FRANCE, poèmes (Nouvelle Revue française).

LE MIROIR DE JÉSUS (Librairie de l'Art catholique).

LES TROIS MIRACLES DE SAINTE CÉCILE, suivis du MARTYRE DE SAINT VALÉRIEN (Société Littéraire de France).

LE PAUVRE SOUS L'ESCALIER, trois épisodes (Nouvelle Revue française).

LA FARCE DU PENDU DÉPENDU, miracle en 3 actes (Société Littéraire de France).

LE DÉBAT DE NICOLAZIC ENTRE SAINTE ANNE ET LE RECTEUR, miracle (Stock et Cie).

PROCHAINEMENT

PETIT CHEMIN DE CROIX (Revue des Jeunes).

LE COMÉDIEN PRIS A SON JEU (Saint Genés) drame.

SAINT MAURICE OU L'OBÉISSANCE, tragédie.

SAINTE GERMAINE ET SON TROUPEAU, miracle populaire, etc.

HENRI GHÉON

JEUX ET MIRACLES
POUR
LE PEUPLE FIDÈLE



ÉDITIONS DE LA REVUE DES JEUNES
3, RUE DE LUYNES, PARIS-VIIe. — TEL. : FLEURUS 19-68

PREFACE

LES SAINTS ET LE THÉATRE CHRÉTIEN POPULAIRE

I

Notre temps prie encore les saints. Il ne les fréquente plus guère. Il ne les connaît plus du tout.

Nous les chargeons de nos commissions, sans nous inquiéter de leur état civil. Il nous suffit qu'ils aient de bonnes références. Demandez à la brave femme qui, dévotement, s'agenouille devant la statue en biscuit de saint Antoine de Padoue ce qu'elle sait de l'ascète et du thaumaturge. Il tient le bureau des objets perdus. Bien sûr, elle vous dira qui est la Sainte Vierge; saint Joseph aussi et saint Jean-Baptiste; peut-être, en gros, saint Pierre, saint Paul, saint Jean l'apôtre. Avec quelques notions sur sainte Geneviève, saint Louis et sainte Jeanne d'Arc, gloires chrétiennes nationales, voilà exactement tout son bagage. Sur les autres, néant — et rien même sur son « patron ».

Encore les saints existent-ils pour elle, indistincts, néanmoins présents, en rapports suivis avec nous. Combien de catholiques qui se croient mieux instruits, les relèguent au bazar d'une mythologie désuète, avec les Demi-Dieux, les Nymphes, les Satyres, les Fées, les Elfes et les Nains!

Et cependant, si Dieu a pris ses saints parmi les hommes, non parmi les esprits du ciel, n'est-ce pas pour que leur exemple humain nous instruise? N'est-il pas venu, en personne, et sous les traits d'un homme, nous enseigner « la voie, la vérité, la vie » dans un langage humain? Par sa prédication, par ses « mœurs », par ses souffrances, par ses miracles, il a tenu en quelque sorte à authentiquer le divin. Il nous en a livré une image à notre portée. Et c'est dans le même dessein, qu'il n'a plus cessé depuis lors d'en renouveler la preuve et « l'épreuve », en suscitant des héros de la foi. Que faisons-nous de sa leçon?

Sous l'influence du protestantisme, un spiritualisme mal entendu, tout abstrait, a supplanté la foi vivante, réaliste et mystique *de nos ancêtres (car les deux termes sont conjoints) et nous avons perdu, du même coup, dans la pratique religieuse, le sens du « merveilleux » et le sens du « concret ». Heureux les fidèles du moyen âge qui sentaient et réalisaient Notre-Seigneur au milieu d'eux, se confiaient à Marie comme à une véritable mère, serraient dans leur main la main de leur Ange, craignaient le diable et vivaient sans effort dans la familiarité de leurs « patrons » !*

Même reconnus, même priés, nos saints ne nous suivent plus hors du sanctuaire. Nous les avons chambrés; nous ne voulons frayer qu'avec des hommes. Et nous oublions qu'ils furent des hommes, les modèles de l'homme complet. Ainsi les identifions-nous peu à peu à leur image de plâtre ou de pierre. Celle-ci a — par eux — certains pouvoirs; nous le savons et nous en usons au besoin. Mais, dans le siècle, leur présence nous sem-

ble intruse et des héros laïcs contestables — voire détestables — prennent leur place à tous nos carrefours.

A vrai dire, nous n'en serons débarrassés complètement que le jour où une municipalité « éclairée » aura gratté leur nom sur les plaques de nos vieilles rues. En attendant, grâce à Dieu, leur nom au moins survit. Il est même, en dépit du siècle, descendu sous terre, avec le progrès... je veux dire « dans le métro ». Tenez! de la station Denfert à la station du Châtelet, nous pourrions saluer à la file Saint-Placide, Saint-Sulpice, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Michel... (Sur un thème analogue, Péguy voulait écrire un conte.) Mais, en fait, les saluons-nous? Leur donnons-nous seulement au passage l'aumône d'une pensée? — Patients, résignés, ils nous attendent dans leur niche... Il est temps de les en tirer.

Rouvrons l'église et toutes ses chapelles sur la place publique! Entre le ciel et la terre, rétablissons le va-et-vient! Nous n'aurons jamais trop d'amis et d'amis sûrs dans nos mauvaises compagnies; et ceux-ci sont si près de nous. — Le mouvement est commencé; on peut noter quelques bons signes. Les pèlerinages *qui ont un regain de faveur. Les* Vies de Saints *qui se multiplient et sont lues. Les œuvres des poètes catholiques qui ne dédaignent plus de faire place aux vierges, aux confesseurs et aux martyrs. — Un dramaturge ne devra pas craindre d'offrir à nos saints ses services; il ne sera pas rebuté. Le prestige de la scène est grand : ils l'ont autrefois fréquentée... Si le théâtre fait plutôt les mœurs que les mœurs ne font le théâtre, créons le théâtre des saints.*

Tout cela devait être dit. En présentant ces trois miracles populaires écrits à la louange de saint Jacques

de Compostelle, de saint Gilles du Gard et de saint Nicolas, l'auteur tenait à préciser d'abord son intention « spirituelle ». Tâcher, dans la mesure de ses forces (des forces de sa foi, des forces de son art, intégralement employées), de réaccoutumer le siècle au « merveilleux chrétien » comme à une réalité. Travailler à rendre la foi plus concrète, plus familière et plus intimement mêlée à notre vie de tous les jours. Enfin, faire rentrer dans la société des hommes, ces hommes d'hier et de jadis, aujourd'hui saints, qui, partageant notre condition, nos tentations, nos faiblesses, gagnèrent le ciel sur la terre et militèrent avant de triompher.

II

Nous ne saurions entreprendre, dans une préface, de traiter toute la question du catholicisme au théâtre. Nous devons nous borner à notre objet particulier qui est expressément, ici, la création d'un répertoire « chrétien populaire », commun à tous, ouvert à tous, sans distinction ni d'âge, ni de culture, à l'homme du peuple, au lettré, aux petits et aux grands. Christianisme mis à part, on n'a point vu cela depuis Molière. — Rêve irréalisable?... Qui a tenté de le réaliser? — Aussi bien, l'idée n'en est pas venue à l'auteur d'un excès de confiance en soi ou d'une vue abstraite de l'esprit, mais tout spontanément, sans préconception, dans l'exercice de son métier de dramaturge. Si délicat qu'il soit d'avoir à parler de soi-même, il doit pourtant dire comment.

L'état de jachère à peu près totale où il trouva, voici

quelques années, les plus belles provinces de notre apanage et le regret de voir inexploité notre « fonds » historique et légendaire chrétien, l'amenèrent à porter successivement sur le théâtre la vie de sainte Cécile, vierge et martyre, et la légende de saint Alexis. Ces deux premiers essais (les Trois Miracles de sainte Cécile et le Pauvre sous l'escalier) s'adressaient plutôt, en principe, à un public choisi, fermé, le seul que puisse souhaiter aujourd'hui, dans nos salles parisiennes, un dramaturge plaçant le respect de son art avant le désir du succès. L'épreuve devait lui montrer que son public se préparait plus vaste, surtout plus populaire qu'il n'avait osé l'espérer. Pour des raisons qui seront exposées ailleurs, sans doute dans « la Critique du Pauvre » il avait dû, dans ce dernier ouvrage, employer un style mêlé, nouveau pour lui, où le comique voisinait avec le tragique. Ce dont certains lui firent grand reproche — qui avaient peut-être raison... Mais le fait est que, sans l'avoir cherché, il avait trouvé par endroits un ton direct et bon enfant dont il fut étonné lui-même. Sans cet essai dans le comique, ni la Farce du Pendu Dépendu composée peu après, ni les trois miracles présents n'eussent vu le jour. — Il faut l'avouer, puisque cela est, le Pendu fut écrit pour « théâtre de patronage » à la suite d'une conversation providentielle avec le grand peintre chrétien Maurice Denis. Jouée presque immédiatement — et c'est le cas de le dire, par miracle — en plein Montmartre, au Théâtre Balzac, grâce à l'initiative généreuse de M. Jean d'Astorq, puis à Genève, au Théâtre de la Comédie, la pièce fut reprise dans diverses œuvres et cercles, à Paris et aux environs, en Touraine, en Suisse, en Bretagne, mais cette fois devant

son vrai public, un public de fidèles qui sembla y prendre plaisir. Notre essai avait réussi. Il n'y avait plus qu'à poursuivre, qu'à composer d'autres miracles, qu'à tirer de notre aventure personnelle un enseignement général.

Faisons abstraction provisoirement du point de vue chrétien. Un art dramatique populaire est-il esthétiquement souhaitable? — Plus que souhaitable, exigible! le théâtre étant par essence le lieu de rencontre de tout un peuple dans un sentiment unanime et une foi commune : un terrain de « communion ». C'est l'occasion de rappeler l'admirable phrase de Jacques Copeau rapportée par Jacques Prénat dans les Annales de la Jeunesse catholique : « Il n'y aura de théâtre nouveau (*généralisons; disons :* de théâtre) qu'au moment où l'homme de la salle pourra murmurer les paroles de l'homme de la scène, en même temps que lui et du même cœur que lui. » *Et entendez : n'importe quel homme dans la salle, s'y fût-il même fourvoyé...*

Mais, souhaitable, est-il possible? — Il le fut, puisqu'il fut. Il fut même tout le théâtre. En Grèce, au temps d'Eschyle et de Sophocle; en Angleterre sous Elisabeth; dans nos provinces au moyen âge. En ce temps-là, rappelons-le, le théâtre venait de sortir du lieu saint; les tréteaux étaient dressés sous le porche : on concrétisait au dehors le drame secret et réel qui se jouait sur l'autel, au dedans. A ces « *Mystères* », *à ces* « *Miracles* » *le peuple n'apportait pas une moindre créance qu'au drame de la Messe proprement dit. Les acteurs croyaient à leurs personnages, les spectateurs à la pièce, comme l'auteur qui l'avait composée et le meneur du jeu qui la réglait. Tous auteurs, acteurs, spectateurs, dispersés*

dans la vie courante, se retrouvaient au spectacle comme à l'église; l'état de communion existait préalablement. Tel fut notre art dramatique national : essentiellement populaire — et, précisément, chrétien.

Les conditions ont changé. En se laïcisant, à la suite de la Renaissance, le théâtre renonça à s'adresser au peuple; la farce seule, avec Molière, sut garder le contact direct. Ce fut au dramaturge de créer, dans l'élite, l'état de communion indispensable à l'exercice de son art. L'art dramatique dans ses plus hautes formes (s'il y perdit beaucoup, il n'y gagna pas moins... mais c'est une autre question) devint le privilège des bourgeois cultivés, des gens de cour, des gens de robe, de ceux qu'on nommait « les honnêtes gens ». De là date ce « théâtre clos » que René Salomé oppose au « théâtre social » — nous disons, nous: théâtre populaire — qu'il supplanta complètement. Tragédie, comédie, opéra, opéra-comique, puis vaudeville, mélodrame... c'est la monnaie, quelquefois précieuse, de quelque chose de plus grand qui n'a pas eu le temps d'être mis en forme et que, peut-être, il appartient aux âges futurs de réaliser.

Nous n'en sommes point là, hélas! et le « théâtre clos », bon ou mauvais, est demeuré le nôtre. Nous n'avons plus, en France, un public qui serait le peuple, mais vingt publics bariolés. Comptons. Celui du Vieux-Colombier, de la Petite Scène, de la Chimère; celui d'Antoine et de Gémier; celui du Théâtre-Français; celui des théâtres juifs, mondains et décadents du boulevard; celui des théâtres de quartier; — j'omets celui du cinéma et du beuglant qui est énorme et où la communion se fait le plus souvent par le plus bas, par la bes-

tialité et la bêtise. S'ils se compénètrent souvent, ce n'est que pour se contredire, tirant à hue et à dia et finissant par s'annuler. Divers et confondus, leurs meilleurs éléments pourront être polarisés de temps en temps, de façon à recomposer une sorte d'unanimité provisoire, à l'occasion de tel ou tel ouvrage réveillant un souci commun... Un souci littéraire, un souci esthétique, rarement un souci humain — et le cas est, lui-même, rare. En somme, et c'est le fond de l'anarchie universelle, on ne sait plus sur quelle idée s'entendre, sur quel terrain se rencontrer. Or, le théâtre populaire, le théâtre *tout court veut une* idée *et un terrain.*

Faute d'un terrain, faute d'une idée, l'art dramatique populaire, souhaitable, exigible même et historiquement possible, semble être, en fait, impraticable aujourd'hui. Du moins tous les essais récents ont échoué. Et même chez les « communistes » qui prêchent la communion. Et même chez les « unifiés » qui devraient s'y connaître en « unanimisme ». Leur terrain? une fondrière. Leur idée? moins qu'une vapeur. Si nous nous obstinons, il nous faudra pourtant trouver une idée éprouvée, un terrain résistant; mais laquelle et lequel? Cherchons.

L'idée nationale? Nos traditions mêmes sont discutées. La passion politique s'en mêlera. Nous n'aurons plus la communion, mais la bataille.

L'idée religieuse? Ce sera encore pire... — Et cependant la France est catholique dans son fond, bien qu'elle ne veuille pas le paraître. Que de dispositions natives seulement engourdies! Que d'échos disposés à reprendre voix! N'y a-t-il pas moyen de lui rendre progressivement la pleine conscience de son être? de lui apprendre à surmonter peu à peu le respect humain? Songez que tous

les ans, à Nancy, à Beaucourt, les représentations de la Passion rassemblent des milliers de fidèles et demi-fidèles...

Eh bien, soit! l'idée catholique. Je propose un terrain d'essai.

III

L'écrivain Jean Thorel, le traducteur des Tisserands, *mort trop tôt pour réaliser son dernier rêve, dénombrait avec enthousiasme les « paroisses » de France, chères à Péguy. Il songeait que chacune — ou presque — possède un patronage; et chaque patronage — ou presque — une scène et de jeunes acteurs. Imaginez une littérature dramatique digne de ce nom, populaire et chrétienne, prenant soudain — ou lentement, car il faudra compter avec des résistances — la place occupée depuis des siècles par des insanités et des médiocrités sans nom. Quelle nouveauté! quel rayonnement! quel bienfait!*

Bienfait pour la foi. Bienfait pour la culture. Bienfait pour l'art dramatique lui-même, qui retrouverait là, du jour au lendemain, ses conditions normales, essentielles, de vie et de croissance : un état absolu de communion entre le dramaturge, les interprètes et le public.

Ici, aucune concession à faire. Nous sommes entre catholiques; nous le savons — et les autres sont prévenus, si la curiosité ou le goût du théâtre les y amène. A défaut du peuple pris dans sa masse, en majorité chrétien, qui se rassemblera un jour, si notre art est sûr et ouvert, dans les salles immenses bâties pour lui au flanc

même de nos églises, contentons-nous du public restreint et local, mais au total nombreux, immense, qui, en tous temps, sur toute l'étendue d'un grand pays, a l'habitude d'assister à des séances dites récréatives. Mais récréons-le dignement et sans démériter de l'art.

« Un beau rêve, en effet... Un rêve. Les acteurs seront médiocres, la mise en scène lamentable. Et enfin où sont les auteurs? »

Voilà ce qu'on m'objectera. Je crois avoir ce qu'il faut pour répondre.

Quant aux acteurs, je les ai vus à l'œuvre. Je ne veux contrister personne, mais telle de mes pièces a été mieux interprétée par les jeunes garçons ou les jeunes filles de tel collège ou de tel patronage, qu'elle ne l'a ou ne l'aurait été par des professionnels moyens. Vous n'imaginez pas ce qu'on peut tirer d'eux — ou d'elles, moyennant un peu de travail.

— Vous en ferez des cabotins.

— Pas plus qu'en leur donnant à jouer des sottises. La question n'est pas de savoir s'il est plus ou moins bon pour eux de monter sur les planches. Je ne les y fais pas monter. Le théâtre, depuis toujours, est une de leurs distractions préférées. En ce cas donc, que l'art et la foi en profitent! Mieux vaut, au pis aller, si leur vocation se dessine, les aiguiller sur le Conservatoire ou sur le Vieux-Colombier que sur le music-hall ou le café-concert où l'on a vu échouer, m'assure-t-on, des « comiques » de patronage.

La mise en scène? Nous en reparlerons. Un homme de goût peut y suffire. Il y en a partout. J'ai déjà personnellement pour les décors, la collaboration généreuse des « Ateliers d'Art Sacré ».

Reste la question des auteurs.

Il faut bien l'avouer, le répertoire des « spécialistes » est, dans l'ensemble, désolant. Aussi se rabat-on souvent sur Labiche et sur Courteline. La platitude ici le dispute à la niaiserie. Pièces en vers mornes et chevillées (tout le monde fait donc des vers?) bouffonneries grossières, moralités pour école du soir; délayage du catéchisme ou des leçons du bréviaire; histoires d'enfants volés par des bohémiens... Quelle tristesse! Mais il s'agira justement de débusquer les « ayants droit ». A une époque où les catholiques fervents sont si nombreux dans la littérature, je ne puis croire qu'il ne s'en trouve pas quelques-uns, ayant fait dans le siècle leurs preuves d'hommes de théâtre, pour consentir à composer, fût-ce en passant et comme en marge de leurs grandes œuvres, des pièces pour les jeunes gens. N'est-ce pas pour eux que Claudel écrivit sa Nuit de Noël? *Je le supplie de recommencer, pour l'exemple. Je suis sûr que d'autres suivront.*

Oh! je comprends leur répugnance. Un « théâtre de patronage »! La chose est disqualifiée et le mot disqualifiant. Le noble mot! la grande chose! le théâtre de nos « patrons »! — Il faudrait cependant s'entendre sur la prétendue diminution qu'imposerait à un auteur un ouvrage de cette espèce. Il y a des auteurs médiocres; il n'y a pas de genres inférieurs. Celui-ci moins qu'aucun qui pourra puiser sa substance dans ce qu'il y a au monde de plus proche de l'Absolu, de la Vérité, de la Vie : l'homme qui croit. Mais on craint justement que la théologie et la morale, surveillant l'art de trop près, ne le faussent : « Il faudra penser dans un sens; on prendra garde de ne scandaliser personne; on aura le

ferme propos d'instruire et d'exalter; tous empêchements au bel art. » Holà! que faites-vous de la satire, de l'apologue? En quoi une fable de La Fontaine est-elle gâtée par la leçon qu'elle nous donne? Faut-il selon vous que cette leçon soit hétérodoxe ou « immoraliste » pour être admise dans le jeu? Vous m'objectez que ce qui est vrai, vous en convenez, pour la satire et pour la fable, ne l'est pas pour l'art dramatique. Mais si! La comédie de mœurs, chez Molière, n'est-elle pas une satire dialoguée? et la « moralité » du moyen âge une fable en action? Pourquoi n'écririons-nous pas des « moralités » comme nos ancêtres? Il est permis de s'y essayer, sans déchoir.

Il reste, enfin, que nous ne prétendons pas, au patronage, moraliser à toute occasion. Les saints, avec leurs très hautes et très simples vertus, quelquefois chèrement acquises, sont aussi bons à peindre que les héros antiques ou que les hommes du commun. Je le répète, ils sont des hommes. Si nous arrivons à les faire vivre dans une atmosphère chrétienne, n'aurons-nous pas respecté les lois même d'un art qui exige de nous une parfaite soumission à l'objet et, du même coup, édifié le public et les interprètes? — Edifié. *Ne riez pas. Voilà encore un des plus beaux mots de la langue que le mauvais usage a affadi et disqualifié.* Edifier, *apporter sa pierre au temple secret que chaque homme peut espérer de voir grandir en lui et où Dieu régnera; édifier le chrétien, édifier* le saint *dans l'homme! Quant à la limitation imposée ici à l'artiste dans la peinture des passions, je ne le cache point, elle sera sévère. Mais les passions de l'amour ne sont pas le tout de la vie. Au dramaturge de choisir tels sujets à sa convenance et à la convenance*

des acteurs et des spectateurs. Son art, privé pour un moment de quelques-uns de ses moyens, sera contraint d'en trouver d'autres. Comme de toute discipline il sortira de l'épreuve enrichi. Rien, du reste, ne nous empêche d'écrire, par ailleurs, pour les théâtres du siècle et de composer des drames chrétiens à l'usage des mécréants... Mais c'est une autre question.

*Il faudrait dire encore un mot, pour encourager les poètes, de l'extension possible, probable même, que prendrait, dans un temps prochain, notre projet initial. Le patronage est un point de départ. Si nous réussissons, nous essaierons de rassembler les meilleurs éléments que nous y aurons découverts, au sein de « compagnies » modèles, de vastes troupes d'*amateurs, *cultivés, entraînés, stylés qui donneraient, deux fois l'an, par exemple, à Noël et à Pâques, des représentations solennelles où « le grand public » serait invité à venir juger notre effort. Ces nouveaux* Confrères de la Passion *pourraient rayonner en province, s'arrêter dans les grandes villes où d'autres confréries semblables ne se seraient pas constituées encore. Profitant des expériences et des conseils techniques de comédiens professionnels qualifiés, ils donneraient l'exemple et le ton. L'instrument une fois créé, les auteurs jusqu'ici rebelles seraient tentés de s'en servir. Il naîtrait des décorateurs, des musiciens, des poètes. Et l'on pourrait rêver, selon le vœu de M. Gaston Baty, l'union de tous les arts dans le drame total, spirituellement et esthétiquement catholique...*

Ne voyons pas encore si grand! ou nous gâterons tout. N'enflons ni nos projets, ni nos ouvrages. Voici, pour commencer, un modeste acompte sur ma contribu-

tion personnelle au « répertoire populaire chrétien »: trois petits miracles. Aucun d'eux, à mon sens, ne serait déplacé sur une scène régulière. Ils ne m'auront coûté ni plus ni moins que les plus ambitieux de mes ouvrages et ils ne me sont pas moins chers. Mais ils sont jouables et mieux jouables par de jeunes hommes et l'un au moins, le Saint malgré lui, par des enfants. Ils tiennent à la fois du drame et de la comédie, de la féerie, du guignol et même du cirque: la familiarité du ton doit faire l'unité. Je ne les donne pas pour des chefs-d'œuvre, ni même pour des modèles du « genre inférieur » que j'entreprends de restaurer. Il y a cent façons d'exploiter le fonds chrétien; je ne prétends pas que la mienne soit la seule, ni la meilleure. Leur mérite unique, dont je réponds, c'est qu'on y pourra entrer de plain-pied, comme dans une farce moliéresque — en ce sens, ils sont populaires... et pourtant en esprit de foi — en ce sens, ils sont chrétiens. Les histoires authentiques ou légendaires dont ils sont tirés sont si belles que, peut-être, on y saura prendre plaisir. J'ai l'intention, si Dieu me le permet, d'en écrire encore beaucoup d'autres. Que s'ils ne valent rien, mes successeurs et mes émules en composeront de moins mauvais; j'espère bien être dépassé.

Le jour où chaque paroisse de France, pour la fête de son patron, pourra donner sur la place, après l'office, un beau « miracle » en son honneur, que ceux qui seront-là — car je n'y serai plus, sans doute — daignent penser à moi, si tant est que personne ait gardé, en ce temps lointain, le souvenir de mon présent effort. Décentraliser par les Saints et par le théâtre des Saints, c'est un autre aspect du problème que je livre sans in-

sister à la méditation du lecteur. Un art populaire chrétien suppose un peuple chrétien et confessant publiquement ses croyances. Ils peuvent progresser de pair, s'aider, se reformer ensemble, et enfin, faire tant que la fille aînée de l'Eglise se manifeste au monde telle qu'elle est.

LE BON VOYAGE
OU
LE MORT A CHEVAL

Miracle en
trois Tableaux

A PIERRE DE LESCURE

PERSONNAGES

GRÉGOIRE, *rentier.*

ARSÈNE, *épicier.*

VALENTIN, *homme de bureau.*

JULIEN, *jeune fils de famille.*

FÉLIX, *étudiant en théologie.*

NORBERT, *jardinier.*

SAINT-JACQUES, *en chevalier.*

UNE VIEILLE.

UN GAMIN.

Cette petite pièce, à la louange de saint Jacques le Majeur que l'on honore à Compostelle, est sortie de dix lignes de la Légende Dorée. *Elle a été représentée pour la première fois le* 29 *décembre* 1921, *à Versailles, au patronage Saint-Joseph, par les Eclaireurs de Notre-Dame, en présence de Sa Grandeur Monseigneur Gibier.*

PREMIER TABLEAU

Un carrefour, à l'aube, dans une petite ville du Luxembourg.

Valentin, Arsène, Julien, Félix et Norbert font cercle autour de Grégoire, qui les domine par la taille. C'est un grand diable, content de lui, beau parleur et autoritaire, vêtu comme un cavalier (grand feutre mou, cape largement drapée, bottes molles) la moustache hérissée, la barbiche longue et tordue, l'œil vif, le visage maigre, le teint sombre, un d'Artagnan qui aurait quelque chose de Napoléon III. Valentin est un petit homme sec, un peu voûté, avec des vêtements étriqués et râpés, le visage morne, mais éclairé par un superbe nez en pomme de terre, du plus beau rouge et tout luisant; il a les gestes courts et méticuleux d'un homme de bureau, d'un gagne-petit, d'un avare. Arsène est un gros homme rond, rose et frais, béat et comique, confortablement habillé, avec une belle chaîne de montre au gilet et un grand col à larges pointes, tout de l'épicier ou du commis-voyageur en vins. Julien est un jeune homme un peu rêveur, soigné de sa personne, mais d'une élégance un peu villageoise: par exemple une cravate rose vif sur un habit vert pomme; il a de la candeur, de la loyauté dans ses yeux, mais il manque de caractère et toutes les fois qu'il s'affirme, il retire aussitôt après son affirmation; un « velléitaire ». Félix est jeune, mais long et cassé, le visage blême et osseux; une espèce de soutane noire boutonnée jusqu'en haut le fait ressembler

à un ecclésiastique; il a de la bonté, mais de l'aigreur; il a surtout l'air de s'ennuyer et sa vocation religieuse paraît être malheureusement l'effet de cet ennui congénital ; il porte de grosses lunettes rondes. Norbert serait aussi effacé qu'on peut l'être, l'homme que l'on ne remarque pas dans la rue, si sa simplicité, sa bonhomie, et un front têtu, barré en travers par une ride profonde, ne lui composaient une sorte d'originalité à rebours. Il est vêtu de drap propre, mais usagé : il a toute sa barbe qui grisonne. Par dessus leurs habits, tous, sauf Grégoire qui a gardé sa cape, ont jeté le manteau bis du pèlerin : ils portent chacun un sac sur le dos et tiennent à la main le grand bâton crochu, assez semblable à ce que nous appelons un « alpenstock ». Grégoire parle.

Tout ce premier tableau qui ne forme qu'une scène, est une sorte de « scherzo » où les paroles comptent moins que le mouvement et qui doit être joué très vite.

GRÉGOIRE

Vous êtes prêts?

LES AUTRES, *en chœur*

Nous sommes prêts.

GRÉGOIRE

Vous avez la cape, le bâton, la gourde?

LES AUTRES, *en chœur*

La cape, le bâton, la gourde.

GRÉGOIRE

Les couvertures pour la nuit?

LES AUTRES, *en deux chœurs*

— Nous les avons. — Nous les avons.

GRÉGOIRE

Les provisions de bouche?

ARSÈNE, *désignant son sac*

Elles sont là.

GRÉGOIRE

Qui gardera la bourse?

FÉLIX

Valentin, il a été trésorier de la paroisse.

GRÉGOIRE

Est-ce qu'il ne boit pas quelquefois?

VALENTIN, *protestant*

Quelquefois, mais peu à la fois.

(*On rit.*)

ARSÈNE

Ne te tourmente pas, Grégoire. Je boirai avec lui, ce sera plus sûr.

(On rit encore.)

GRÉGOIRE

Alors, nous avons tout ce qu'il nous faut?

LES AUTRES, *successivement*

— Tout ! — Tout ! — Tout ! — Tout ! — Tout!

GRÉGOIRE

Et du courage?...

JULIEN

Grégoire, tu nous fais injure!

ARSÈNE

Te crois-tu seul à en avoir?...

NORBERT, *apaisant la rumeur*

Ne vous échauffez pas, Messieurs. Qui peut se vanter d'en avoir de reste?

LES QUATRE AUTRES, *successivement*

— Mais moi ! — Mais moi ! — Mais moi ! — Et même moi, Norbert! *(C'est Valentin qui a parlé le dernier. On rit encore.)*

NORBERT

Eh bien! pour moi, je n'ai que celui qu'on me prête.

FÉLIX

Et si on ne t'en prête pas?

NORBERT

Il faut alors que je m'en passe.

JULIEN

Où est donc la valeur personnelle, dans ce cas-là?

NORBERT

Ce n'est pas grand'chose, à mon sens.

(*On se récrie.*)

GRÉGOIRE

Norbert, Norbert, vous allez encore contredire. Si vous commencez avant le départ, nous n'avons pas fini. C'est le travers de votre esprit.

NORBERT

Peut-être? Mais je ne le fais pas exprès. Je ne contredis pas, je dis. Je dis ce qui me semble juste.

GRÉGOIRE

Et comment se fait-il que ce soit toujours le contraire de ce que nous disons?

NORBERT

J'ai l'esprit mal tourné, sans doute. Je tâcherai de m'observer.

FÉLIX

Tu feras bien, Norbert.

GRÉGOIRE

Enfin, nous avons du courage!... excepté Norbert.

LES AUTRES, *en chœur*

Excepté Norbert.

GRÉGOIRE

Malgré cela, nous l'emmenons, Messieurs.

LES AUTRES, *en chœur*

Nous l'emmenons.

NORBERT, *se rebiffant*

Oh! ne vous forcez pas, je vous en prie. Si je vous embarrasse, je peux partir tout seul. J'en aurai du regret, mais je ne veux pas vous être à charge,

GRÉGOIRE

Ne te fâche pas, Norbert. Nous avons à nous cinq assez de courage pour six et t'en prêterons ce qu'il faut.

LES AUTRES, *en chœur*

Ce qu'il faut.

NORBERT

Je vous remercie. Mais je m'efforcerai de n'en point abuser.

ARSÈNE, *agacé*

C'est bon.

(*Un temps.*)

GRÉGOIRE, *solennel*

Messieurs, nous voici loin de ce que j'avais à vous dire. Si je prends ici la parole, ce n'est pas que j'aie l'intention de commander. Mais j'ai fait fonction longtemps, vous le savez, de ministère public devant notre juge de paix et il est naturel que je trouve les mots qui conviennent à votre pensée et que peut-être vous ne trouveriez pas tout seuls.

ARSÈNE

N'en profite pas pour faire des phrases, bon Grégoire.

GRÉGOIRE, *piqué*

Des phrases? moi?... des phrases?...

LES AUTRES, *en chœur*

— Parle ! — Parle ! — Parle ! — Nous t'écoutons.

(*Un temps.*)

GRÉGOIRE

Messieurs, ne nous dissimulons pas la longueur, les difficultés, voire les périls de notre voyage. De Luxembourg à Compostelle où nous attend le bon saint Jacques, savez-vous combien il y a? En ligne droite quinze cents kilomètres et pas loin de deux mille par le Mont Saint-Michel. Or, nous avons convenu d'adopter ce dernier itinéraire. La route est moins accidentée, plus fréquentée et pour cette raison, plus sûre. Il n'en reste pas moins que nous la faisons tout entière à pied, sauf occasion de messagerie ou de poste qui nous prendraient gratuitement. Mais prendre six personnes par pure charité, c'est plus que je n'en attends d'un chrétien, fût-il conducteur de voiture. En outre, nous n'aurons pas à chaque étape le clos et le couvert : il fera chaud le jour et froid la nuit; il pleuvra et il gêlera; nous subirons la canicule. Un conseil en passant : méfiez-vous de la toute première rosée! Enfin, si bien gardé que soit le royaume de France que nous traverserons de bout en bout — et sa gendarmerie est légendaire — il n'y manque pas de brigands. Passe encore s'ils viennent à six; nous serions à égalité : mais s'ils viennent à sept !

ARSÈNE

Même à six, même à six, Grégoire, puisque Norbert ne compte pas quand il est question de courage... Oh! il ne faudrait pas qu'ils nous vînssent à six !

VALENTIN

Ni même à quatre, ni même à trois, ni même à deux. Deux brigands résolus valent six hommes sans brigranderie.

(*Rumeur.*)

JULIEN

Ne poussons pas le tableau trop au noir.

GRÉGOIRE

Enfin, Messieurs, en prévision de ces traverses... qui ne sont pas les seules... nous pouvons être suspectés, inquiétés, emprisonnés! nous pouvons nous fouler un membre! nous pouvons prendre la grippe espagnole ou le choléra morbus! nous pouvons perdre notre bourse! etc., etc... il importe avant tout que nous demeurions, en toute occurrence, unis comme les doigts de la main.

LES AUTRES, *en chœur*

Nous le sommes, Grégoire!

GRÉGOIRE

Nous le sommes le premier jour; il s'agit de le demeurer peut-être un an.

LES AUTRES, *en chœur*

C'est vrai.

GRÉGOIRE

Avons-nous tous bon caractère?

ARSÈNE

Moi, assez bon.

JULIEN

Moi, médiocre.

NORBERT

Moi, excessivement mauvais.

FÉLIX

Et rien ne l'aigrit tant qu'un voyage qui se prolonge.

GRÉGOIRE

Vous voyez bien . — Avons-nous tous l'amour du prochain chevillé au corps ?

VALENTIN

Pas à ce point-là, non.

GRÉGOIRE

Ne viendra-t-il pas un moment où nous regretterons notre village?

ARSÈNE

Il peut venir.

GRÉGOIRE

Tu laisses ta femme, Norbert.

NORBERT

Et mes quatre petits enfants.

GRÉGOIRE

Tu laisses ton épicerie, Arsène.

ARSÈNE

Elle est en bonnes mains, mais j'en aurai quand même le souci.

GRÉGOIRE

Vous laissez vos études, jeune Félix, qui voulez entrer dans les ordres.

FÉLIX

J'emporte la *Somme Théologique* avec moi et je travaillerai en route. Mais c'est si lourd que je ne suis pas sûr de ne pas devoir la semer.

GRÉGOIRE

Valentin laisse son vieux père et Julien une fiancée. C'est dur.

JULIEN

C'est dur. On ne sait si elle attendra.

VALENTIN

Ni si on retrouvera le vieux père.

GRÉGOIRE

Tout le monde laisse quelque chose, tout le monde a son attachement.

ARSÈNE

Excepté toi, Grégoire.

GRÉGOIRE

Excepté moi, Arsène. Je suis veuf, sans enfants, et n'ai que l'amour du pays au cœur. Aussi bien, je m'en veux un peu d'avoir imaginé cette expédition à Compostelle. Vous y consentez, c'est parfait et le bon saint Jacques s'en réjouit : il nous revaudra ça, peut être en ce monde, sûrement dans l'autre.. Mais c'est vrai, je suis seul à ne rien laisser... et voilà justement ce qui me permet de vous donner un avis désintéressé sur la chose. Quand le regret jouera, quand les calamités fondront sur nous, il est important que chacun puisse compter sur tous les autres.

LES AUTRES, *en deux chœurs*

Evidemment ! Evidemment !

GRÉGOIRE

Pour moi, qui ne suis point lié, il suffirait de ma parole.

JULIEN

Doutes-tu de la nôtre ?

GRÉGOIRE

Je ne dis pas ça. Mais lorsque la fiancée de Julien, le vieux père de Valentin, la femme et les enfants de Norbert et l'épicerie d'Arsène, sans oublier la théologie de Félix, les tireront en arrière, il faudra quelque chose de plus qu'une parole pour les retenir en avant.

ARSÈNE

Et que veux-tu de nous?

GRÉGOIRE

Un serment, Messieurs. Une parole, mais une parole jurée.

FÉLIX

Notre-Seigneur nous défend de jurer.

GRÉGOIRE

Pardon! il le permet dans les grandes occasions; on jure bien au tribunal.

LES AUTRES, *sauf* NORBERT, *en chœur.*

Alors, jurons! jurons!

ARSÈNE

Moi, je jure.

JULIEN

Moi, je jure.

VALENTIN

Mais d'abord, qu'est-ce que nous jurons?

GRÉGOIRE

Ecoutez! voici la formule : Par saint Jacques et saint Jean, son frère, et tous les saints, je jure, en toute circonstance, de rendre service à mes compagnons, quoi qu'il arrive et qu'il m'en coûte; je jure de ne les point abandonner dans le besoin...

LES AUTRES, *en chœur*

Jurons!

GRÉGOIRE

...A moins... écoutez-moi !... à moins d'une raison majeure.

ARSÈNE

Bien entendu.

NORBERT

Qu'appelez-vous une raison majeure?

GRÉGOIRE

Une raison qui n'admet pas d'autre raison, comme d'être mort, par exemple.

LES AUTRES, *riant*

Ah! ah! ah! ah!

ARSÈNE

Moi, je jure.

JULIEN

Moi, je jure.

VALENTIN

Et moi!

FÉLIX

Et moi!

GRÉGOIRE

Et moi, bien entendu, quoique ce soit dans mon cas, chose superflue.

(*Tous, formant le cercle, ont tendu la main vers le centre, dans l'attitude du serment, excepté Norbert qui reste en retrait*).

JULIEN

Allons, Norbert, à toi! Est-ce que tu dors?

(*On rit en se retournant vers lui*).

NORBERT

Permettez, je ne jure pas.

LES AUTRES

Tu ne jures pas?

NORBERT

Je ne jure pas.

LES AUTRES

Non?

NORBERT

Non.

ARSÈNE

Tu es donc un faux frère?

NORBERT

Je promettrai de faire le possible : mais je ne jurerai point.

LES AUTRES

Tu ne jureras point?

NORBERT

Je ne jurerai point.

LES AUTRES

— Pourquoi ? — Pourquoi ? — Pourquoi ?

NORBERT

Parce que je ne suis pas sûr de tenir ma parole, pas sûr de ne pas violer mon serment.

(*Rumeur.*)

JULIEN

Tu as une idée de derrière la tête.

NORBERT

J'ai, en effet, l'idée qu'il faut être bien sûr de soi pour jurer et je ne suis pas aussi sûr de moi que vous l'êtes de vous. Voilà. Je vous l'ai dit, je ne réponds aucunement de mon courage.

GRÉGOIRE

Mais il ne s'agit pas seulement de courage; il s'agit de patience, de serviabilité, de dévouement... en un mot, de camaraderie.

NORBERT

N'importe !

GRÉGOIRE

Si Félix tombe sur la route, tu ne le ramasseras pas?

NORBERT

J'essaierai... j'essaierai... mais je ne suis pas sûr.

GRÉGOIRE

Et s'il faut que quelqu'un aille chercher de l'eau à la fontaine, tu n'iras point?

NORBERT

J'essaierai, vous dis-je, mais voilà tout.

GRÉGOIRE

Et si on a besoin de toi pour garder les bagages, pour allumer le feu ou pour scier du bois?

NORBERT

J'ignore si je scierai du bois. Quand il s'agit de moi, je ne réponds de rien. Je suis à la disposition du bon Dieu et, quand il n'est pas là, du diable. Je ne puis pas dire d'avance si le bon Dieu tient à être en moi le plus fort. Il peut avoir ses raisons, et de bonnes, pour me laisser patauger dans ma misère.

JULIEN

Mais ta volonté?

LES AUTRES

Oui, ta volonté?

NORBERT

Je vous le dis, je n'en puis pas répondre.

GRÉGOIRE

Tu ne jureras point?

NORBERT

Je ne jurerai point. Vous êtes des hommes forts, je suis un homme faible: c'est pourquoi je me suis [illegible] avec vous dans l'occasion.

ARSÈNE

Eh bien, nous te laissons.

LES AUTRES

Nous te laissons, Norbert.

NORBERT

Laissez-moi donc. J'irai tout seul. Le voyage, plus difficile, n'en sera que plus méritoire.

FÉLIX

Allons, jure, Norbert.

NORBERT

Non! je vous dis que non.

VALENTIN

Il est têtu comme je n'ai jamais vu personne de têtu, excepté la servante de mon vieux père!

GRÉGOIRE

Jurons sans lui, Messieurs, et nous l'emmènerons pour nous distraire, pour voir comment, avec ce cœur de poulet qu'il a là-dedans, il partagera nos déboires. Ne crains rien, bon Norbert, si tu nous abandonnes, nous ne t'abandonnerons pas. (*Un temps.*) Messieurs, je vous rappelle la formule: « Par saint Jacques et saint Jean son frère, et tous les saints, je jure, en toute

circonstance, de rendre service à mes compagnons, quoiqu'il m'arrive et qu'il m'en coûte ; je jure de ne les point abandonner dans le besoin, à moins d'une raison majeure. »

NORBERT, *à part*

Cette raison majeure me fait l'effet de détruire tout le reste.

GRÉGOIRE

Que dis-tu?

NORBERT

Rien.

ARSÈNE

Tu ne veux pas jurer?

NORBERT

Je ne veux pas jurer.

GRÉGOIRE

Jurons, Messieurs.

TOUS, *sauf Norbert, en chœur*

« Par saint Jacques et saint Jean son frère et tous les saints, je jure, en toute circonstance, de rendre service à mes compagnons quoiqu'il arrive et qu'il m'en coûte; je jure de ne les point abandonner dans le besoin, à moins d'une raison majeure. »

GRÉGOIRE

Vive saint Jacques!

TOUS

Vive saint Jacques!

GRÉGOIRE

Alors, Messieurs, en route ! Jusqu'à Paris, je connais à peu près par cœur le chemin. Suivez-moi donc.

(*Chacun se charge et il prend la tête du cortège.*)

FÉLIX

Il est pénible, malgré tout, de traîner avec soi une poule mouillée.

JULIEN

Ou un traître, Félix. Il n'est pas possible à mon sens qu'il ne rumine pas un plan secret, comme de nous laisser en route, une fois arrivé dans quelque bonne ville où il se peut qu'il ait une affaire urgente à régler.

VALENTIN

S'il ne nous attire pas dans une embûche!

ARSÈNE

A moins qu'il n'ait toute simplement dessein d'abandonner sa femme et ses enfants qui lui coûtent trop cher.

VALENTIN

C'est bien possible.

JULIEN

Peste de l'animal! (*Comme ils vont disparaître, Norbert, qui est le dernier, considère Félix écrasé sous le poids de son sac qui est énorme, tandis que le sien est à peu près plat*).

NORBERT

Votre sac paraît lourd Félix: j'ai l'habitude des fardeaux; voulez-vous l'échanger contre le mien?

FÉLIX, *étonné*

Je vous remercie. Prenez-le donc, Norbert.

(*Ils échangent leurs sacs*).

VALENTIN, *bas*

Tu n'as pas peur qu'il te le vide?

FÉLIX

Lui ? je n'ai dedans que les œuvres de saint Thomas.

GRÉGOIRE, *en tête*

Allons, Messieurs! le temps est clair, la route est sèche et il y a un peu de brise: tout s'annonce donc pour le mieux! (*Se retournant.*) Vous suivez, Norbert?

NORBERT

Je vous suis. (*Et portant l'énorme sac de Félix, il sort le dernier.*)

DEUXIEME TABLEAU

L'intérieur d'une cabane bâtie de terre sèche, de pierres, de branchages et de fougères, dans la grande forêt de Bretagne qui commence au Mont Saint-Michel, et non trop loin encore de ce lieu. Une cheminée à droite, une porte au fond.

Au lever du rideau, tous les pèlerins sont en scène : Félix, à gauche, étendu sur un lit de feuilles, Norbert, assis sur un escabeau à côté de lui. A droite et un peu en avant, Grégoire, Valentin, Arsène et Julien sont accroupis en cercle autour d'une couverture étalée sur le sol : ils jouent aux cartes. Leurs paquetages sont le long du mur.

I

ARSÈNE, *jouant (à droite)*

Atout! atout!

NORBERT *(à gauche)*

Notre malade a soif.

VALENTIN

S'il a soif donne-lui à boire.

NORBERT

La cruche est vide.

JULIEN

Remplis-là.

NORBERT, *se levant*

Retrouverai-je la fontaine?

GRÉGOIRE

Quand tu l'auras cherchée, tu le sauras.

ARSÈNE, *jouant*

Atout!

NORBERT

Et si je ne la retrouve pas?

GRÉGOIRE

C'est qu'elle n'est pas retrouvable. Es-tu moins débrouillard que nous?

ARSÈNE, *jouant toujours*

Je coupe encore.

VALENTIN

Tu n'as rien à faire, Norbert.

NORBERT

Mais vous?

GRÉGOIRE

Comment nous? Nous jouons aux cartes.

ARSÈNE, *jouant de plus belle*

Atout, atout!

NORBERT

C'est bien là ce qui m'inquiète. Tandis que le jeu vous absorbe, aurez-vous l'œil sur mon malade?

GRÉGOIRE

Ton malade! ton malade! il est à nous autant qu'à toi.

NORBERT

Et s'il réclame quelque chose ?

GRÉGOIRE

Nous l'entendrons. Nous ne sommes pas sourds.

NORBERT

Le pauvre garçon a la voix si faible... (*S'approchant des autres et bas.*) Vous savez que je ne le trouve pas bien.

GRÉGOIRE

Il n'est pas pire! Tu as peur de tout, bon Norbert.

JULIEN

Allons, prends la cruche et va-t-en. Il a soif et demande à boire. Tu le fais languir, va!...

NORBERT

J'y vais... j'y vais... (*Il se dirige vers la porte, emportant la cruche, puis s'arrête pour dire :*) Je puis compter sur vous?

ARSÈNE, *furieux*

Va donc! Avec tes mots, je manque la dernière levée.

NORBERT

A bientôt, camarades.

(*Il sort.*)

II

GRÉGOIRE

Ouf ! bon voyage !

VALENTIN, *se levant*

Il n'a pas même refermé la porte... et par ce vent marin! (*Il la ferme en maugréant et revient.*)

JULIEN

A qui de faire?

ARSÈNE

A moi.

(*Il bat les cartes. Un temps.*)

GRÉGOIRE

En vérité, Messieurs, ne trouvez-vous pas que Norbert abuse du privilège que lui donne le fait de ne savoir jouer à aucun jeu? (*On acquiesce*). On dirait qu'il prend pour une supériorité ce qui n'est, en somme, qu'une lacune.

VALENTIN

Voici longtemps que je le constate, Grégoire. C'est un homme qui ne sait pas s'occuper; il ne joue pas, il ne fume pas, il recule devant un verre...

ARSÈNE

Et n'ayant rien à faire de sérieux, il est sur notre dos toute la journée. « A-t-on songé à cela ? n'a-t-on pas oublié ceci ? » — Ennuie-t-il assez ce pauvre malade ! Toutes les cinq minutes : « Comment vous sentez-vous, Félix ? Ne vous découvrez pas ! Ne buvez pas si vite ! Vous avez moins toussé aujourd'hui... vous êtes moins blanc... »

GRÉGOIRE

Eh! il se joue la comédie afin d'oublier qu'il n'est bon à rien!

VALENTIN

C'est une façon aussi, Grégoire, de nous reprocher notre discrétion vis-à-vis d'un pauvre garçon qui ne demande qu'à dormir tranquille. Félix est patient.

GRÉGOIRE

J'avais prévu ce qui arrive, mes amis. Norbert n'est pas né sociable. Les deux premiers mois, soyons justes, il a fait un effort pour se mettre au ton de la bande, il a rendu quelques services; mais cela ne pouvait durer. Depuis que Félix est malade, il est rentré dans sa nature: il se replie, il se renferme, et boude tous les autres sous prétexte de soigner Félix.

ARSÈNE

Mais qu'il s'en aille, qu'il s'en aille! personne ne le retient, pas même son serment.

JULIEN

C'est un ours.

GRÉGOIRE

C'est un ours.

VALENTIN

Il est donc à sa place ici, dans cette forêt ténébreuse où nous voici depuis une semaine, sans trop savoir ce que nous y faisons. A ce train là il faudra bien deux ans pour arriver à Compostelle!

ARSÈNE

Oui, qu'est-ce que nous faisons ici?

JULIEN

Nous attendons notre malade, Arsène.

ARSÈNE

Bien sûr. — Mais pourquoi diable est-il tombé malade ? et pourquoi dans cette forêt, quand il est tant d'autres endroits plus agréables ? Il s'en ressent depuis Paris.

VALENTIN

Depuis Reims, depuis Reims...

ARSÈNE

Oui, mais c'est à Paris qu'il commença de grelotter et d'être secoué de cette vilaine toux qui est si pénible à entendre.

JULIEN

Pauvre Félix!

ARSÈNE

Pauvre Félix, bien sûr... il est à plaindre... Mais nous ne le sommes pas moins que lui, à dix lieues de toute demeure habitée, dans une hutte de mottes et de branchages, comme on nous représente les Indiens, au lieu d'aller et de venir à notre gré, par les rues d'une belle petite ville bien garnie, où il y aurait des boutiques, des débitants, un ou deux couvents confortables, et pour Félix, un hôpital...

VALENTIN

Pour moi je me serais contenté, mon bon Arsène, d'un petit séjour à la Tête-Noire, sur la route de Caen, où on buvait de si bonne eau-de-vie.

JULIEN

L'eau-de-vie était bonne.

ARSÈNE

Et nous ne couchions pas par terre — ni lui non plus. Qu'en pensez-vous, Grégoire?

GRÉGOIRE

Je vous laisse aller, Messieurs... Etant tout à fait libre de mon temps, je me fais une règle de ne vous point influencer, quelque décision qui soit présentement à prendre.

JULIEN

Quelle est cette décision?

GRÉGOIRE

Oh oh! je parle « en général ». — Que voulez-vous! je me suis tué à le lui dire, moi qui sais mettre un certain poids dans mes paroles, une certaine force dans mes raisons. Arrêtez-vous, Félix, vous aurez ici les soins qu'il vous faut; si vous persistez à partir, il arrivera que vous tomberez sur la route et dans quelque pays perdu. Mais non! il s'entêtait à faire plus que force et à braver la Providence qui nous ordonne de nous ménager. — Hélas ! je ne prévoyais pas ce que ce pays perdu le serait tant... Une forêt, Messieurs, et j'ai horreur des arbres, quand nous campions l'autre semaine sur le Mont Saint-Michel battu des flots! Quoi-

que luxembourgeois et par conséquent terrien, j'aime passionnément la mer : j'ai eu, dit-on, un ancêtre pirate. — Aussi j'étouffe ici, Messieurs, bien qu'il y souffle un de ces vents coulis qui n'est pas chaud, vraiment... D'où vient ce vent coulis?

JULIEN

Mais de partout; la maison est à claire-voie.

GRÉGOIRE, *se levant*

Allumons toujours un fagot : le bois, du moins, ne manque pas et la flamme est une charmante égayeuse.

VALENTIN

Tu abandonnes la partie?

GRÉGOIRE

Je suis las des cartes pour aujourd'hui.

JULIEN, *se levant*

Bon. Je vais écrire à ma fiancée.

VALENTIN, *même jeu*

Et moi à mon vieux père.

ARSÈNE, *même jeu*

Et moi à mon gérant, ainsi qu'à cette maison de Strasbourg qui voudrait profiter de mon absence pour

ne pas nous livrer cent boîtes de foie gras truffé, première marque, que j'achetai ferme et payai alors que le foie gras était pour rien.

GRÉGOIRE

Ne parle pas de foie gras, je te prie, tandis que nous en sommes au régime du petit salé !

ARSÈNE

Oh! n'en faisons pas fi! si cet aimable séjour se prolonge, il faudra entamer la purée de pois pour ne pas nous démunir du meilleur. (*S'installant accroupi dans un coin.*) J'écris donc. (*Les autres l'imitent.*)

GRÉGOIRE, *au coin du feu qui flambe*

Moi aussi, messieurs.

ARSÈNE

A qui? Tu n'as ni parents, ni affaires.

GRÉGOIRE

Je m'écris à moi-même et, par la même occasion, à la postérité : je tiens journal. (*Il sort un long carnet et griffonne*) : « Vendredi 25 octobre 1521. Saint Crépin et saint Crépinien, martyrs. Journée longue. Avons joué aux cartes... »

VALENTIN

Tais-toi un peu; tu m'empêches d'écrire.

GRÉGOIRE

J'aime à faire sonner les mots avant de les fixer par l'écriture.

LES AUTRES

C'est bon... c'est bon... assez!

GRÉGOIRE

Je me tais, messieurs.

(*Long silence des voix et grincement des plumes. Puis Arsène relève la tête.*)

ARSÈNE

Grégoire, dis-moi donc. Pour quelle époque, à quelques semaines près, est-il permis d'envisager notre retour ?

GRÉGOIRE

Mon pauvre Arsène! Pour l'automne 1522, au plus tôt, ou le jour de l'an 1523; et je ne dis pas au plus tard.

ARSÈNE, *sursautant*

Tu plaisantes, Grégoire ?

JULIEN et VALENTIN, *ensemble*

Tu plaisantes ?

GRÉGOIRE

Faites le calcul. De la forêt bretonne au maquis de Vendée, combien? Du maquis de Vendée à l'ermitage de Saint-Emilion, combien? De l'ermitage de Saint-Emilion à la tour de Fontarabie, combien encore? et ce n'est pas le bout. Je dis janvier 23 — et à condition que nous quittions ce lieu avant la fin de la semaine.

LES TROIS AUTRES, *debout*

Grégoire !

GRÉGOIRE

Je dis bien.

LES TROIS AUTRES

Ça n'est pas possible!

ARSÈNE, *s'avançant une lettre à la main*

Ecoute un peu ce que m'écrit là mon gérant. (*Lisant*) : « Monsieur, les affaires vont bien; vous pouvez dormir sur vos deux oreilles... Mais...

GRÉGOIRE

Eh bien!

ARSÈNE

Attends donc la suite! : « Mais la maison Antoine vient d'ouvrir un nouveau comptoir en face de notre épicerie : elle a fait de grands frais et elle est décidée à vendre au prix coûtant pour attirer la clientèle en la

détournant de chez nous. C'est un mauvais moment à passer, mais qui passera, si vous revenez bientôt, Monsieur Arsène, pour vous montrer en personne sur votre porte et remonter le moral des clients, en leur persuadant qu'à ce prix-là, ils ne sauraient trouver que du déchet dans l'épicerie concurrente... Dans l'espoir d'un retour prochain... je suis, Monsieur, etc., etc... »

GRÉGOIRE

Bah! un mois plus tôt ou plus tard!... Saint Jacques arrangera la chose.

VALENTIN, *avançant à son tour*

Et fera-t-il que mon vieux père passe encore deux hivers avec son asthme et son catarrhe, plus cette servante infernale qui lui met tous les jours le marché en main pour avoir part à l'héritage? (*Déployant un papier.*) Voilà ce que m'écrit la servante. (*Lisant.*) « Monsieur, le père de Monsieur ne fut jamais en meilleure santé ni en plus bel état de joie que depuis le départ de Monsieur. Il prie Monsieur de prendre tout son temps. Le dévouement de sa servante doit lui donner toute confiance. Le père de Monsieur embrasse Monsieur et... »

GRÉGOIRE

Et quoi ? et quoi ? de quoi te plains-tu, Valentin ?

VALENTIN

Autant de mots, autant de faussetés; il faut prendre le contre-pied de chaque virgule.

GRÉGOIRE

Je te dirai comme je puis dire à Arsène : Pourquoi es-tu parti?

JULIEN, *s'avançant à son tour*

Grégoire, j'ai une fiancée : tu le sais.

GRÉGOIRE

Je le sais.

JULIEN

Voici son dernier message d'amour... Je ne saurais le lire qu'en pleurant. (*Il tire un petit billet, se mouche et lit*) : « Monsieur Julien, pourquoi m'avoir quittée? Je me suis aperçue que le sentiment que j'avais pour vous n'était pas d'une qualité assez noble. Dites-moi vite le contraire. Je ne sais pourtant si je vous croirai. Je vais y réfléchir encore, en profitant de votre absence qui a pour moi le bon côté de me délivrer momentanément de vos transports. Je veux me retirer dans un couvent... et, si vous ne venez m'y rechercher bientôt, il est possible que j'y reste... Celle qui n'ose plus espérer d'être un jour votre épouse devant Dieu et devant les hommes... » Voilà... voilà ce qui en est... (*Il fond en pleurs.*)

GRÉGOIRE

Oh là! ne pleure pas, garçon. Tu reviendras. Elle n'est pas perdue. Il vaut mieux que ce soit le bon Dieu qui la garde, que des parents plus ou moins attentifs... (*Il se lève et se promène de long en large.*) Hem... hem !... (*Un temps.*) Je n'en disconviens pas, Messieurs, nous jouons de malheur. Moi-même qui me promettais d'être en Hollande pour les fêtes du jubilé de la reine... Hem ! Hem !... Et je n'y serai pas... à moins...

(*Long silence. On tousse, on se gratte la tête, on va, on vient.*)

ARSÈNE

Si j'avais su! si j'avais su!...

JULIEN

On ne peut cependant renoncer... ?

VALENTIN

Que dirait saint Jacques?

GRÉGOIRE

On ne peut renoncer.

(*Même jeu prolongé.*)

ARSÈNE, *s'arrêtant*

Voyons, Grégoire; comment accélérer ceci?

GRÉGOIRE

Accélérer?

ARSÈNE

Si, d'aventure, on trouvait un bateau marchand qui toucherait la côte de Galice et qui nous prendrait en surcroît ? Le temps que nous y gagnerions, avec l'économie qui s'en suivrait sur la question de nourriture, nous permettrait de payer le passage. ?

VALENTIN

Il faudrait donc revenir sur nos pas dans la direction de la mer.. ?

ARSÈNE

Et pourquoi non?

JULIEN

C'est une idée.

GRÉGOIRE, *qui semble réfléchir*

Messieurs, je suis un homme de précaution et je note toujours les renseignements que je rencontre, dussé-je n'avoir jamais à m'en servir. Vous souvient-il du bon capitaine Ortolan avec lequel nous avons vidé maintes bouteilles?

VALENTIN

A Saint-Lô?

GRÉGOIRE

A Saint-Lô. (*Feuilletant son carnet.*) Permettez.

(*S'arrêtant.*) Ecoutez-moi ça : « Le grand voilier *Etoile-de-la-Mer* — voici déjà un nom de bon présage, — quitte le port de Saint-Malo pour gagner celui de Vigo (Espagne) le 5 novembre à 8 heures du soir. » Ceci n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Or, nous sommes le 25 octobre.

LES TROIS AUTRES, *d'un cri*

Mais c'est ce qu'il nous faut !.. Mais c'est ce qu'il nous faut !...

(*A ce moment, le malade qui semblait dormir est pris d'une quinte de toux qui le secoue. Silence. On se regarde.*)

FÉLIX, *appelant*

Norbert.

ARSÈNE

Il appelle Norbert.

GRÉGOIRE

Norbert n'est pas là. Que voulez-vous ?

FÉLIX

Rien... rien... Pardon. Un peu moins de bruit, camarades; j'ai la tête fendue.

GRÉGOIRE

Bon! bon, Félix!

(*Long silence. Il semble qu'il s'est rendormi*).

ARSÈNE, *à Grégoire, bas*

Il ne va pas mieux?

GRÉGOIRE

Pas plus mal.

(Un temps.)

ARSÈNE

Mais il n'est pas capable de se remettre en route ?

GRÉGOIRE

Pas tout de suite, non.

VALENTIN

Mais quand estimes-tu ?...

GRÉGOIRE

Je ne sais.

VALENTIN

On peut toujours attendre un ou deux jours, pour voir si le mieux se décide.

ARSÈNE

Evidemment.

GRÉGOIRE

Evidemment.

(Mais Julien se tait. Un temps.)

VALENTIN

Le bateau part le 5 ?

GRÉGOIRE

Le 5.

(*Un temps.*)

ARSÈNE

En nous mettant en route ou demain ou après-demain, nous pourrions encore arriver à temps... ?

GRÉGOIRE

Oh ! tout juste — et si rien d'imprévu ne nous retarde.

VALENTIN, *songeant.*

Le 5...

JULIEN

Il vaudrait mieux n'y pas songer ; c'est mon avis.

(*Le mot de Julien tombe dans le vide. Silence gêné*).

GRÉGOIRE, *résolu.*

Parlons sérieusement, Messieurs. De quelle utilité sommes-nous ici pour Félix ? Y a-t-il parmi nous un praticien de la science ou seulement un rebouteux ? Non ! non ! Nous le soignons à l'aveuglette, sans savoir même ce qu'il a.

ARSÈNE, *aux autres.*

C'est vrai.

(*Valentin approuve, Silence.*)

GRÉGOIRE

Mais oui, c'est vrai. Tenez, quand il a soif, nous estimons tout simple de lui donner à boire... — et peut-être au contraire ne devrait-il boire que quand il n'a pas soif... qui sait? Nous ne connaissons pas les règles de la médecine. En nous mêlant de ce qui n'est pas notre affaire, nous ne lui occasionnerons que du mal.

VALENTIN

Que du mal.

(Un temps.)

ARSÈNE

Alors que faisons-nous dans cette hutte ?

GRÉGOIRE

Nous contemplons, les bras croisés, un malade en train de guérir tout seul ou de mourir tout seul — et plus probablement ni l'un ni l'autre, l'état de maladie n'entraînant nécessairement ni la guérison ni la mort — sans pouvoir apporter le moindre soulagement à ses souffrances. C'est un jeu inutile, et pour un cœur d'ami, cruel.

ARSÈNE

Cruel, cruel. Tu parles d'or, Grégoire. *(Valentin approuve avec force gestes.)*

JULIEN, *intervenant.*

Excusez-moi, Messieurs. Si nous sommes désarmés devant le mal, n'y a-t-il pas cependant une sorte d'obli-

gation de charité à soutenir le malade de notre présence ?

GRÉGOIRE, *sévère.*

La vraie charité, Julien, consisterait à le guérir — ou, puisque nous en sommes incapables, à quérir un homme de l'art qui le viendrait visiter jusqu'ici.

JULIEN

Mais soit, Grégoire, c'est une bonne idée. Que ne le faisons-nous ?

ARSÈNE ET VALENTIN

Soit !.. soit !

GRÉGOIRE

Vous en êtes tous trois d'avis ? — Parfait. Ceci posé, et sur quoi nous tombons d'accord, je ne puis croire que nous ne trouvions pas dans la contrée, par exemple sur la route de Saint-Malo... que nous serions appelés à suivre, l'homme de l'art en question... Et tandis que nous continuerions notre voyage, dans les conditions que vous savez, l'homme de l'art viendrait ici porter à Félix les soins nécessaires. Ainsi seraient conciliés les divers intérêts en jeu, l'épicerie d'Arsène, le vieux père de Valentin, la fiancée de Julien, les honneurs dus au grand saint Jacques et la santé de notre compagnon très cher. — Quoi, Messieurs, nous aurions le cœur de le laisser mourir sans les soins de la médecine ? un camarade ? je puis dire un ami... et demain un homme d'Eglise? Le grand saint Jacques ne nous le pardonnerait pas. (*Rumeur d'approbation.*)

JULIEN

Pardon ! N'embrouillons rien. La recherche d'un médicastre ne nous oblige pas à abandonner notre ami...

GRÉGOIRE, *indigné*

Abandonner ! abandonner ! Voilà un mot que je ne veux pas entendre. Abandonner? Nous n'abandonnons pas Félix. Mais nous le remettons entre les mains de plus expert que nous.

ARSÈNE ET VALENTIN

C'est juste.

JULIEN

D'accord. Mais si le médicastre ne vient pas?

GRÉGOIRE

Il viendra... si nous l'envoyons. C'est un grand péché, Julien, de douter de la Providence.

JULIEN

D'accord. Mais si Félix vient à mourir?

GRÉGOIRE

A-t-il l'air de quelqu'un qui meurt ? Ecoutez ! (*On écoute.*) Le souffle d'un enfant.

JULIEN

Tu prétendais ne point t'y connaître en médecine ?

GRÉGOIRE

Je sais tout de même bien distinguer un vivant d'un mort... Et puis, quand il mourrait — ce qui ne sera point — notre métier à nous, laïcs, est-il de l'assister à ses derniers moments, alors qu'il prétend devenir curé ? Nous lui en remontrerions sur les choses de l'autre monde, au moment qu'il y entre avec tous les atouts en main ? C'est absurde, Julien.

ARSÈNE

C'est positivement absurde.

VALENTIN

Absurde, absurde.

GRÉGOIRE

Maintenant, jeune homme, à votre aise. Si vous préférez perdre votre temps dans cette contemplation inutile, voire dangereuse, tandis que votre fiancée, là-bas, se détache progressivement et sûrement de son fiancé, nous ne saurions vous contraindre à nous suivre, bien que vous vous soyez engagé par serment à ne point nous quitter. Je vous en délie et je pars.

JULIEN

Vous partez..... maintenant?

GRÉGOIRE, *aux autres*

Qu'en pensez-vous, Messieurs ? — Oh ! moi, j'ai

le temps, rien ne presse. Mais notre bateau part le 5, je vous le rappelle.

VALENTIN

Ne peut-on attendre à demain ? La nuit porte conseil.

ARSÈNE, *résolu*

Non, Valentin. Ou bien restons alors... restons ! mais ne risquons pas de voir ce navire nous faire la nique en pleine mer quand nous arriverons sur le port.

GRÉGOIRE

C'est cela... c'est cela! Ou bien restons, Valentin, comme dit Arsène.

JULIEN

Et vous le laissez seul ainsi ?

GRÉGOIRE

Pardon, j'ai tout prévu. Norbert le gardera, en attendant le médicastre.

ARSÈNE

C'est vrai, Norbert est tout indiqué, ce bon Norbert! il le soigne depuis huit jours.....

(*Approbation.*)

GRÉGOIRE

Comme il n'a pas juré, il est libre, s'il veut, de quitter

le gros de la troupe — ou de nous rejoindre, s'il aime mieux ça. Du reste, il ne peut tarder à rentrer.

ARSÈNE

Nous l'attendons ?

GRÉGOIRE

Qu'en dites-vous, Valentin ?

VALENTIN

Je ne sais.

GRÉGOIRE

Et vous, Julien ?

JULIEN

Je dis qu'il faut l'attendre, c'est plus sûr et plus convenable.

ARSÈNE, *tranchant*

Et moi je dis qu'il ne faut point ; il va se mettre à discuter, à objecter un mot à chaque mot, une mauvaise raison à chacune de nos raisons... qui sont bonnes ; il s'entêtera, il fera du bruit — et il réveillera Félix.

GRÉGOIRE

Et ce sera une journée perdue. — Entendu ! entendu ! — Je vais griffonner un petit billet le renseignant sur notre itinéraire.

ARSÈNE

Cela vaut mieux ainsi.

(*Grégoire détache une feuille de son carnet et se dispose à écrire*)

GRÉGOIRE

Qu'est-ce que nous mettons ?

ARSÈNE

Eh bien ! que... que... dans l'intérêt de Félix..

GRÉGOIRE, *écrivant*

Et après ?.

ARSÈNE

Nous allons prendre à Saint-Malo le voilier portugais *Etoile-de-la-Mer*...

VALENTIN, *achevant*

Qui part le 5 pour la Galice.

GRÉGOIRE

Ensuite ?

ARSÈNE

Et que nous en profitons pour envoyer à Félix un homme de l'art..

VALENTIN, *répétant*

De l'art.

GRÉGOIRE, *s'arrêtant*

Ce n'est pas tout à fait cela. Il serait plus juste de dire que, dans l'intérêt de Félix, nous allons chercher un homme de l'art en direction de Saint-Malo et que nous profiterons de la course pour nous embarquer...

ARSÈNE

C'est parfait.

GRÉGOIRE

Je rectifie. (*Il écrit.*) J'ajouterai. (*Il parle en écrivant :*) « Après la visite de l'homme de l'art, quand Félix sera en lieu sûr, tu nous rejoindras, si cela te plaît... Au cas où tu préférerais rester avec Félix, nous ne t'en voudrons pas... »

ARSÈNE ET VALENTIN

Nous ne t'en voudrons pas...

GRÉGOIRE

« Tu n'as pas juré, tu es libre. Nous te serrons la main et... » Voilà qui est fait.

ARSÈNE

Impossible de dire mieux en moins de mots. Ramassons donc notre bagage. Je laisse pour Norbert ce petit tas de provisions et un écu. C'est assez ?

GRÉGOIRE *posant le billet sur l'escabeau*

C'est assez! il faut songer à nous. Je dépose ici le petit billet, et nous partons.

(Chacun prend son ballot, même Julien, mais comme à contre-cœur.)

JULIEN

Vous ne prévenez pas Félix?...

GRÉGOIRE, *consultant les autres*

Non ?

ARSÈNE

Non...

VALENTIN

Non...

GRÉGOIRE

Non !.. Norbert s'en chargera. Vous savez ce que c'est que l'imagination d'un malade... Pour une chose toute naturelle, il va falloir entrer dans des complications sans fin. Nous allons l'agiter, le fatiguer, l'inquiéter...

VALENTIN

C'est inutile : non.

ARSÈNE

Et à tous points de vue, il est grandement préférable qu'il se réveille en présence de l'homme de l'art !

VALENTIN

Oui, ce sera pour lui une bonne surprise.

ARSÈNE, *ouvrant la porte*

Chut! pas de bruit!

GRÉGOIRE

Ce cher Félix ! — Remettons-le à la garde du grand saint Jacques... et prions pour lui.

ARSÈNE, *sortant*

Nous prierons aussi bien en route.

GRÉGOIRE

Passez, Messieurs.

(*A ce moment, Félix se soulève sur sa litière, se retourne et regarde*).

FÉLIX, *faiblement*

Amis... que faites-vous ?

JULIEN *qui est resté le dernier, ému, aux autres engagés dans la porte*

Arrêtez, Messieurs : Félix est réveillé, il parle.

FÉLIX

Vous me laissez, amis... ?

(*Mouvement.*)

GRÉGOIRE, *aux autres*

Notre devoir est de lui répondre, Messieurs. (*S'avançant, tandis que les autres rentrent.*) Je viens... je viens, Félix.

FÉLIX

C'est vous, Grégoire?

GRÉGOIRE

Dormez, Félix. Ne vous faites pas de tourment inutile. Nous allons vous chercher le médecin, un grand médecin; êtes-vous content?

FÉLIX

Vous partez, Grégoire?

GRÉGOIRE

Je vous dis que nous allons nous mettre en quête d'un médecin pour vous. Dormez, Félix, et il vous guérira.

FÉLIX

Vous me laissez?

GRÉGOIRE

Si vous ne voulez pas m'entendre, si vous n'avez pas confiance en nous.

FÉLIX

Oh! ne vous fâchez pas! J'attendrai donc ce médecin, Grégoire. Merci, merci... — Où est Norbert ?

GRÉGOIRE

A la fontaine.

FÉLIX

Il part aussi, Norbert?

GRÉGOIRE

Allons, allons ! toujours ce cerveau qui travaille ! Vous avez demandé à boire, Norbert est parti vous chercher de l'eau; il va rentrer.

FÉLIX

Eh bien, serrons-nous la main, mes amis. Si je ne vous revois pas...

ARSÈNE, *serrant la main de Félix*

Que dites-vous là, bon Félix ?

VALENTIN, *même jeu*

Quelle idée!

ARSÈNE

A bientôt...

VALENTIN

A bientôt...

GRÉGOIRE

Et prompte guérison.

(Julien passe le dernier pour serrer la main à Félix; il hésite, se penche, mais la voix de Grégoire le rappelle.)

GRÉGOIRE

Vous venez, Julien ?

JULIEN, *honteux*

Au revoir donc, Félix. *(Il se détache comme à regret et il rejoint les autres à la porte.)*

TOUS

Au revoir... au revoir... Félix.

GRÉGOIRE, *passant la porte*

La résignation de ce garçon est admirable.

(Tous sont sortis.)

III

FÉLIX, *seul*

Ils sont partis... et Norbert ne reviendra pas. Seigneur, je suis abandonné des hommes. Ayez pitié, Seigneur... — Qu'est-ce que c'est que j'entends ? Le vent courbant les feuilles ou le souffle des bêtes ? — Non, rien... Vous m'entr'ouvrez une fenêtre sur la colline de votre complet abandon... *(Un temps.)* Mon Dieu, je n'étais pas autrefois sans courage... Mais je ne savais pas qu'il faudrait mourir solitaire et sans serrer la main

d'un homme dans ma main... C'est ma faute... c'est ma faute... Je n'aurai pas assez aimé les hommes... Trop peu pour eux... et trop pour moi... Hélas ! j'ai mal employé ma tendresse... et je vais mourir sans pardon.

(Un temps. Puis une main soulève le loquet de la porte ; Norbert entre dans la cabane, portant sa cruche. Félix se dresse.)

Qui va là ?

IV

NORBERT

C'est moi, Félix; c'est moi.

FÉLIX, *ému*

Norbert, viens ici! tu es le meilleur.

NORBERT

Ce bon Félix ! (*S'arrêtant.*) Ah çà ! où sont passés les autres ?

FÉLIX

Ils sont partis. Donne-moi vite à boire et va-t'en les rejoindre vite. Je n'ai pas mérité que tu sois là.

NORBERT

Partis? Quelle est cette nouvelle? Partis se promener? Ils auraient pu attendre mon retour.

FÉLIX

Non pas. Ils sont partis partis... avec leur sac et tout.

NORBERT

Sommes-nous deux à rêver maintenant... moi et le malade ? — Je ne vois plus que mes affaires. — Partis partis ?

FÉLIX

Ils ont dû laisser un papier pour toi... avec des vivres... là-bas, sur l'escabeau.

NORBERT

Est-ce possible? (*Il va à l'escabeau, prend le papier et lit.*) « Dans l'intérêt de Félix... » Tu entends, Félix? « Nous allons chercher un homme de l'art en direction de Saint-Malo... » Voilà qui est bien! « Nous profiterons de la course pour nous embarquer... » — pour nous embarquer? — « sur le voilier portugais *Etoile-de-la-Mer* qui part le 5 octobre à huit heures du soir pour l'Espagne... » (*Un temps.*) Mais leur serment? leur serment? je ne comprends plus. « Après la visite de l'homme de l'art, quand Félix sera en lieu sûr, tu nous rejoindras si cela te plaît. Au cas où tu préférerais rester avec Félix, nous ne t'en voudrons point. Tu n'as pas juré... tu es libre. Nous te serrons la main et espérons...» (*Un temps.*) Tu n'as pas juré... tu es libre... De sorte que si j'avais juré comme eux, je serais tenu de les suivre et de laisser Félix. — C'est eux qui sont dans le besoin : en restant ici, je les abandonne. — J'ai bien

fait de ne pas jurer : je ne comprends rien aux serments. (*Un temps.*) Soit. Il se trouve que le bon Dieu me donne l'occasion d'agir selon mes préférences. Je reste donc. — Tout de même... tout de même...

(*Allant à Félix.*) Mon bon Félix, ne craignez rien; je suis là. (*Il s'assied à son chevet de l'escabeau.*)

FÉLIX

Eh bien?

NORBERT

Eh bien, lisez si vous voulez et ne vous faites pas de mauvais sang; je reste. (*Il lui donne le papier que Félix parcourt. Félix éclate en sanglots.*) Qu'y a-t-il, mon ami?

FÉLIX

Pauvre Norbert ! (*Se dressant*). Allons, remplissez votre sac, Norbert. J'ai une couverture à vous, reprenez-la. Ils sont partis il y a tout juste une demi-heure : vous n'aurez pas de mal à les rattraper, vous êtes marcheur. — Levez-vous, Norbert ; levez-vous. J'attendrai bien le médecin tout seul. S'il vient. Il n'est pas bien nécessaire qu'il vienne. Partez... vous dis-je... Votre famille aussi, à vous, s'impatiente. Je n'ai besoin de rien, Norbert.

NORBERT

Possible, bon Félix. Et en effet, les services que je puis vous rendre sont médiocres ou nuls. Vous n'avez

pas besoin de moi ; c'est moi qui ai besoin de vous. Voilà !

FÉLIX

Pourquoi, Norbert?

NORBERT

On n'explique pas un besoin.

FÉLIX

Mais toute votre famille vous réclame... et vos amis qui vont gagner trois mois avec ce bateau portugais...

NORBERT

Je vous le répète, possible. Ma femme et mes enfants, sinon mes amis pèlerins, seraient fâchés d'apprendre que je vous ai laissé pour eux. — Du reste, en ce moment, je vous assure que je n'ai pas à me débattre. Je suis ici parce qu'il n'y a pas moyen de ne pas y être. J'y reste parce qu'il n'y a pas moyen de n'y pas rester. Et quand le médecin sera venu, je resterai auprès de vous encore... et encore tant que vous ne serez pas guéri. C'est comme ça.

FÉLIX

Norbert, Norbert... je vais mourir.

NORBERT

Félix !

FÉLIX

J'ai eu une quinte tout à l'heure et j'ai rendu un flot de sang. Ils étaient si bien en train de causer que je n'ai pas voulu les déranger... Je me suis tourné vers le mur... C'est fini.

NORBERT

Mon ami!

FÉLIX

Je ne veux pas vous attrister. Je veux vous prévenir afin que vous envisagiez la chose. Le médecin ne viendra pas, ou, s'il vient, il viendra trop tard. Que ferez-vous ici avec un mort?

NORBERT

Ce sont des idées de malade. — Mais soit ! si vous devez mourir, mon bon ami, j'ai double raison de vous assister, par saint Jacques !.. — Ils ne se doutaient pas que vous alliez mourir, au moins ?

FÉLIX

Oh non ! — Merci, Norbert. J'aurai donc jusqu'au bout la compagnie d'un homme... Ecoutez-moi. (*Grave.*) Vous fermerez mes yeux, vous croiserez mes bras : vous placerez sur ma poitrine cette petite croix et ce linge sur mon visage; puis vous vous en irez, Norbert, promettez-le-moi !.. Vous irez rejoindre les autres. Je serai là comme un ermite, dans la grande forêt, et je n'aurai plus peur.

NORBERT

Félix, je ferai mon devoir. Voilà ce que je puis vous dire... — si le bon Dieu m'aide à le faire et si la peur aussi ne me prend pas. Car, au fond, je ne suis pas brave.

FÉLIX

Oh! vous ne savez pas comme vous me consolez, Norbert, et comme je me sens bien et rassuré auprès de vous !

NORBERT

Ne parlez pas.

FÉLIX

J'ai pourtant encore quelque chose à vous dire.

NORBERT

Quoi, Félix?

FÉLIX, *bas*

Pardonnez-moi.

NORBERT

Vous ne m'avez rien fait.

FÉLIX

Si! si! — J'ai ri de vous avec les autres...

NORBERT

Je prête à rire, je le sais.

FÉLIX

J'ai dit que vous étiez peureux...

NORBERT

Je le suis, en effet.

FÉLIX

Qu'on ne pouvait avoir confiance en vous...

NORBERT

C'est juste.

FÉLIX

Et j'ai pensé aussi que vous ne reviendriez pas de la fontaine.

NORBERT

Mais peut-être, peut-être!... j'aurais pu ne pas revenir.

FÉLIX

Et voici que je m'abandonne entre vos bras, comme si vous étiez mon frère. (*Il pleure.*) Pardonnez-moi !.. je vous ai mal jugé.

NORBERT

Pauvre petit, je vous pardonne. Mais vous, pardonnez à nos compagnons. Ils ne connaissent pas le sens des mots : ils ont péché par ignorance.

(*Un temps. Ils restent la main dans la main.*)

FÉLIX, *très bas*

Priez tout bas, Norbert, tandis que je ferme les yeux. Je me sens très faible. Vais-je m'endormir ou mourir? je ne sais. Je sens ma bouche pleine de sang. — Un grand, un long sommeil... et le réveil dans la lumière... — Ayez pitié de l'homme au cœur fidèle, mon bon Seigneur !

NORBERT

Dors, mon enfant. (*Long silence.*) Oh ! oh !.. sa main est froide... Je n'entends plus son souffle... (*Se penchant.*) Félix ?.. Félix ?... Il s'est éteint ! (*Il s'agenouille, prie, puis dispose le corps de Félix comme celui-ci l'a demandé.*) Surpris dans son sommeil... je n'ai pas même à lui fermer les yeux... — Au revoir donc. (*S'agenouillant de nouveau.*) Recevez-le, mon Dieu, des mains de notre grand saint Jacques qu'il se réjouissait tant de visiter et qui ne l'abandonne point !.. Priez aussi pour moi, saint Jacques ! car j'ai perdu mon compagnon... et je suis seul.

(*Long silence. Norbert se relève, va et vient, d'un pas lent et un peu inquiet; la nuit est tombée. Une discrète symphonie pourrait servir ici à évoquer le bruissement de la forêt.*) Hem ! Tu as peur, Norbert. — Non pas. Plus exactement, j'ai peur d'avoir peur. Mais je n'ai pas peur, non! Hem! hem! (*Un temps.*) De quoi aurais-tu peur, Norbert? De ce corps vide? vide de malice, s'il en eut aucune, comme de bonté.. ? C'est justement ce vide qui m'effraie.. Et s'il se mettait à bouger, ce serait bien pire ! (*Sautant.*) Holà ! — Non... c'est le

vent... la dormante forêt avec ses bêtes innocentes, ses faisans, ses biches, ses écureuils... ses sangliers... ses loups... (*Se jetant à genoux.*) Monsieur le loup, je ne suis pas chasseur... Je n'ai jamais fait de mal à une bête... Je suis Norbert, jardinier de son métier... Et que craindrais-je donc ? (*Il se relève.*) Hem ! hem ! Je crains plutôt ce que je ne puis voir, l'armée innombrable des âmes, des Anges, des démons, tout ce qui monte et descend à la nuit et circule entre ciel et terre... Et mes péchés qui me reviennent... N'ai-je point péché aujourd'hui ?... Je n'en suis pas sûr... — Mais j'ai bien fait de demeurer ici... J'ai peur... mais j'ai bien fait... et ne voudrais pas être ailleurs... (*Il s'assied et se tait.*) Mais l'homme solitaire est triste. Que ne puis-je aussi, bon Seigneur, partir pour une grande traversée... ? (*A ce moment un bruit inexplicable se produit qui enveloppe la cabane, une rumeur croissante et merveilleuse, comme un grand vent soudain qui ferait chanter tous les arbres et aussi les oiseaux. Norbert se dresse.*) Holà! holà! qu'arrive-t-il ? On dirait le souffle de Dieu... La forêt se courbe... elle chante... J'entends un galop à sa cime... et l'immense gémissement des feuillages courbés qui se redressent derrière le cheval de feu. Holà ! (*Silence. Puis on frappe à la porte.*) Quelqu'un a frappé à la porte. (*Un temps.*) Qui que vous soyez, entrez donc. Mais il est trop tard pour guérir Félix. (*Alors la porte s'ouvre et dans la clairière illuminée, un chevalier armé d'or et rayonnant d'une lumière intérieure, la lance au poing, paraît.*) Par saint Jacques ! (*Norbert se prosterne, ébloui.*)

V

SAINT JACQUES, *en chevalier*

Je suis celui que tu as nommé, bon Norbert. Tel je chargeai les Sarrazins à la tête de mes Ibères fidèles. Tel la lance au poing, sans écu, forçant la victoire au nom du vrai Dieu. Et tel je recueille les morts sur tous les champs de bataille du monde, sur tous les champs de détresse et de deuil où le nom de saint Jacques, fils du tonnerre, est invoqué. (*Il s'avance dans la cabane.*) Obéis-moi.

NORBERT

Grand saint, c'est une joie de vous avoir pour capitaine... Mais je ne suis pas un guerrier...

SAINT JACQUES

Obéis-moi. (*S'approchant de Félix couché.*) Aide-moi à porter ce mort. Mon cheval de feu aux quatre ailes blanches hennit d'impatience vers les pacages florissants du ciel. Je placerai ton camarade devant moi et lorsque je serai en selle, je te prendrai en croupe. Ne crains rien, tu ne peux tomber. Je t'emmènerai là où je veux et te déposerai là où tu dois être. J'ai mission d'abord d'escorter l'âme de Félix. Elle est encore ici qui bat, comme un oiseau naissant, sous les plus basses branches... Nous ferons la voie libre devant elle : viens ! Je te promets un beau voyage. (*Saint Jacques a pris le mort par les épaules, Norbert le soutient aux*

jarrets; ils sortent lentement et disparaissent. En coulisse :) Vite en selle, Norbert. Mon cheval de guerre, au galop ! (*Grand bruit d'ailes et de feuillage. La clarté merveilleuse qui illuminait la clairière s'éteint subitement. Rideau.*)

TROISIEME TABLEAU

Une chambre d'hôtel à Saint-Jacques-de-Compostelle. Elle est nue, badigeonnée d'un ocre vif, mais sale, avec une table boîteuse, deux sièges et un lit dans un coin. A gauche une porte basse ouvre sur l'escalier qui descend au rez-de-chaussée. Au fond, une autre porte qui ouvre sur une autre chambre; on y accède par un petit palier.

Entrent Grégoire, Valentin, Arsène et Julien avec leurs bagages, précédés d'un gamin d'une dizaine d'années.

I

GRÉGOIRE

Oui, mon garçon. En temps de grand pèlerinage, on se loge où l'on peut. Montre toujours.

LE GAMIN

C'est ici, Messieurs.

VALENTIN

Ici ? Hem ! hem !...

LE GAMIN

En tout cas, la chambre est bien propre.

VALENTIN

Si l'on veut. — Hem ! hem !

ARSÈNE

Et combien la nuit, mon garçon?

LE GAMIN

Je ne sais pas, Messieurs. Je suis le fils de la chapelière et la patronne du garni m'a demandé de faire attention aux clients pendant qu'elle ne serait pas là. Elle m'a dit comme ça : « Tu montreras la chambre 13... il n'en reste pas d'autre. Sois bien poli et fais attendre. » Voilà. Je suis le fils de la chapelière.

GRÉGOIRE

Bien, mon ami. Ça n'est pas riche, mais on s'arrangera.

LE GAMIN

Oh! la chambre est bien propre!

GRÉGOIRE

C'est entendu. — Et quand rentrera la patronne ?

LE GAMIN

Tout de suite : elle est à côté. Elle m'a dit comme ça : « Je n'en ai que pour une seconde. »

GRÉGOIRE

Eh bien, quand cette seconde sera finie, tu voudras bien la prier de monter. Autant l'attendre ici. Ces quatres étages m'ont coupé les jambes.

LE GAMIN

C'est bon, Messieurs. Je vous salue, Messieurs. Je redescends.

GRÉGOIRE

Va, mon garçon, et ne te casse rien dans l'escalier.

LE GAMIN

J'ai l'habitude. Je vous salue, Messieurs.

(*Il sort.*)

ARSÈNE

Laisse la porte ouverte. Ça sent ici comme dans la chambre d'un mort.

II

GRÉGOIRE

Ouf! je m'assieds. (*Il se laisse tomber sur le lit.*)

VALENTIN

Eh bien, on y est.

ARSÈNE

On y est.

(*Tous s'asseyent.*)

GRÉGOIRE

Messieurs, si nous étions partis pour voir de nos yeux un miracle, en voici déjà un.

ARSÈNE

Evidemment, le ciel est avec nous.

GRÉGOIRE

Etre arrivé à Saint-Malo à l'heure dite pour attraper ce bateau portugais... Avoir joui d'une traversée comme elles sont rares en octobre, mon sang de vieux pirate me le dit : un océan d'huile argentée et tout juste la brise qu'il nous fallait pour aller vite et droit, sans que le flot en fût exagérément affecté... Cette entrée vraiment triomphale dans le port de Vigo, dominé de rochers superbes et de jardins royaux aux fruits littéralement inconnus... Et enfin, sur le quai, à peine déposés par l'eau marine, avoir trouvé cette diligence fougueuse conduite par un postillon luxembourgeois qui n'attendait évidemment que nous pour nous transporter jusqu'au saint lieu et qui, reconnaissant l'accent de son pays, refusa d'accepter de nous aucun salaire et consentit à doubler les étapes pour nous faire arriver plus tôt... c'est un enchaînement de circonstances trop bien réglé et trop heureux pour être le fait du hasard. Nul doute qu'ayant pris ici du repos, fait nos dévotions et

visité la ville, l'élan de la bonne fortune ne nous ramène aussi rapidement chez nous, afin de recueillir la récompense due à notre courage, à notre esprit de foi et à notre fidélité. Le ciel est avec nous.

ARSÈNE

Cela m'a fait prendre goût au voyage et il n'est pas dit qu'au retour je ne partirai point pour rendre hommage à d'autres saints. Tu as raison, Grégoire, vieux pirate ; la mer est la plus belle moitié de ce globe. N'est-ce pas elle, du reste, qui nous apporte les délices du goût, la vanille, le café, le sucre de canne, ce qui fait le fond de l'épicerie ? (*Reniflant.*) Hum ! hum ! j'ai encore du sel plein le nez.

VALENTIN

Moi, je garderai surtout le souvenir du bon capitaine Ortolan. Ce qu'il a d'histoires au fond de son sac ! et ce qu'il m'a fait boire de petits verres! et ce qu'il m'a montré d'étoiles au bout de sa lunette, certaines nuits! Tu dis, Grégoire, qu'il a le sens de l'infini? comment dis-tu?

GRÉGOIRE, *lyrique*

Le sens de l'infini. — O Sainte Vierge, étoile de la mer ! qu'il est bon de communier sur les flots avec la création de Dieu! Je me sens devenir mystique.

ARSÈNE

Quand déjeunons-nous?

GRÉGOIRE

Pas avant midi.

ARSÈNE

Il faudrait tâcher de trouver, pour utiliser nos économies, un petit restaurant de choix qui fît une cuisine un peu soignée, avec des plats et des vins du pays.

VALENTIN

Je n'aime pas beaucoup ce que je ne connais pas.

ARSÈNE

Soit! tu mangeras autre chose. Moi, je suis pour la nouveauté. Inutile d'être en Espagne, si nous ne mangeons pas à l'Espagnole. Alors, pourquoi être venu?

JULIEN

Pour rendre visite à saint Jacques, Arsène, et prier devant son tombeau. Il me semble qu'on l'oublie un peu ici, de temps en temps.

GRÉGOIRE, *indigné*

On l'oublie! on l'oublie! Quand j'ai le cœur plein de prière, de reconnaissance et de piété! (*Aux autres*) : Et vous aussi!

VALENTIN

Nous aussi, bien sûr.

ARSÈNE

Nous aussi. — Si je parle de nourriture, c'est que l'homme ne vit pas seulement de prière, mais aussi de pain et de viande... C'est l'Ecriture qui le dit.

JULIEN

Je crois qu'elle dit le contraire : pas seulement de pain... mais...

GRÉGOIRE

Eh ! cela revient au même. La prière et le pain : il faut les deux. Nous déjeunerons bien, d'abord; puis nous irons prier saint Jacques; on ne prie bien que bien lesté ; voilà l'esprit de l'Evangile. (*A Julien :*) Tu es morose depuis quelque temps, mon garçon. Toujours ta fiancée qui te tourmente... Laisse-toi aller au plaisir! profite! D'autant que tu vas la revoir six mois plus tôt que je n'avais prévu. Le ciel qui est avec nous, je le répète, et ne me lasserai de le répéter, te la conserve belle et jeune — et ce couvent te la rendra.

JULIEN

Espérons-le. On voudrait avoir des nouvelles.

GRÉGOIRE

Eh! mon garçon, qui sait si la messagerie n'en a pas apporté pour toi? Nous irons voir tantôt.

VALENTIN

C'est juste! il y aura des lettres! Cette servante damnée ne m'attend pas de si tôt.

ARSÈNE

Ni moi ce concurrent du diable!

VALENTIN

A nous deux, vieille peste !

ARSÈNE

Gare à ta devanture, mercanti!

(*Il rit.*)

GRÉGOIRE

Et tout cela grâce à ce vaisseau, Messeigneurs !

ARSÈNE, *solennel*

Je veux... je veux... quand je serai retiré des affaires, offrir à saint Jacques un vaisseau pareil — en petit, en petit — mais avec les moindres agrès, l'ancre, la cargaison, les matelots...

VALENTIN

Je t'offrirai le capitaine. (*Rires.*)

ARSÈNE

Quand mangeons-nous? j'ai faim.

VALENTIN

Quand allons-nous à cette poste?

GRÉGOIRE

Patience, mes amis. Si nous laissons échapper cette chambre, nous coucherons dehors. Moi je n'ai d'appétit qu'en mer et je n'attends aucune lettre : je suis bien là. (*Il se prélasse sur le lit. Un temps.*)

JULIEN, *timidement*

Grégoire?

GRÉGOIRE

Quoi?

JULIEN

Dites-moi donc, Grégoire? N'y aura-t-il rien de Félix ?... ou de Norbert ?... Nous ignorons ce qu'ils deviennent...

GRÉGOIRE, *tombant de la lune*

De Félix? de Norbert? (*Se levant d'un bond.*) Bigre de bigre ! j'ai totalement oublié de dire à Norbert qu'il écrive ici.

(*Mouvement.*)

ARSÈNE, *un peu refroidi*

Il y songera bien!

GRÉGOIRE

Il a la tête si légère!

VALENTIN

D'ailleurs est-il encore avec Félix? Qui sait?

ARSÈNE

Excessivement peu probable. J'estime, quant à moi, qu'aussitôt le médecin venu...

JULIEN, *timidement*

S'il est venu.

GRÉGOIRE

Comment? s'il est venu! Y a-t-il ici quelqu'un qui en doute?

JULIEN

Il y a moi, Grégoire. Le célèbre praticien nous a montré une si vilaine grimace, après un si joli sourire, quand il a su où nous avions laissé Félix et quelle expédition il devait entreprendre pour le joindre, que je n'ai jamais eu, je vous l'avoue, grand espoir qu'il s'exécutât.

GRÉGOIRE

Que ne l'as-tu dit au moment?

JULIEN

Je l'ai dit : je l'ai dit cent fois.

GRÉGOIRE

Je n'ai pas entendu.

JULIEN

Parbleu ! Vous aviez décidé de ne pas entendre.

GRÉGOIRE, *furieux*

Nous avions décidé? A quoi tend cette insinuation malveillante?

JULIEN

Je dis ce qui est, rien de plus. Et j'ai bien failli rebrousser chemin. S'il n'avait pas fait nuit...

GRÉGOIRE

Mais il faisait nuit, n'est-ce pas ?... et Monsieur n'a rien rebroussé du tout !

JULIEN

Je m'en accuse... Je me suis laissé entraîner... c'est tant pis pour moi. Mais je ne manquerai pas au retour de repasser par la forêt me rendre compte, quand j'aurais là toutes les occasions de diligence ou de navire pour me ramener au pays. C'est comme ça!

(*Un temps froid.*)

ARSÈNE

Eh! mon garçon, tu couves une maladie noire, pas

possible! Libre à toi de gémir, mais tu nous attristes du même coup. Si l'homme de l'art n'est pas venu, par une inconcevable malechance... il y a en tout cas Norbert...

VALENTIN

Il y a Norbert.

JULIEN

Et si Norbert s'est égaré en recherchant cette fontaine ?... si, las d'attendre, il a quitté Félix ?... si...

GRÉGOIRE

Si ! si ! si ! Pas de si, je vous prie! Je connais mon Norbert. Jamais Norbert n'aurait fait ça.

ARSÈNE et VALENTIN

Jamais! jamais!

JULIEN

Pourquoi pas ?... nous l'avons bien fait.

ARSÈNE et VALENTIN, *d'un cri*

Nous! Qu'est-ce à dire?

(*Mouvement.*)

GRÉGOIRE

Du calme, du calme, Messieurs. Nous ne sommes pas atteints par les injures d'un blanc-bec ! Je tiens à croire que ses mots dépassent considérablement sa pensée. Rassurez-vous, Messieurs ! Je vous le dis : et

l'homme de l'art est venu ; et Norbert est resté ; et Félix — dont il serait fou d'exagérer l'état de maladie — Félix est en ce moment ou guéri qui nous rejoint à petites étapes, ou en traitement dans un hôpital. Messieurs, nous avons fait notre devoir. (*Moins tendu.*) D'ailleurs, certain pressentiment me dit que nous aurons aujourd'hui des nouvelles. Norbert aura songé à mettre un mot. Il n'est ni sot, ni méchant, ni pusillanime; seulement un peu fermé et bizarre. Il est comme nous tous, mêlé de défauts et de qualités — et si, quand il est là, ses défauts seuls nous apparaissent, dès qu'il s'éloigne un peu, ses qualités sortent de l'ombre, ainsi qu'il arrive d'un paysage, comme l'expérience de ce voyage nous l'apprit. Si nous l'avons laissé là-bas, c'est que nous avions en lui une entière confiance et qu'il la méritait. Tout le monde a fait son devoir.

(*Approbation.*)

JULIEN

Tu dois avoir raison, Grégoire. Je suis le seul de mon avis.

GRÉGOIRE

Allons! Arsène : une bonne grosse plaisanterie! de celles dont tu as le secret. Ne laissons pas notre humeur s'assombrir...

ARSÈNE, *épique*

J'ai faim... j'ai faim... j'ai faim. C'est tout ce que je trouve à dire. Quand mon esprit n'a pas déjeuné, il est sec. (*Allant et venant.*) Mais qu'est-ce que fait cette patronne?

VALENTIN

Le fils de la chapelière aura oublié de la prévenir.

ARSÈNE

J'appelle alors. (*Il crie dans l'escalier.*) Holà en bas! La patronne s'il vous plaît ! où est la patronne ? Si la patronne est rentrée, qu'elle monte au numéro 13.

VALENTIN

Nous sommes au numéro 13?

ARSÈNE

Bien sûr. — Holà ! holà ! holà ! la patronne ! la patronne !

UNE VOIX, *dans l'escalier*

Ah ! malheureux ! Voilà... voilà...

ARSÈNE, *rentrant*

C'est elle! — J'ai faim!.. j'ai faim!.. j'ai faim!..

GRÉGOIRE

Ne la mange pas.

III

(La patronne paraît. C'est une vieille personne recuite et recroquevillée comme une naine, avec un chignon qui tombe sur le cou et une seule dent qui est toujours dehors. Elle lève les bras au ciel et soupire.)

LA VIEILLE

Ah! malheureux! ah! malheureux!

ARSÈNE

Quel est ce malheur?

LA VIEILLE, *sur un ton uniforme, comme une chanson*

Et que j'étais en bas et que je ne me doutais pas de la chose. Et que je ne me doutais pas qu'il y avait du monde en haut. Et que le petit est parti sans me prévenir qu'il y eut du monde. Et que ces quatre messieurs, ils auraient attendu là tout le jour. Ah! malheureux! — Et que je n'ai pas d'autre chambre à donner à ces personnes. Et que ces personnes sont quatre et qu'il n'y a qu'un lit pour deux. Et que si ces personnes veulent bien être raisonnables, je mettrai donc une paillasse dans ce coin-là. Que l'hôtel est plein comme un œuf et que, Messieurs, avec toute la bonne volonté du monde, je ne puis mettre ces quatre messieurs ailleurs. Et que ces bons messieurs sont peut-être des ecclésiastiques. Et qu'il faudra pourtant qu'ils se contentent de ceci. Et

que le grand saint Jacques il attire de plus en plus de pèlerins dans cette ville. Et que ces bons messieurs sont certainement venus pour le prier. Et que je ne sais comment je pourrais faire. Et qu'il faudrait un petit coup de balai cependant. Ah! malheureux! ah! malheureux ! (*Elle s'agite.*)

GRÉGOIRE, *voulant l'arrêter*

Pardon, Madame.

LA VIEILLE

Ah! malheureux!

ARSÈNE, *même jeu*

Nous prenons grande part à votre malheur.

LA VIEILLE

Ah! malheureux!

VALENTIN

Nous ne sommes pas des ecclésiastiques.

LA VIEILLE

Ah! mal...

GRÉGOIRE

Et nous nous contenterons de cette pièce, si vous n'en avez pas d'autre à nous donner.

LA VIEILLE

Ah! m...

ARSÈNE

Mais nous voudrions bien savoir combien vous nous demandez pour la chambre.

LA VIEILLE

Laissez... laissez! que je vous dise. Ah! malheureux! Que ce ne sera presque rien, Messieurs... Mais qu'il faut que je vous prévienne... Qu'il y a un petit inconvénient à signaler. Ah! malheureux!

GRÉGOIRE

Un inconvénient?

ARSÈNE

Signalez donc ce petit inconvénient, ma brave dame. Il y a des rats?

LA VIEILLE

Non, pas de rats, Messieurs.

VALENTIN

Des punaises?

LA VIEILLE

Qu'il y en a dans toute la ville, Messieurs; et que vous ne trouverez pas d'hôtel qui n'en ait pas.

GRÉGOIRE

Mais qu'est-ce donc?

LA VIEILLE

Messieurs... Messieurs. Ah! malheureux! (*Elle désigne la porte du fond.*) Que cette porte conduit à une petite chambre... et qu'il faut passer par la vôtre pour entrer et sortir.

ARSÈNE

Bah! ça ne fait rien.

GRÉGOIRE

Et qui loge dans cette chambre?

LA VIEILLE

Que... que... que... je vais vous le dire... — que... dans cette chambre... il y a un mort.

TOUS

Un mort!

LA VIEILLE

Ah! malheureux! qu'il y a un mort.

GRÉGOIRE

Ça n'est pas gai!

(*Un temps froid.*)

LA VIEILLE, *repartant de plus belle*

Oui! qu'il y a un mort! Et que je vois bien que ces messieurs, ils ne veulent plus de cette chambre. Et que je le regrette. Et que je n'ai rien d'autre à leur donner.

Que l'hôtel est plein comme un œuf... Ah ! malheureux ! Et qu'il faudra que ces messieurs s'en aillent... et qu'ils coucheront en plein air, bien qu'il commence à faire froid la nuit. Ah! malheureux! Mais qu'il y a un mort et que je ne puis pas dire le contraire.

GRÉGOIRE

Voyons, voyons! Ce mort ne nous mangera pas. Quand est-il mort?

LA VIEILLE

Que je ne le sais pas. Qu'il n'est pas mort ici, Messieurs. Que quand il est venu ici, il était déjà mort ailleurs.

ARSÈNE

Ouais ! il n'est pas venu tout seul ?

LA VIEILLE

Qu'ils étaient trois ! Qu'il n'y en a que deux qui restent!

VALENTIN

Deux morts?

LA VIEILLE

Non, pas deux morts. Un mort et un vivant, Messieurs. Mais, cette nuit, qu'ils étaient trois... et que je ne saurais pas m'expliquer... et que c'est une chose que je ne comprends guère.

GRÉGOIRE

Allons, prenez tout votre temps, ma bonne vieille, et expliquez nous posément ce qui est arrivé. Vous êtes essoufflée : asseyez-vous. (*Il lui offre une chaise.*)

LA VIEILLE, *s'asseyant*

Que je remercie ces messieurs... que je suis vieille... et que voici ce qui est arrivé... et que je ne sais pas si ces quatre personnes me croiront.

GRÉGOIRE

Mais si.

(*On a fait le cercle autour d'elle.*)

LA VIEILLE

Que je venais de me coucher.

GRÉGOIRE

Bon!

LA VIEILLE

Et qu'on a toqué à la porte.

ARSÈNE

Bon!

LA VIEILLE

Que j'ai rallumé ma chandelle et que j'ai passé un jupon.

VALENTIN

Bien.

LA VIEILLE

Et que j'ai ouvert le judas et que j'ai vu un cavalier beau comme un prince et que son armure était toute en or et qu'il avait un panache de plumes sur la salade.

ARSÈNE

Bien.

LA VIEILLE

Et que son cheval était blanc et plus grand et plus beau que jamais je n'ai vu aucun cheval au carrousel du roi et que c'était comme dans un conte.

GRÉGOIRE

Continuez.

LA VIEILLE

Et que j'ai donc ouvert ma porte, dans l'intention de lui dire qu'il se trompait d'endroit. Mais qu'il m'a salué très poliment et qu'il m'a parlé à moi-même.

ARSÈNE

Et que vous a-t-il dit?

LA VIEILLE

« Ma bonne dame ! » Que voilà ses mots... que je n'invente rien... « Ma bonne dame!... Que vous logerez cette nuit un mort et un vivant. Que vous le ferez

au nom de saint Jacques. Que vous en aurez récompense. » Et que moi, je fondais en pleurs et que, devant un si bel homme, je ne pouvais dire autrement que lui. Que, là-dessus, l'homme vivant est descendu de derrière le cavalier... et qu'il a pris des mains du cavalier l'homme mort qui était devant... et que le cavalier est descendu aussi et qu'ils ont porté à eux deux l'homme mort dans cette chambre. (*Elle indique la porte du fond*). Et que le cavalier aura sauté par la fenêtre, car il n'a pas repassé devant le bureau... Mais que je l'ai vu de la porte qui s'en allait au grand galop de son cheval. Et que je n'en ai pas dormi de toute la nuit... ah! malheureux! — et que je sens que ces messieurs ne doivent pas me croire.

TOUS

Mais si! mais si!

LA VIEILLE

Ah ! malheureux !

(*Un temps.*)

GRÉGOIRE

Alors l'homme vivant et l'homme mort sont là?

LA VIEILLE

Qu'ils sont là derrière la porte. Qu'ils ne sont pas bruyants; qu'ils ne dérangeront pas ces messieurs.

ARSÈNE

Et vous ne savez pas d'où ils sont venus?

LA VIEILLE

Que j'ignore. Mais que peut-être ce mort-là, il est venu ici pour que le grand saint Jacques le ressuscite. Mais qu'on l'enterrera ce soir.

VALENTIN

Il ne sent pas bon?

LA VIEILLE

Pas mauvais. Que c'est même tout le contraire. Et que l'homme vivant a une figure bien honnête. (*Un temps.*) Que ces messieurs ne gardent pas la chambre...

GRÉGOIRE, *aux autres*

Qu'en pensez-vous?

(*Silence gêné, gestes vagues.*)

ARSÈNE

Bah! un mort n'est qu'un mort.

VALENTIN

C'est vrai.

ARSÈNE

Et tout vaut mieux que de coucher à la belle étoile.

(*Approbation.*)

GRÉGOIRE

Du reste, on l'enterre ce soir. (*Aquiescement. A la vieille, très fort.*) Que nous gardons la chambre! ah! malheureux!

LA VIEILLE, *se levant*

Ah! malheureux! que cela est bien dit! Que je donnerai un coup de balai. Que j'apporterai la paillasse. Que ces quatre personnes ont une figure bien honnête aussi. Que je les salue. (*Elle salue et sort et on l'entend qui soupire en descendant l'escalier*) : Ah ! malheureux !

IV

(*Long silence gêné.*)

ARSÈNE

Eh bien?

GRÉGOIRE

Est-ce l'abus du que, qui est le vice innnocent de cette brave et malheureuse femme ? mais je n'ai pas compris grand'chose à l'histoire de ce mort, de ce vivant et de ce cavalier. Il faudra éclairer cela.

ARSÈNE

Ce n'est pas gai.

VALENTIN

Et c'est étrange.

GRÉGOIRE

Nous allons déjeuner, maintenant?

ARSÈNE, *vague*

Oui.

VALENTIN, *id.*

Oui.

JULIEN, *id.*

Oui.

GRÉGOIRE

Est-ce que vous n'avez plus faim?

ARSÈNE

Ce mort m'ennuie... Il est mauvais d'entendre certains contes avant le repas.

GRÉGOIRE

En vérité ?

VALENTIN

C'est la vérité même... La pensée de loger à côté de ce mort m'a coupé l'appétit... littéralement.

GRÉGOIRE

Vous préférez donc rester à l'attendre, s'il doit venir vous tirer par les pieds cette nuit ?

JULIEN

Ne dis pas ça.

GRÉGOIRE

Mais puisqu'on l'enterre ce soir.

ARSÈNE

N'importe ! — Songer qu'il peut aller et venir par cette chambre...

GRÉGOIRE

Pas le mort !

ARSÈNE

Pas le mort... mais... (*Prêtant l'oreille.*) Chut ! taisez-vous. (*Bruit de pas dans la chambre voisine.*) On marche. On s'arrête à la porte. On frappe. (*En effet on a frappé.*)

VALENTIN, *effrayé*

Le mort !

JULIEN, *effrayé*

Le mort !

(*Ils se cachent derrière Grégoire.*)

GRÉGOIRE

Vous êtes fous.

(*Nouveau coup discret à la porte.*)

ARSÈNE

On frappe encore.

UNE VOIX, *derrière la porte*

Je voudrais traverser. Je ne vous dérange pas, Messieurs ?

GRÉGOIRE

Mais nullement, Monsieur.

LA VOIX

Faites excuse.

(*La porte du fond s'ouvre. Norbert paraît.*)

V

TOUS ENSEMBLE

Norbert.

NORBERT

Tiens ! les amis ! — Je vous étonne. — Je suis moins étonné que vous. (*Ils le regardent sans parler.*) Comment êtes-vous là ? (*Gestes vagues.*) Vous ne me serrez pas la main ? Vous m'en voulez ?

GRÉGOIRE

De quoi, Norbert ? Tout le monde a fait son devoir.

NORBERT

Sans doute. (*Il s'avance vers eux et serre la main successivement à chacun.*) Bonjour, Grégoire. Bonjour, Arsène. Bonjour, Valentin. (*D'un ton plus tendre.*)

Bonjour à toi, Julien. (*Il se replace en face d'eux. Silence.*)

ARSÈNE, *pour dire quelque chose.*

Norbert a fait bon voyage?

NORBERT

Non pas bon, excellent. Et c'est peu dire, merveilleux. — Et vous?

GRÉGOIRE

La traversée fut agréable.

NORBERT

Vous n'avez pas perdu de temps.

ARSÈNE

Le moins que nous avons pu, naturellement.

(*Silence.*)

VALENTIN

Tu vas bien?

NORBERT

Je vais bien. Et vous? Je vois que vous avez fort belle mine.

ARSÈNE

Nous sommes bien portants.

NORBERT

Vous avez de bonnes nouvelles de tout le monde?

GRÉGOIRE

De tout le monde.

(*Silence.*)

NORBERT, *grave*

La question que j'attendais ne vient toujours pas.

GRÉGOIRE, *gêné, mais crânant.*

Quelle question, Norbert.

NORBERT

Est-cè légèreté, crainte ou honte?

GRÉGOIRE

Je ne sais ce que tu veux dire.

NORBERT

Nous avons déjà échangé un grand nombre de formules vagues, mais personne encore ne m'a demandé : Et Félix?

JULIEN, *éperdu, tombant à genoux*

Et Félix, Norbert? Parle! parle! Il faut me pardonner! Où est Félix?

GRÉGOIRE, ARSÈNE ET VALENTIN, *bégayant*

Et.. Fé... Fé...lix?

NORBERT, *après un temps*

Cela vient trop tard. Non pour moi qui n'ai pas à juger mes frères, mais pour saint Jacques — qui écoute. (*Un temps. Puis désignant la porte de la chambre ouverte.*) Félix est là. — Vous pouvez le voir d'ici. — Il est mort. (*Tous reculent, épouvantés.*) Refusez vous de rendre hommage à sa dépouille? Entrez. Je vous attends ici. (*Julien entre le premier, puis les trois autres, abattus, gémissants, honteux.*) Ils sont déjà assez punis, mon Dieu ! (*Un temps. Puis s'avançant :*) Sortez maintenant, mes amis. Saint Jacques veut que je vous parle. (*Ils rentrent, plus brisés encore, le mouchoir à la main et ils se placent en rang, la tête basse, en face de Norbert qui seul prend un siège et s'assied. Silence encore.*)

NORBERT

Avant d'entendre le récit de votre voyage, je vous raconterai le mien. (*Un temps.*) Donc Félix mourut le soir même... (*Mouvement*) et je restai seul avec lui. Je n'étais pas fier, je vous jure. On n'a jamais assez confiance en Dieu, voyez-vous. — Oh! je n'attendis pas longtemps. Saint Jacques descendit du ciel. Il entra comme le tonnerre. Il portait une lance et une armure d'or... et son cheval ailé illuminait la clairière. Il m'aida à sortir le mort, le plaça devant lui en travers du cheval et me fit signe de monter en croupe. Un cri, un bond,

un souffle!... et transperçant toute l'épaisseur des feuillages, nous fûmes transportés en plein azur. — Juste au-dessous de moi, je vis quatre hommes sur la route et plus loin, un voilier qui se balançait dans le port. Le saint parla : « Que la traversée leur soit bonne! N'aie crainte, nous les rattraperons. » — Nous ne cessions pas de monter. Parlant par-dessus son épaule, le Saint me demanda : « Veux-tu voir dans sa paix l'âme de ton ami? Je dois lui tenir compagnie. » Elle volait à côté de nous, comme une fragile mésange et je la reconnus, je ne saurais dire comment. Comme j'acquiesçai, le cheval se cabra — et plus de terre et plus de lune et plus d'étoiles; nous étions au delà du monde, là où il suffit d'être pour être heureux. (*Un temps.*) Ce que je vis, comment vous le redire, bien que saint Jacques — qui est là — me souffle tous mes mots. Ce n'était ni voir, ni entendre, mais comme sentir et penser à nu, avec l'esprit tout grand ouvert et directement éclairé par Dieu, comme une rose au plein soleil, avant qu'elle ne se défasse — et j'avais sans cesse désir et crainte de me défaire, à force de douceur (*Un temps.*) Le cheval avait cessé de voler. Nous foulions, maintenant, de longues prairies argentées, mais qui montaient en hélice, toujours plus haut, sous le couronnement des neuf chœurs d'Anges entourant les quatre animaux, les vingt-quatre vieillards — et sans doute l'Agneau mystique... Mais là : « Baisse la tête, me dit le Saint; ceci n'est pas encore pour toi. Tu n'as droit qu'au reflet, contemple ceux-là qui admirent! » Et je vis sur le pré de feu, sur les arbustes du bocage, comme dans autant de nids posés ou balancés, de petits oiseaux clairs qui sont les

âmes des vrais justes. « Voici les doux. Voici les humbles. Voici les purs. Et voici encore les fidèles. Regarde bien les fidèles, Norbert. Ils n'ont pas d'arrière-pensée; ils ne savent pas se débattre contre l'évidence avec d'excellentes raisons : les raisons qu'ils ont de mal faire, il les trouvent toujours mauvaises. Et voici les souffrants et les miséricordieux. C'est là que je mettrai Félix. Il a pardonné à ses frères. » A ce moment saint Jacques fit un geste et le petit oiseau qui nous suivait, vint se poser sur son poing ganté d'or comme un faucon pendant la chasse, puis le quittant, se nicha dans un buisson frais tressé de roses sans épines. Alors toutes les âmes à la fois, comme un concert d'oiseaux, s'unirent dans une mélodie éperdue, aussi douce que forte, aussi égale que diverse, qui signifiait la gloire de Dieu. « Veux-tu ce bonheur comme ton ami? me dit le saint. Sois doux, humble, pur et fidèle. » (*Un temps.*) Il fallut redescendre, hélas! (*Un temps encore.*) Les mondes nous frôlaient, la terre se levait à son tour, après le soleil et la lune; je vis au loin un navire accoster... Nous atterrissions. — Saint Jacques, d'une voix attristée, parlait à soi-même tout haut. « Puisqu'il faut expier, autant expier sur la terre; « Ami, tu diras à tes frères qu'il est urgent maintenant de souffrir. Tous ne sont pas également coupables; le moindre mouvement mauvais ou bon sera compté. Ecoute-moi. Ils resteront huit jours à mon tombeau. Ils reviendront à pied chez eux. Ils retrouveront au retour leur commerce, leurs intérêts, leurs affections en péril... Du reste, voici leur courrier, que j'ai capté à la messagerie. Tu le leur remettras. (*Norbert tire de sa poche un paquet de lettres.*) S'ils savent supporter l'épreuve,

ce voyage si agréable n'aura pourtant pas été vain. Car, il fallait rester avec Félix et le pire, c'est qu'ils le savaient. » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Jacques.

TOUS EN CHŒUR

Oui, Norbert, il fallait rester avec Félix.

NORBERT

Ici enfin, il déposa sa charge, m'embrassa tendrement et s'envola sur son cheval. (*Un temps.*) Ah! mes amis, que ne ferait-on pas pour mériter les bocages célestes — et comme le soleil est loin! (*Un temps.*) Voici votre courrier. (*Il distribue à chacun une lettre que chacun reçoit avec crainte, disant :*

TOUS (*tour à tour*)

Merci, Norbert. — Merci, Norbert. — Merci, Norbert. — Merci, Norbert.

(*Comme ils n'ouvrent pas leur courrier, il dit :*)

NORBERT

Vous pouvez lire.

(*Chacun ouvre sa lettre en tremblant, lit et reste stupide. Silence prolongé.*)

NORBERT

Eh bien! que nous disent ces lettres?

ARSÈNE, *pleurant*

Mon bon Norbert, si saint Jacques ne s'en mêle pas, je vais devoir fermer boutique; l'épicerie ne fait plus un sou.

NORBERT

Et Valentin?

VALENTIN, *bégayant*

Je crois bien que mon père me déshérite. Un homme de quatre-vingts ans... qui ne bouge plus de son lit.!! La servante veut l'épouser.

NORBERT

Ce n'est pas encore fait. — Et vous, Julien?

JULIEN *ému, mais calme*

Ma fiancée s'impatiente. Dame! — Mais elle dit qu'elle attendra...

NORBERT

Ce n'est pas mauvais. — Et Grégoire?

GRÉGOIRE, *sanglotant*

Grégoire... Il est ruiné, Grégoire... Et il ne s'y attendait pas... Il n'attendait d'ailleurs aucune lettre. — J'avais tout mon avoir placé chez un notaire qui était mon ami d'enfance — et il vient de lever le pied.

NORBERT

Ne pleurez pas! On peut le rattraper encore. Rien n'est jamais perdu quand on sait à qui s'adresser. — Vous tous, il faudra bien prier saint Jacques; il vous apprendra la valeur des mots.

JULIEN

Compte sur nous. Mais tu nous aideras?

NORBERT

Oui, camarades. (*Il leur serre la main affectueusement.*) Allons, il se fait tard et nous avons là un devoir qui presse. (*Désignant la chambre où est Félix.*) Chargeons le corps, mes compagnons, et qu'il ne vous pèse pas trop.

(*Il entre le premier dans la chambre voisine; les autres suivent lentement. Rideau.*)

La fête de saint Jacques le Majeur, frère de saint Jean l'Apôtre, et apôtre lui-même. honoré particulièrement à Compostelle, est célébrée le 25 juillet.

AVENTURES DE GILLES

OU

LE SAINT MALGRÉ LUI

Miracle Populaire
en quatre épisodes
en prose

A Madame JACQUES MARITAIN.

Cette pièce, destinée à de jeunes acteurs, a été tirée de la vie de saint Gilles, telle qu'on la lit dans les petits Bollandistes. Elle est conforme, pour le fond, à la légende du Bréviaire. Elle a été représentée pour la première fois, le 23 mars 1922, par les élèves de l'Ecole Saint-Aspais, de Melun (dans des décors composés et brossés par MM. Lecoutey et Dubois des Ateliers de l'Art sacré), *en présence de Sa Grandeur Monseigneur Gaillard, évêque de Meaux.*

La scène est au VI[e] siècle, à Athènes, puis sur mer, puis à Arles, enfin, dans la forêt de Saint-Gilles.

PREMIER EPISODE

Personnages

Gilles, *jeune patricien d'Athènes, fils de Théodore et de Pélagie*, 13 ans.

Théodore, *père de Gilles.*

Pélagie, *mère de Gilles.*

Gaspard, *enfant pauvre, ami de Gilles*, 13 ans.

Un mendiant paralytique.

Une mère.

Son enfant, piqué par un serpent, 5 ou 6 ans.

Une femme possédée.

Les habitants d'Athènes : *deux hommes et deux femmes.*

Un démon.

Une place à Athènes. Il suffira d'un fond de toile et de deux coulisses latérales figurant des murailles. Au fond, un banc de pierre.

I. *Au lever du rideau, la scène est vide. Ou du moins, dans un coin, contre la coulisse de gauche, le mendiant paralytique gît sur le sol, roulé en boule; mais Gilles qui va entrer bientôt avec Gaspard ne le voit pas encore et tout se passe comme s'ils étaient seuls. Gilles porte une belle tunique blanche et par-dessus un manteau bleu tout neuf, Gaspard un sarreau de laine qui n'a plus de couleur et un petit bonnet pareil.*

GASPARD

Dis donc, Gilles : tu veux bien que je vienne avec toi?

GILLES

Je veux bien, Gaspard.

GASPARD

Tu n'es pas fier comme les autres.

GILLES

Je ne sais pas si je suis fier : mais je veux bien que tu viennes avec moi.

(*Un temps. Ils font quelques pas sans rien dire.*)

GASPARD

Dis donc, Gilles; tu as une belle maison, toi ?

GILLES

Oui, pas vilaine.

GASPARD

La nôtre, je l'aime bien; mais elle n'est pas trop belle.

GILLES

On n'y est pas malheureux?

GASPARD

Pour ça, non! (*Un temps et quelques pas encore.*) Dis donc, Gilles ; tu aimes bien étudier, toi ?

GILLES

Oui, Gaspard.

GASPARD

Moi non. J'ai la tête trop dure. Je voudrais bien savoir tout ce qu'il y a dans les livres, mais sans chercher, ni lire, ni écrire, ni rien.

GILLES

Tu ne sais pas lire?

GASPARD

Bien sûr que non. Alors, vois-tu, comme tout de même je suis curieux, je regarde. Je regarde les maisons, les fleurs, les insectes et les passants et je sais tout par cœur. Veux-tu que je te dise? Non, je n'apprendrai pas à lire, je m'instruirai en voyageant.

GILLES

Moi, je n'aime pas l'aventure et je compte rester toujours dans ma ville et dans ma maison.

GASPARD

Avec tes livres?

GILLES

Avec mes livres et mes parents.

GASPARD

Chacun son goût. Moi, j'aime les voyages.

GILLES

Et comment voyageras-tu?

GASPARD

Comme on voyage quand on est marin, sur la mer.

GILLES

Tu seras donc marin?

GASPARD, *mystérieux.*

Je vais t'avouer quelque chose : je suis engagé comme mousse et je pars ce soir sur un grand navire ; il s'appelle *La Calypso;* il y aura six hommes d'équipage avec des passagers.

GILLES, *attristé*

Ce soir ?... Tu vas donc t'en aller, Gaspard ? Et tes parents?

GASPARD

Ils seront bien débarrassés d'un garçon qui ne veut rien faire. Ils ont assez d'enfants déjà. Ils savent tout et je pars ce soir et ce sera beau comme dans tes livres. Mais je te regretterai, toi, Gilles; parce que tu n'es pas fier.

GILLES

C'est triste. Tu me dis ça tout d'une fois et je crois que je vais pleurer.

GASPARD, *désignant le banc*

Ne pleure pas, mon bon ami, et asseyons-nous-là ensemble. Tu vas me raconter encore une histoire comme tu en sais tant, et tu ne penseras plus que je m'en vais.

GILLES

Moi, je veux bien. Asseyons-nous, pauvre Gaspard. C'est triste.

(*Ils s'asseyent tous deux sur le banc.*)

GASPARD

Raconte, Gilles.

GILLES

Il était une fois un saint... je ne sais plus son nom.

GASPARD

Ça ne fait rien.

GILLES

Et il était tellement saint qu'il faisait des miracles sans le vouloir.

GASPARD

Sans le vouloir ? Il n'avait donc pas de mérite ?

GILLES

Oh ! sans doute que si, puisque le bon Dieu les lui faisait faire.

GASPARD

C'est vrai.

GILLES

Ainsi, il rencontra un jour, par un beau temps d'hiver(mais froid comme aujourd'hui... (*S'interrompant.*) Tu n'as pas froid, Gaspard ?

GASPARD

Non, Gilles... Seulement le bout du nez et les oreilles... Mon sarreau est vieux, mais il est en laine. Continue.

GILLES, *reprenant son récit*

Il rencontra donc, un jour d'hiver, un pauvre mendiant qui grelottait et qui ne pouvait pas se servir de ses jambes.

GASPARD

Pourquoi? Elles étaient gelées?

GILLES

Non. Elles étaient paralysées.

GASPARD

Qu'est-ce que c'est?

GILLES

Paralysées, c'est une maladie. Alors pas moyen de courir pour se réchauffer, tu comprends. Il était accroupi comme un pauvre chien contre un mur et il faisait pitié. Le saint le vit, lui donna son manteau et le pauvre paralytique n'avait pas eu le temps de lui dire merci, qu'il se mettait à courir autour de la place, comme si de rien n'était.

GASPARD

Qui? le bon saint?...

GILLES

Non, le pauvre paralytique.

GASPARD

Ah!

GILLES

Il fit trois tours et il reprit son siège, bien réchauffé et bien content.

GASPARD

Mais il ne pouvait déjà plus marcher?

GILLES

Mais si! Il put marcher toute sa vie. Il était tout à fait guéri. Le saint avait fait un miracle.

GASPARD, *incrédule*

Je crois plutôt que ce n'était pas le saint mais son manteau.

GILLES

Tu vas bien voir que non, Gaspard. Il n'avait pas besoin de manteau pour en faire. Une autre fois...

GASPARD

J'écoute.

GILLES

Il rencontra encore un petit garçon qui venait d'être mordu à la main par un serpent noir.

GASPARD

Holà ! une vipère à cornes !.. je n'aime pas ça !

GILLES

Sans doute une vipère à cornes... Et il pleurait tout ce qu'il savait, le pauvre gars... Alors...

GASPARD

Alors ?

GILLES

Alors le saint qui ne savait pas comment faire, lui prit la main et la baisa... Et aussitôt... aussitôt...

GASPARD

Aussitôt ?

GILLES

Aussitôt le froid de la mort s'arrêta et l'enfant n'eut plus rien et son bras redevint tout rose, tout chaud, et il se servit de sa main pour serrer la main du bon saint qui l'avait sauvé de la mort.

GASPARD

Tu connais de belles histoires !.. Mais sont-elles vraies ?

GILLES

Elles sont dans mes livres. — Ce n'est pas tout. A quelque temps de là encore, il se trouva nez à nez avec

une jeune fille qui courait dans tous les sens comme une folle et se roulait par terre, avec des cris. Elle était habitée par un mauvais démon qui ne voulait pas la laisser tranquille...

GASPARD

Je n'aime pas les démons non plus.

GILLES

Et elle griffait, et elle mordait... Personne n'osait l'approcher.

GASPARD

Il fallait lui jeter de l'eau bénite.

GILLES

Sans doute que le saint n'en avait pas sur lui. Ça ne fait rien, le bon saint y alla quand même et il lui dit seulement deux paroles, je ne sais plus lesquelles... Mais aussitôt, elle devint douce comme un ange et on vit le démon tout noir qui était caché dans son corps s'enfuir à toutes jambes ; il ne demanda pas son reste... Et la jeune fille revint chez ses parents et elle fit un beau mariage.

GASPARD

Elle se maria avec le bon saint ?

GILLES

Mais non, mais non. Avec un autre.

GASPARD

Avec un autre saint?

GILLES

Mais non, mais non. Des saints, il n'y en a pas tant que ça à marier!

GASPARD

C'est tout?

GILLES

C'est tout ce que j'ai lu. Le bon saint fit encore beaucoup de miracles. On dit qu'il apaisa une tempête sur la mer. Mais ça, je le lirai ce soir.

GASPARD

Quand on s'embarque sur la mer, il faudrait toujours un saint avec soi.

GILLES

C'est juste.

GASPARD

Et comment faisait-il?

GILLES

L'histoire ne le dit pas.

GASPARD

Est-ce qu'il y a longtemps?

GILLES

Au moins cent ans.

GASPARD

C'est déjà vieux. — Est-ce qu'il y a encore des saints? tu en as vu?

GILLES

Non, je n'en ai pas vu et je ne sais pas s'il y en a encore.

GASPARD

Ce serait beau à voir. Je voudrais voir un saint. J'en verrai probablement dans mes voyages. Si j'en vois un, je le prendrai sur mon bateau.

GILLES

S'il veut bien venir avec toi.

GASPARD

Oui... Je ne suis pas assez sage... (*Un temps.*)

GILLES, *se levant*

Allons — il faut rentrer maintenant; il est tard.

GASPARD, *l'imitant*

Je vais jusqu'à ta porte, Gilles. Je t'aime bien.

GILLES

Je t'aime aussi Gaspard.

(Comme ils traversent la place de gauche à droite, le mendiant paralytique semble se réveiller et, entendant des pas, il reprend machinalement la prière qu'il a coutume d'adresser aux passants.)

LE MENDIANT, *d'un ton traînard*

Ayez pitié d'un pauvre misérable qui n'a plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni compagnon; ni maison, ni foyer, ni lit; ni pain, ni vin, ni moyen de gagner sa vie... Ayez pitié d'un pauvre qui a froid et qui est assis sur la pierre et qui est glacé jusqu'au cœur et jusqu'aux rognons. Ayez pitié, mes bons Messieurs!

(En entendant la plainte du mendiant, Gilles et Gaspard s'arrêtent, se retournent et vont à lui timidement.)

GILLES, *de tout son cœur*

Bonjour, pauvre homme.

GASPARD, *pour la forme*

Bonjour, pauvre homme.

LE MENDIANT

Bonjour, mes jeunes Messieurs.

GILLES

Qu'est-ce que vous voulez, pauvre homme?

LE MENDIANT

Je veux... je veux... je veux tout... puisque je n'ai rien. N'importe quoi me sera agréable. (*Reprenant sa chanson.*) Je n'ai plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni compagnon... ni pain, ni vin, ni moyen de gagner ma vie... Rien, rien, rien !

GILLES

Ça n'est pas grand'chose. Mais, vous avez froid ?

LE MENDIANT

Ah! pour ça, j'ai froid.

GILLES

Il faudrait courir pour vous réchauffer.

LE MENDIANT

Courir... courir... Mais je ne peux pas, mes jeunes Messieurs.

GASPARD

Vous êtes trop vieux.

LE MENDIANT, *vexé*

Mais non, je ne suis pas trop vieux. J'ai l'air vieux

parce que je suis sale et que je ne me suis pas lavé depuis huit jours et que la poussière de la rue tombe sur moi comme sur une chose. Si vous me voyiez le dimanche, quand j'ai fait ma toilette dans mon écuelle, vous ne diriez pas que je suis vieux. Je n'ai pas cinquante ans et je suis même assez bel homme. Ah! si j'avais mes jambes !

GILLES

Vous n'avez plus vos jambes?

LE MENDIANT

C'est une façon de parler. Je les ai sans les avoir. Je ne peux plus m'en servir : elles sont mortes.

GASPARD

Ah! elles sont « paralysées »!

LE MENDIANT

Paralysées. Paralysées. Vous connaissez les mots. Paralysées à la suite d'un accident. J'étais couvreur de mon métier et je réparais la toiture de la maison de la Sainte Mère de Dieu, sur l'Acropole : Notre-Dame du Parthénon.. Et l'échelle a manqué, ou plutôt j'ai manqué l'échelle... et, sauf votre respect, mes jeunes Messieurs, je suis tombé sur mon bassin. Ah ! ça m'a bien assis! Si bien assis que je n'ai jamais pu me relever. Le choc a dû casser tout net les deux ficelles qui font marcher les jambes et qui, comme vous le savez, passent par le bassin... sauf votre respect ! Mais les médecins

sont encore trop bêtes. Moi quand une corde casse en hissant mon échelle, je fais un nœud et c'est fini. Comme s'ils ne devraient pas en faire autant! — Enfin, je suis resté assis. Mes jambes sont mortes. Vous pouvez me pincer, je ne sens rien. Je trouve de temps en temps une personne charitable qui me transporte ici ou là. Mais plus un pas, plus un pas par moi-même ; moi qui ai gagné les cent mètres quand j'avais votre âge, mes jeunes Messieurs ! — Et voilà.

GASPARD

Et voilà. — Nous ne savons pas réparer les jambes.

LE MENDIANT

Je pense bien. — En attendant, j'ai froid. (*Il se pelotonne.*) Je n'ai plus ni père ni mère, ni frère, ni sœur, ni compagnon, ni maison, ni foyer, ni lit, ni pain, ni vin, ni moyen de gagner ma vie... Mais c'est le froid surtout... (*Agitant sa guenille trouée.*) Un méchant vêtement de rien, tout en fenêtres et en portes! Si ça n'est pas une pitié ! (*Un temps.*) Enfin ! (*Long silence.*)

GASPARD, *tirant Gilles*

Tu viens, Gilles?

GILLES, *à Gaspard*

Attends un peu. (*Confidentiel.*) Vois-tu, je n'ai ici ni pain, ni vin, ni même une petite pièce... — et toi non

plus, bien sûr! On ne peut pourtant pas s'en aller comme ça, Gaspard. Si je lui donnais mon manteau?

GASPARD

Pour faire un miracle?

GILLES

Un miracle ! un miracle ! comme tu y vas ! Pour qu'il ait chaud, Gaspard.

GASPARD

Mais toi, tu auras froid.

GILLES

Je courrai, moi. Lui, ne peut pas courir.

GASPARD

Que dira ta mère?

GILLES

Je n'en sais rien; n'importe!

GASPARD

Elle te passera une râclée.

GILLES

N'importe! On ne peut pas, on ne peut pas s'en aller comme ça.

GASPARD

Tu es drôle. Quand on n'a rien à donner.

GILLES

J'ai mon manteau.

GASPARD

Ça n'est pas une chose qu'on donne, excepté dans les livres, excepté les saints !

GILLES

Eh bien! je le donne tout de même.

GASPARD

S'il était seulement usé!

GILLES

Laisse, Gaspard. (*Il se dévêt de son manteau.*) Tu ne le diras à personne. (*S'avançant vers le pauvre et tendant son manteau.*) Tenez, bon pauvre.

LE MENDIANT, *sans comprendre*

Quoi?

GILLES

Le voulez-vous?

LE MENDIANT

Quoi?

GILLES

Mon manteau.

LE MENDIANT, *croyant à une plaisanterie*

Vous voulez vous moquer de moi, mon jeune Monsieur. Ça n'est pas charitable.

GILLES

Je vous le donne.

LE MENDIANT

Pour de bon?

GILLES

Pour de bon.

LE MENDIANT

Ce beau manteau?

GASPARD

Il est surtout bien chaud. Tenez! (*Il le tend de plus près.*)

LE MENDIANT, *sans le prendre*

Ah ! ça !... ah ! ça !... c'est bien ! Je ne dis pas que le monde ne soit pas donnant et je reçois souvent un certain nombre de petites choses. Mais ça ! un manteau neuf ! un manteau bleu ! et se le retirer du dos pour m'en couvrir, un jeune Monsieur de la bonne société ! Non, je n'ai pas encore vu ça ! (*Hésitant encore à le prendre.*) Bien vrai ? ça n'est pas une plaisanterie, mon jeune et bon Monsieur ? Ah ! ça !... ah! ça!... (*Il tend les mains.*)

GILLES

Attendez ! je vais vous couvrir... et vous n'aurez plus froid.

LE MENDIANT

Dieu vous le rende ! (*Il se courbe en avant pour permettre à Gilles d'étendre le manteau sur ses épaules, puis, ceci fait, il se redresse.*)

GILLES, *se relevant*

Voilà ! Vous avez l'air d'un roi. (*Il rit. Un temps.*)

LE MENDIANT, *soudain transporté, levant les mains au ciel*

Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Je ne sais pas si c'est la joie... ou la chaleur... Mais... mais... il se passe quelque chose d'extraordinaire dans ma carcasse... (*A Gilles.*) Est-ce que vous auriez raccommodé mes deux ficelles ?... Est-ce donc que je serais guéri ?... Mes jambes ! mes jambes ! (*On le voit s'agiter et se soulever peu à peu.*) Je les fais aller de droite à gauche... Elles bougent... elles plient... et pas un craquement ! Elles me soulèvent... elles me portent ! (*Il est debout et fait un pas.*) Je marche ! (*Se jetant sur Gilles qui recule bouleversé.*) Oh ! mon jeune Monsieur... mon jeune et bon Monsieur... que je vous embrasse. (*Saisi de respect.*) Non ! pas cela ! je baiserai la frange de votre tunique. (*Il fait comme il a dit.*) Ouam... ouam !... (*Désignant Gaspard.*) Et j'embrasserai votre ami ; lui,

je peux. (*Il embrasse Gaspard, puis s'élance autour de la place en courant.*) Je cours ! je cours ! je cours !

GASPARD, *éperdu d'admiration*

Gilles ! Gilles ! Gilles !

GILLES, *revenant à lui*

Tais-toi ! tais-toi ! Allons-nous-en !

GASPARD

Il court comme un lapin...

LE MENDIANT, *s'arrêtant pour baiser la tunique de Gilles.*

Mon cher jeune homme...

GILLES

Laissez ! Laissez !

(*Le mendiant embrasse encore Gaspard, puis se remet à courir et enfin, tourné vers la gauche, il crie de toutes ses forces, en hélant les passants avec ses deux bras.*)

LE MENDIANT

Venez voir, bonnes gens ! Venez voir ! un miracle ! Voilà dix ans que je vivais sur mon bassin ; on le sait, on m'a vu, on m'a assez vu ; et je marche ! et je cours ! et grâce à ce manteau que le jeune Monsieur que voici m'a donné ! Venez voir, bonnes gens !

GILLES, *reculant vers la droite*

Allons-nous-en, Gaspard.

GASPARD

Mais non ! je tiens à connaître la suite; je reste là pour témoigner.

GILLES, *le saisissant par le bras*

Je ne veux pas que tu restes... Gaspard. Viens ! viens donc! — Seigneur! Seigneur! (*Il entraîne Gaspard et tous deux sortent par la droite, sans que le mendiant qui hèle toujours les passants à gauche, s'aperçoive de leur départ.*)

LE MENDIANT

Venez vite, bonnes gens ! Si vous voulez voir un miracle...

III. — (*Alors le peuple d'Athènes, représenté par deux hommes et deux femmes accourt à ses cris.*)

PREMIER HOMME

Où est-il ce miracle ?

LE MENDIANT

C'est moi.

PREMIER HOMME

Comment, c'est vous ?

LE MENDIANT

J'étais sur mon bassin depuis dix ans.

PREMIÈRE FEMME, *le reconnaissant*

Ah ! le pauvre paralytique !

LE MENDIANT

Vous me reconnaissez ?

PREMIÈRE FEMME

Je crois bien. Je vous ai donné un sou neuf le jour de la Toussaint.

DEUXIÈME FEMME

Moi, je n'ai rien donné; mais je l'ai vu.

DEUXIÈME HOMME

Qu'est-ce que ça prouve ?

PREMIÈRE FEMME

Ça prouve qu'il ne marchait plus depuis dix ans et qu'il marche aujourd'hui.

LE MENDIANT

Tâtez mes jambes!

PREMIER HOMME

Et qui a fait cela?

LE MENDIANT, *montrant derrière lui Gilles qui n'y est plus*

Le jeune bon Monsieur que voilà... avec le manteau que voici.

DEUXIÈME HOMME

Tu rêves. Où est-il, ton jeune Monsieur?

LE MENDIANT, *se retournant.*

Ouais! il a disparu!

PREMIÈRE FEMME, *les bras levés*

C'était un Ange! Il sera remonté au ciel! Seigneur! Seigneur!

(*Tout le monde regarde vers le ciel.*)

DEUXIÈME FEMME

Je ne vois rien.

PREMIER HOMME

Alors, c'était un démon.

LE MENDIANT

Voulez-vous vous taire! Est-ce que les démons ont l'habitude de faire du bien aux pauvres gens? — Mais où est-il? où est-il?

DEUXIÈME HOMME

Un moment. Comment s'y est-il pris?

LE MENDIANT

Il m'a posé son beau manteau sur les épaules. C'est tout.

PREMIER HOMME

Ce manteau-là?

PREMIÈRE FEMME

C'est donc un manteau qui guérit?

LE MENDIANT

Probablement.

DEUXIÈME FEMME, *émue*

Bon pauvre, voulez-vous me permettre de le poser un instant sur mon cou? J'ai un torticolis rebelle — et peut-être...

LE MENDIANT, *se dévêtant*

A votre service! Mais vous me le rendrez?

DEUXIÈME FEMME

Bien sûr.

LES AUTRES

Nous allons voir... nous allons voir... (*On fait cercle autour de la femme qui pose le manteau sur ses épaules.*)

DEUXIÈME FEMME

Seigneur!... Seigneur!...

PREMIER HOMME

J'aime à me rendre compte des choses par moi-même.

LE MENDIANT

Chut! Laissez opérer le charme. (*Long silence.*)

PREMIÈRE FEMME, *impatiente*

Eh bien?

DEUXIÈME FEMME

Il me semble...

LES AUTRES

Il lui semble...

PREMIÈRE FEMME

Vous voyez!

DEUXIÈME FEMME

Non... non... pas encore...

(*Rumeur.*)

LE MENDIANT

Un peu de patience, je vous prie.

LES AUTRES

Chut! chut!

(*Nouveau silence.*)

PREMIÈRE FEMME

Eh bien?...

DEUXIÈME FEMME, *lassée*

Non! non! non! Toujours le cou raide comme une bûche. (*Furieuse, au mendiant.*) Il ne fait rien, votre manteau.

TOUS, *déçus*

Ah!...

LE MENDIANT

Il faut sans doute que ce soit le jeune homme qui le place lui-même.

LES AUTRES

C'est vrai! c'est vrai!

DEUXIÈME FEMME

Mais où est-il?

LES AUTRES

Où est-il? où est-il?

LE MENDIANT

Il a dû s'en aller par là. (*Il montre la droite.*) Je le reconnaîtrais entre mille.

PREMIER HOMME

Il faut le rattraper.

(*Rumeur approbative.*)

Un temps de course? On y va?

LES AUTRES

On y va.

LE MENDIANT, *s'élançant le premier*

En avant!

LES AUTRES, *le suivant*

En avant!

PREMIÈRE FEMME

Eh! pas si vite, le bon pauvre!

(*Tous sortent en courant par la droite vers la coulisse, mais de préférence, si la chose est possible, à travers la salle elle-même, qui dans ce cas serait réunie à la scène par un escalier de quelques marches; ce serait déjà par là que Gilles et Gaspard se seraient enfuis, de sorte que la poursuite aurait lieu dans la salle.*)

CRIS DES POURSUIVANTS

— Je le vois au bout de la rue! — Il tourne à droite... — Courons! courons!— Il tourne à gauche... — Courons! courons! — Il tourne à droite... — Où est-il? nous l'avons perdu... — Arrêtez-le!...

(*Les poursuivants disparaissent, les voix se perdent. Long silence. Puis Gilles, suivi de Gaspard, rentre par la gauche, tous deux hors d'haleine.*)

IV

GILLES

Viens! viens! cachons-nous là. (*Il se tapit avec Gaspard dans l'encoignure de la coulisse de droite*).

GASPARD

J'espère que tu me fais courir.

GILLES

Ça n'est pas ma faute.

GASPARD

De quoi donc as-tu peur? et pourquoi n'es-tu pas rentré chez tes parents?

GILLES

Les autres m'auraient vu. Je ne veux pas qu'on sache.

GASPARD

Qu'on sache quoi? que tu es un saint?

GILLES, *honteux*

Qu'est-ce que tu dis là? Je ne suis pas un saint... je ne suis pas un saint... je ne veux pas qu'on dise que je suis un saint!

GASPARD

Tu as pourtant fait un miracle?

GILLES

Je n'ai pas fait de miracle du tout.

GASPARD

Je l'ai pourtant bien vu. A-t-il marché ou non?

GILLES

C'est qu'il n'avait pas mal aux jambes et faisait le malade pour recevoir la charité, probablement.

GASPARD

Oh! penses-tu, un homme de sa force... rester quinze ans sur son bassin, pour le plaisir! C'est donc le paresseux des paresseux et avec ça le filou des filous...

GILLES

Je ne dis pas ça.

GASPARD

Alors?

GILLES

Alors, je ne sais pas... Il était si content de ce manteau qu'il a eu envie de danser et c'est la joie qui l'a guéri... Tu vois comme la chose est simple...

GASPARD

Si c'était si simple que ça, tout le monde guérirait de tout.

GILLES, *désespéré*

Je ne suis pas un saint... je ne suis pas un saint... et je ne veux pas que l'on dise... (*Bruit dans la coulisse.*) Ils viennent! (*Les enfants se tassent contre le mur et on voit entrer par la droite une mère éperdue tenant son enfant dans ses bras.*)

V

LA MÈRE, *criant*

Un médecin! un médecin! Il n'y a donc pas de médecin qui guérisse? Allez-vous laisser mourir mon enfant? Ce n'est pas parce que je suis pauvre qu'il faudra laisser mourir mon enfant...

L'ENFANT

Ma-man... ma-man... je ne veux pas mourir...

LA MÈRE, *s'affalant sur le banc*

Non! tu ne mourras pas, mon ange! — Je n'en peux plus! (*Elle gémit.*)

GILLES, *bas à Gaspard*

Qu'est-ce que c'est?

GASPARD

Je ne sais pas. Mais ce n'est pas la bande; je crois que nous pouvons sortir.

GILLES

Bon. Allons voir. (*Ils sortent de leur coin, regardent et, rassurés, s'approchent doucement des nouveaux venus.*) Qu'est-ce que vous avez, Madame?

LA MÈRE

Mon petit garçon va mourir.

GILLES

Pourquoi?

LA MÈRE, *pleurant*

Vous voyez sa petite main... vous pouvez la prendre. Son bras est déjà froid jusqu'à l'épaule et, quand le venin descendra au cœur, mon petit sera mort. Ils disent qu'il n'y a rien à faire. C'est un serpent qui l'a mordu. Il était caché sous les pierres... Hélas! Hélas!...

GILLES, *sursautant*

Un serpent?

GASPARD

Un serpent! Peut-être une vipère à cornes?

LA MÈRE

Justement, mon ami... Hélas!

L'ENFANT

Ma-man, je ne veux pas mourir.

LA MÈRE

Tu ne mourras pas, mon trésor... Seigneur! Seigneur! une si belle petite poupée!

(*Un temps. Gilles, profondément ému, considère la mère et l'enfant sans rien dire. Alors, Gaspard, le tirant à part.*)

GASPARD

Dis donc, Gilles! Tu devrais peut-être lui prendre la main?

GILLES

Et pourquoi donc faire, Gaspard?

GASPARD

Oh! tu t'en doutes... Et puis la lui baiser... Qui sait?...

GILLES, *protestant*

Oh! non!... oh! non!... tu te moques, Gaspard!

GASPARD

Moi, je te dis que si. Essaie!

GILLES, *tremblant*

Oh! oh! (*Il hésite encore une seconde, puis vaincu*

par la pitié, s'avance vers l'enfant et lui dit, comme malgré soi.) Donne-moi ta main, mon enfant — et tu seras guéri.

LA MÈRE

Il ne peut pas vous la donner. Prenez-la vous-même. (*Elle lui tend la main de l'enfant.*) Vous voyez la blessure... comme la piqûre d'une flèche, en triangle... et profonde... Ah! bon Seigneur!

(*Gilles a pris la main de l'enfant dans la sienne et mû par une force irrésistible, il la porte à ses lèvres, puis détourne la tête, comme s'il redoutait l'effet miraculeux de son baiser. Un temps.*)

L'ENFANT, *d'un cri soudain*

Maman! maman! ma main qui brûle!

LA MÈRE

Quoi? quoi?...

L'ENFANT

J'ai tout chaud! j'ai tout chaud! mon bras! (*Il remue un peu la main et sourit.*)

LA MÈRE, *éperdue*

Mon enfant, mon trésor! Est-ce Dieu possible? (*Regardant la main.*) Mais... mais... je ne vois plus la plaie... Que s'est-il passé? (*Elle interroge Gilles.*)

GILLES, *confus, reculant*

Je ne sais, Madame... Ce n'est pas ma faute.

L'ENFANT, *embrassant sa mère*

Je n'ai plus rien, maman.

GASPARD, *triomphant*

Il est guéri. C'est comme ça!

(*Tandis que la mère revient à elle, Gilles tire Gaspard par le bras et salue.*)

GILLES

Viens, Gaspard. Au revoir, Madame.

LA MÈRE

Mais permettez, jeune homme.

GILLES

Non... non, je vous salue. Mon camarade et moi... nous sommes forcés de rentrer... Viens donc, Gaspard. (*Il l'entraîne impérieusement et sort avec lui par la droite en gémissant.*) Seigneur! Seigneur! Mais c'est de pire en pire... Seigneur!... Seigneur!... (*La voix se perd.*)

LA MÈRE

Ah! oui! Seigneur... Il peut vraiment crier Seigneur...

Je ne sais plus où j'en suis non plus... (*A son enfant.*) Donne ta menotte. — Plus rien!... Et il s'en va... (*Elle pose son enfant par terre.*) Mais pourquoi s'en va-t-il?

L'ENFANT

Il faut le rattraper, ma mère. (*Il tire sa mère par la main.*) Monsieur!... Monsieur!...

VI — (*A ce moment, le mendiant et les quatre habitants de la ville reparaissent à gauche, suivis de Théodore et de Pélagie, parents de Gilles.*)

PREMIÈRE FEMME

Qu'est-ce qu'il y a?

LA MÈRE

Un miracle! un miracle!

TOUS

Encore?

LA MÈRE

C'est un petit jeune homme qui vient de guérir mon enfant.

LE MENDIANT

De quoi? de la paralysie?

LA MÈRE

Non pas. De la morsure d'une vipère cornue. (*A son enfant:*) N'est-ce pas, mon chéri?

DEUXIÈME HOMME

Comment est-il?

LA MÈRE

Blond, avec une tunique blanche, tout comme un Ange.

PREMIÈRE FEMME

Quand je vous dis que c'en est un!

PREMIER HOMME

Il est tout seul?

LA MÈRE

Non pas. Il est avec un autre. Mais l'autre ne guérit pas, que je crois.

LE MENDIANT

C'est le mien!

LES AUTRES

C'est le nôtre!

DEUXIÈME FEMME

Par où est-il passé?

LA MÈRE

Je ne sais pas. Il avait l'air pressé. Il est parti par là, à la minute.

LE MENDIANT, *aux autres*

Allons! on en remet?

LES AUTRES

Oui! en avant! Courons!... (*Tous de nouveau s'élancent à la suite du mendiant et sortent par la droite en poussant des cris.*) Arrêtez-le! arrêtez-le! (*Théodore et Pélagie demeurent seuls sur la place.*)

VII

PÉLAGIE

Ces gens sont fous avec leurs cris. On le prendra pour un voleur et, si la police s'en mêle, ils sont capables de le faire écharper.

THÉODORE, *sceptique*

Oh! oh! rassurez-vous, ma bonne amie. Il s'agit là d'un rêve, d'un Ange ou d'un démon... Le fuyard ne risque donc rien. La crédulité du monde est sans bornes.

PÉLAGIE

Oh! vous! vous ne croyez qu'à ce qui crève les yeux.

Quoi que vous vous disiez chrétien, vous êtes ce qu'on appelle un esprit fort... Ah ah ah ah! (*Elle ricane.*)

THÉODORE

Je ne répondrai pas, Madame. Pas de dispute, je vous prie, surtout en pleine rue. Cette aventure ne vous regarde point. (*Un temps. Puis désignant le banc.*) Mettons-nous là une minute. Ce petit soleil d'hiver fait du bien. (*Ils s'asseyent tous deux. Silence.*) A quoi songez-vous, Pélagie?

PÉLAGIE

Que vous importe? Je songe à une histoire véridique et pourtant à laquelle vous ne croirez pas. Notre garçon me la lisait hier au soir et il y est question précisément d'un saint qui avait guéri comme ça un mendiant paralytique, un enfant mordu par une vipère et aussi une possédée.

THÉODORE

Ah bah!

PÉLAGIE

Il ne manque plus que la possédée.

THÉODORE, *ironique*

Elle va venir, n'en doutez pas!

PÉLAGIE

Mais j'en suis sûre, j'en suis sûre! A mon sens, c'est

le même saint qui est revenu sur la terre, bien qu'il soit mort depuis un siècle et déjà en assez grand âge, sous les traits d'un petit jeune homme; rien n'est impossible à Dieu. Il serait pourtant préférable qu'il s'agît d'un garçon d'ici. La ville aurait de quoi en être fière, et aussi les parents.

THÉODORE

Je n'envie pas cet honneur, Pélagie. Le métier de saint est pénible et la maison du bon petit jeune homme, si c'en est un et s'il a fait ce qu'on prétend, sera bientôt assiégée, de nuit et de jour, de malades et de pauvres peu ragoûtants, de curieux, d'insensés... et de vieilles dames... Ah! il ne manquera pas de vieilles dames!

PÉLAGIE, *piquée*

Merci, Monsieur.

THÉODORE

Heureusement ne risquons-nous rien de pareil. Ce n'est pas Gilles qui fera jamais de miracle.

PÉLAGIE

Et pourquoi pas? Le prenez-vous pour un sot?

THÉODORE

Nullement. C'est un garçon pieux, travailleur et surtout timide, qui justement n'aura jamais assez d'audace

pour intimer aux démons et aux maladies l'ordre de déguerpir. Il a une nature comme la mienne; il aime avant tout sa tranquillité.

PÉLAGIE

C'est un reproche?

THÉODORE

En aucune façon, ma bonne amie; ne vous emportez pas! A cette heure, penché sur ses livres, il continue à la maison les travaux commencés à l'école, studieusement.

PÉLAGIE

Soit, soit! S'il s'avisait pourtant de faire jamais quelques miracles, j'en serais fière, je vous le dis.

THÉODORE

A Dieu ne plaise! Mais il n'en fera pas.

(*A ce moment, Gilles et Gaspard, de plus en plus essoufflés, rentrent en courant par la gauche. Théodore et Pélagie se dressent en même temps.*)

VIII

THÉODORE

Oh! là!

PÉLAGIE

Oh! là!

THÉODORE

Notre fils!

PÉLAGIE

Notre fils!

THÉODORE

Et dans quel état!

PÉLAGIE

Sans manteau!

THÉODORE

Sans manteau!

PÉLAGIE

Ciel! sa belle tunique!

THÉODORE

Au lieu d'apprendre ses leçons...

PÉLAGIE

Au lieu de faire ses devoirs...

THÉODORE

Il court les rues avec de mauvais garnements.

PÉLAGIE

D'où venez-vous, Gilles?

GILLES

Mais... ma mère...

THÉODORE

Et où allez-vous?

GILLES

Je ne sais pas.

PÉLAGIE

Il ne sait pas!

GASPARD, *intervenant*

Oh! il ne faut pas vous fâcher, Monsieur, Madame... Nous jouons à courir ensemble.

PÉLAGIE

Ensemble? ensemble? Avez-vous gardé les porcs avec lui? — Taisez-vous, vaurien. (*A Gilles.*) Où est votre manteau?

GILLES

Je ne l'ai plus. — Rentrons, ma mère... Je vous expliquerai... Venez!

THÉODORE, *le retenant*

Vous vous expliquerez ici. — Répondez-moi. D'où vient cette nouvelle conduite? (*Gilles se tait.*) Vous nous faites beaucoup de peine, à votre mère et à moi, Monsieur. (*Gilles se tait.*) Vous n'écoutez pas? (*Non, Gilles prête l'oreille à une rumeur croissante qui annonce l'arrivée de ses persécuteurs.*) Etes-vous devenu insensé?

GASPARD, *bas*

Les voilà!

(En effet, les quatre habitants, plus le mendiant, la mère et l'enfant, débouchent par la gauche et reconnaissent Gilles.)

IX

LE MENDIANT

C'est lui!

LA MÈRE

C'est lui!

LES AUTRES

Nous le tenons.

THÉODORE, *s'interposant*

Pardon, bonnes gens! Que voulez-vous à ce garçon? Nous sommes son père et sa mère. S'il a causé quelque dégât, vous serez payés, je vous le promets et il sera puni.

PREMIÈRE FEMME, *protestant*

Puni! puni! le saint jeune homme!

LE MENDIANT

Il a raccommodé mes deux ficelles!

LA MÈRE

Il a retiré le froid de la mort du bras de mon petit garçon!

TOUS, *en chœur*

Oh! le saint jeune homme! oh! le saint jeune homme! (*Ils entourent Gilles et se prosternent, baisant ses pieds, ses mains et la frange de sa tunique.*)

THÉODORE

Je n'y comprends rien, bonnes gens.

PÉLAGIE

Qu'a-t-il fait? qu'a-t-il fait? de quoi s'agit-il?

PREMIÈRE FEMME

Votre fils est un saint!

PREMIÈRE FEMME

Votre fils est un ange!

THÉODORE, *comprenant enfin*

C'est lui que vous poursuiviez, tout à l'heure?

LE MENDIANT

C'est lui.

PÉLAGIE

Le petit jeune homme qui vous a guéri?

LE MENDIANT

Moi et l'enfant de cette femme.

PÉLAGIE, *émue*

Seigneur... Seigneur... (*Mais soudain, elle change de ton; elle vient de reconnaître le manteau bleu de Gilles sur le mendiant.*) Et vous en avez profité pour lui enlever son manteau?

LE MENDIANT

Faites excuse!... Non, il me l'a donné. C'est même à la suite de quoi... Mais, vous pouvez le reprendre, Madame; je ne veux pas vous faire tort. Il me suffit d'être guéri. O saint enfant! (*Il rend le manteau à Pélagie.*)

PÉLAGIE, *de nouveau émue*

Gilles! Gilles! Gilles!... Dans mes bras!

THÉODORE

Dans mes bras, mon garçon!

(*Mais tous deux restent les bras étendus, car Gilles baisse la tête et se refuse.*)

GILLES, *suppliant*

Non... je vous en prie... mon père... ma mère... Je n'ai rien fait pour qu'on m'embrasse... Rentrons, je vous en prie !... Je n'ai rien fait.

THÉODORE

N'as-tu pas guéri celui-ci? (*Il désigne le mendiant.*)

PÉLAGIE

N'as-tu pas sauvé celui-là? (*Elle désigne l'enfant.*)

GILLES

Je ne sais pas...

THÉODORE

C'est incroyable. Il peut tout et il ne sait rien. Enfin, Gilles, tout le monde le dit.

GILLES

C'est sans doute un hasard, mon père. Je me serai donc trouvé là juste au moment où ils allaient guérir.

LE MENDIANT

Un hasard... un hasard? Permettez, mon très saint jeune homme. Cela fait deux hasards, et deux hasards ce n'est plus du hasard du tout. Disons le mot : vous êtes un modeste.

GILLES

Mais non, bon pauvre, tout le contraire... Un vaniteux, un orgueilleux... Et si j'avais fait ce qu'on dit, personne ne pourrait plus m'approcher... Ah! bon Seigneur!

GASPARD, *confidentiel*

C'est ce qu'il répète tout le temps. Il vaut mieux le laisser tranquille — ou bien vous le ferez pleurer. (*Embrassant Gilles.*) Non, Gilles, tu n'es pas un saint... tu n'as jamais rien fait de bien... non, Gilles... Ne pleure pas !

GILLES

Mon bon Gaspard.

LE MENDIANT

Soit, soit ! En tout cas, je le remercie et je prierai pour lui.

LA MÈRE

Et moi et mon enfant.

LES AUTRES HABITANTS

Et nous.

TOUS, *s'écartant*

Adieu, mon bon et saint jeune homme ! Que le ciel vous bénisse !

GILLES

Merci... merci... (*A ses parents.*) Rentrons chez nous.

(*Comme Gilles, entre ses parents, précédé par Gaspard qui saute en l'air de joie et accompagné à distance par la foule respectueuse, marche vers la droite pour*

quitter la place, on entend au dehors des cris affreux. Gaspard rentre aussitôt et se retourne, épouvanté, pour barrer le chemin à ceux qui le suivent.)

X

GASPARD

Pas par là! pas par là!

TOUS, *reculant*

Quoi? qu'y a-t-il?

GASPARD

C'est la femme enragée!

DEUXIÈME FEMME

La folle?

DEUXIÈME FEMME

La possédée?

PREMIER HOMME

Celle qui porte un démon dans le corps?

PÉLAGIE

Seigneur!

LE MENDIANT

Arrière! arrière! Elle mord et elle griffe... Et la morsure d'un démon, ça n'est pas bon pour la santé...

(*Tumulte, cris. Tout le monde se porte à gauche, excepté Gilles qui ne semble pas bien comprendre. Rugissements au dehors.*)

THÉODORE

Venez, Gilles!

LE MENDIANT

Venez, saint jeune homme!...

GASPARD

Tu vas te faire mordre.

PREMIÈRE FEMME

Ecoutez!

LA POSSÉDÉE, *au dehors*

— Agrabarataparaba... rataparatapagraba... Fiffff... Sauvez-vous! Par Lucifer, Belzébuth, Béliel, Mammon et tous les diables!... sauvez-vous ! J'ai le diable au corps... Et il me tortille le cœur... et il me déchire le ventre... Je l'ai là... je l'ai là... Et il va se jeter sur vous... Agrabarataparaba... rataparatapagraba... Il parle! Entendez-vous? Il parle! Fiffff... Sauvez-vous! (*Entrant éperdue, par la droite, les cheveux au vent et les vêtements en lambeaux.*) Agrabarataparaba... agrabarataparaba... rataparatapagraba... Fiffff...

TOUS

Au secours!... (*A Gilles qui demeure au milieu de la scène, face à la possédée :*) Gilles! Gilles!

GASPARD

Que fait-il, mon Dieu?

GILLES, *sans bouger, très calme*

Et vous l'avez depuis longtemps au corps, ma bonne dame, ce diable?

LES AUTRES

Gilles! Gilles!

LA POSSÉDÉE, *surprise et à demi calmée*

Fiff... fifff... Depuis trois ans... Mais... Fifff... Il m'empêche de vous parler..... Agrabara...

GILLES

Et comment vous est-il venu?

LA POSSÉDÉE

Agrabara... à la suite... à la suite... agrabara...

GILLES

A la suite de quoi?

LA POSSÉDÉE

A la suite... agraba... Il ne veut pas que je le dise.

GILLES

Dites-le quand même.

Agrabarataparaba... Je ne veux pas... Agraba... Non... non... non!...

GILLES

Essayez encore!

LA POSSÉDÉE, *très difficilement et très bas*

A la suite... agraba... d'une communion indigne... en état de péché mortel... (*Criant*) : Ah! ah! ah! il me déchire!...

GILLES

Vous vous en repentez?

LA POSSÉDÉE

Agrabara... non! non! Agrabara... non!

GILLES

Si!...

LA POSSÉDÉE

Non!

GILLES

Si!

LA POSSÉDÉE, *bas*

Je m'en repens... de tout mon cœur. (*Criant de souffrance*) : Oh la!... oh la!... oh la!... (*Elle chancelle.*)

GILLES

Asseyez-vous, ma bonne dame. (*Il la soutient et l'aide à s'asseoir sur le banc.*) Et personne n'a tenté de vous délivrer de ce diable, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit?

LA FEMME, *se dressant, convulsée, et comme soutenant une dernière lutte avec le démon*

Agrabaratapabara... agrabarataparaba... Fifff... fifff... Rataparatapagraba... rataparatapagraba... Fifff... fifff... Hu... hu u u u u... (*Le huhulement se termine en rugissement et un démon tout noir, semblant sortir de la femme possédée, surgit de derrière le banc et, agité d'une furie panique, la tire par les cheveux, la renverse, puis se sauve — si possible à travers la salle — en rugissant. Mouvement.*)

TOUS

Le diable! le diable!...

GASPARD

Il est sorti de la femme...

PREMIER HOMME

Arrière... arrière!...

LE MENDIANT

Il est parti... Bravo!...

TOUS, *soulagés*

Il est parti... il est parti...

(*Rumeur.*)

GILLES, *relevant la possédée*

Vous ne vous êtes pas fait de mal?

LA FEMME, *transformée, pleurant*

Non... non... Laissez, mon saint jeune homme. Je pleure... je pleure... je ne sais que pleurer... Merci, mon Dieu!... (*Elle tombe à genoux au milieu de la place.*) Seigneur, bénissez votre saint qui vient d'accomplir un miracle! Donnez-lui part à votre gloire... et le moyen d'en faire beaucoup d'autres! O saint jeune homme!

TOUS, *s'empressant vers Gilles*

O saint jeune homme!

LE MENDIANT

En triomphe! en triomphe! Nous le porterons en triomphe jusqu'à sa maison.

GILLES, *se dérobant*

Mais... mais... qu'ai-je donc fait encore? Permettez, permettez!

TOUS, *en chœur, l'entourant*

En triomphe! en triomphe!

Il faudra que toute la ville, avec des fanfares et des flambeaux, des fleurs et des fruits, des légumes et du laitage, vienne lui rendre hommage en cortège, ce soir... Et toute la nuit!

TOUS

Et toute la nuit ! — Oui ! oui ! oui ! En triomphe! — Oh ! le saint jeune homme!... (*Le cortège triomphal s'organise, en dépit de Gilles; celui-ci est élevé sur les épaules du mendiant et tous, formant socle, s'ébranlent, en criant de plus en plus fort)* : Béni le jeune saint de Dieu!

LE MENDIANT

Il a raccommodé mes deux ficelles!

LA MÈRE

Il a guéri mon enfant mordu du serpent!

LA FEMME

Il m'a délivrée du démon!

TOUS

Béni le jeune saint de Dieu! Béni!... béni!... béni!...

(*Tous sortent par la droite dans un tumulte d'acclamations.*)

DEUXIEME EPISODE

PERSONNAGES

GILLES, *en habits de pauvre.*

GASPARD, *en mousse.*

LE CAPITAINE DE « LA CALYPSO ».

NICODÈME, *matelot.*

POLYCARPE, *matelot.*

LE TIMONIER.

DEUX OU TROIS AUTRES MATELOTS.

UNE DAME AGÉE ET COQUETTE, *passagère.*

UN TOURISTE, *passager.*

UN MARCHAND, *passager.*

Le pont du navire La Calypso. *Il suffira d'un fond de toile noire sur laquelle on fera l'obscurité, d'un grand mât planté au milieu de la scène, auquel sera accroché un falot n'éclairant qu'en avant: plus à gauche, un bout de parapet figurant le bastingage et près de là, un petit banc; enfin, à droite un tas de caisses et de cordages derrière lesquels on puisse s'abriter et un vaste baquet vide. Ajoutez, si l'on veut, quelques cordages tombant du cintre. Pour simuler la houle, puis la tempête, il n'y aura qu'à balancer le mât (qui sera installé en conséquence) de droite à gauche et de gauche à droite, de plus en plus violemment. Les personnages complèteront l'illusion du mouvement en se balançant eux-mêmes, en trébuchant et en roulant à terre, selon les indications.*

I

C'est déjà la nuit. Le bateau est encore au port, mais sur le point de lever l'ancre. On voit, à gauche, Gaspard, en tricot de laine, comme un mousse; il est accoudé au bastingage et regarde vers la coulisse, c'est-à-dire vers le quai; à droite, deux matelots assis sur un tas de cordages, causent ensemble. Des fanfares cacophoniques (cantiques, pas redoublés, airs de chevaux de bois) semblant venir de terre s'élèvent par bouffées dans le silence.

POLYCARPE, *matelot*

Ils n'ont pas fini avec leurs fanfares?

NICODÈME, *matelot*

Ça te gêne, matelot.

POLYCARPE

Ça m'agace. Voilà bien des cérémonies pour un petit morveux qui aurait guéri deux ou trois personnnes, lesquelles, probablement, n'avaient rien de rien.

NICODÈME

Rien de rien? rien de rien? Tu n'as pas seulement été voir!

POLYCARPE

Bien sûr que non et que je n'ai pas de temps à perdre. Je ne crois pas à toutes ces sottises, matelot.

NICODÈME

As-tu été voir, oui ou non?

POLYCARPE

Je te dis que non.

NICODÈME

Alors ne parle pas sans savoir. Moi, j'ai vu.

POLYCARPE

Qu'est-ce que tu as vu?

NICODÈME

J'ai vu les personnes guéries.

POLYCARPE

Elles disent ce qu'elles veulent. Et tu as vu ce petit saint de quatre sous? (*Il rit.*)

NICODÈME

Il faut dire la vérité. Lui, je ne l'ai pas vu. Il se repose. Toute la ville avait défilé avant moi... et la banlieue... et même la campagne... avec des baisers, des prières et des cadeaux aussi. Il en avait assez pour aujourd'hui.

(*Les fanfares qui ont repris, redoublent de force.*)

POLYCARPE, *se levant*

Ça va durer toute la nuit! Quel peuple de badauds!

NICODÈME

Va toujours, mon vieux Polycarpe. Tu seras peut-être assez content, à l'occasion, de trouver un garçon comme ça, quand le bon Dieu songera à te faire payer ton ivrognerie!

POLYCARPE

Ah! j'aime bien boire! j'aime bien boire! et ce n'est pas un saint qui m'en empêchera.

NICODÈME

Quand tu boiras la mer et les poissons avant que ceux-ci te grignotent, tu seras moins fier, Polycarpe.

POLYCARPE, *faisant un pas pour s'éloigner*

C'est bon, Nicodème, c'est bon! — Quand est-ce qu'on part?

NICODÈME

Dans un petit quart d'heure.

POLYCARPE

Dis donc! on a peut-être bien encore le temps d'aller à terre vider une chopine?...

NICODÈME

Vas-y tout seul et manque le départ!

POLYCARPE, *qui renonce*

C'est bon... c'est bon. (*Il fait un pas et aperçoit Gaspard.*) Holà! là-bas! le nouveau mousse?

GASPARD, *se retournant*

Quoi, matelot!

POLYCARPE

Qu'est-ce que tu dis?

GASPARD

Je ne dis rien.

POLYCARPE

Qu'est-ce que tu fais?

GASPARD

Je ne fais rien.

POLYCARPE

Rien, mon gars? C'est trop peu. On ne t'a pas engagé pour ne rien faire. Prends un seau avec une brosse et frotte-moi ce coin du pont.

GASPARD

Bon, matelot. (*Il prend un seau et une brosse. Comme il passe sous le falot, Polycarpe l'observe.*)

POLYCARPE

Viens voir ici. (*Gaspard obéit.*) Tu as les yeux tout rouges.

GASPARD

Oh! ce n'est rien.

POLYCARPE

Déjà de la « nostralgie »? ça promet!

GASPARD

Quoi est-ce, matelot?

POLYCARPE

La « nostralgie »... c'est le mal du pays.

GASPARD

Non, matelot. Mais voyez-vous, j'ai laissé à terre un bon camarade et ça me fait quelque chose de ne plus le voir.

POLYCARPE

Tu as trop de cœur, mon garçon! Allons, travaille! (*Gaspard se met à genoux et commence à frotter.*) Frotte dur et ça te passera. (*Il sort par le fond.*)

NICODÈME, *qui s'est levé, s'approchant de Gaspard*

Ne te fatigue pas, va! il est un peu drôle. Tu as de la peine, alors?

GASPARD, *ému*

Oui, matelot.

NICODÈME

Tu m'appelleras Nicodème: c'est mon nom.

GASPARD

Le mien, c'est Gaspard.

NICODÈME

Eh bien! je t'appellerai Gaspard et tu m'appelleras Nicodème... et je remplacerai ton camarade. Je ne suis plus tout jeune, mais tant pis.

GASPARD

Ça ne sera pas la même chose, bon Nicodème.

NICODÈME

Bien sûr... bien sûr... — Dommage tout de même que tu n'aies pas dit ça plus tôt... On aurait peu-être bien pu prendre avec toi un autre mousse

GASPARD

Oh non! oh non! il n'est pas fait pour ça, je ne crois pas.

NICODÈME

C'est-y donc un Monsieur? Tu as de belles connaissances... (*S'éloignant.*) A tout à l'heure! et ne frotte pas trop!

GASPARD

A tout à l'heure, Nicodème. Merci.

(*Nicodème sort par le fond et Gaspard à quatre pattes frotte consciencieusement le plancher avec une brosse qu'il trempe de temps en temps dans l'eau. Alors il s'arrête, songe un moment, se mouche, essuie une larme, puis recommence à frotter. Au loin, les fanfares se sont tues. Long silence. Soudain une voix qui semble venir de terre, appelle sourdement.*)

II

LA VOIX

Gaspard!

GASPARD

Eh!

LA VOIX

Gaspard, es-tu là?

GASPARD

Quelqu'un qui m'appelle. (*Il se relève.*)

LA VOIX

Gaspard?

GASPARD, *allant au bastingage*

Qui est-ce?

LA VOIX

C'est toi, Gaspard?

GASPARD

Oui, mais toi, qui es-tu?

LA VOIX, *bas*

Chut!... Je suis Gilles.

GASPARD, *éclatant de joie*

Gilles! ô mon bon ami!

GILLES

Plus bas, mon nom. Ne parle pas si fort !...

GASPARD

Pourquoi?

GILLES

Je t'expliquerai.

GASPARD

Qu'est-ce que tu fais là, Gilles?

GILLES

Je viens te voir.

GASPARD

Où es-tu?

GILLES

Sur le quai.

GASPARD

Hélas! mon bon ami, je n'ai pas le droit de descendre... Je voudrais pourtant t'embrasser.

GILLES

C'est moi qui vais monter sur ton bateau; ne descends pas!

GASPARD

Mais... nous partons dans cinq minutes... tu n'as pas le droit... ni le temps...

GILLES

Je veux monter, mon bon Gaspard. Vite! comment fait-on?

GASPARD

Mais si tu ne peux plus redescendre?

GILLES

N'importe! je ne redescendrai pas. Comment monte-t-on?...

GASPARD

Mais Gilles, Gilles! tu n'as pas le temps; tu as tort.

GILLES

Dis comment on monte!

GASPARD, *résigné*

Eh bien... voilà! on va de barque en barque; il y en a au moins quatre à passer... Alors tu tâteras et puis tu trouveras l'échelle. Ne tombe pas à l'eau!

GILLES

N'aie pas peur. (*Long silence. Gaspard reste penché au bastingage, tout tremblant.*)

GASPARD

Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... Tu n'es pas tombé?

GILLES

Encore une.

GASPARD, *soudain*

Je te vois... je te vois! L'échelle est à droite.

GILLES

Je la tiens.

GASPARD

Les échelons sont hauts; prends garde!

GILLES

J'ai de grandes jambes.

GASPARD, *tendant sa main droite*

La main, Gilles, la main!

(*Alors Gilles, hissé par Gaspard enjambe le parapet et se trouve sur le pont.*)

GILLES

J'y suis, Gaspard.

GASPARD

Mon bon Gilles! (*Ils s'embrassent.*) Mais comme tu es fait? (*Gilles en effet, a quitté sa tunique blanche pour un habit troué avec une ceinture de cuir.*)

GILLES

Laisse! J'ai emprunté de vieux habits au petit-fils de mon portier.

GASPARD

Pourquoi faire?

GILLES

Pour me sauver.

GASPARD

Pour te sauver d'où?

GILLES

De chez moi. Allons, Gaspard, cache-moi vite!

GASPARD

Que je te cache? Où ça?

GILLES

Ici.

GASPARD

Sur mon bateau?

GILLES

Bien sûr.

GASPARD

Pourquoi?

GILLES

Parce que.

GASPARD

Mais il va partir.

GILLES

Justement! il faut qu'il m'emporte; et aussi loin que possible, mon bon Gaspard. Je ne veux plus rester dans un pays où il se passe des choses si extraordinaires — et peut-être bien tout ordinaires, dans le fond — mais qu'on en fait grand cas et qu'on me les met toutes sur le dos! « Béni le saint jeune homme! béni le saint jeune homme! » J'en ai assez d'entendre crier partout « le saint jeune homme »! Et les voilà qui débouchent avec des lampions, de toutes les rues de la ville, et qui chantent et qui soufflent dans des trombones, et qui m'apportent des fleurs, des fruits, des légumes, des œufs, du laitage, à ne savoir qu'en faire, et que la maison en est pleine... et qu'on ne peut plus faire un pas, sans mettre le pied sur un fromage mou. C'est impossible, mon bon Gaspard... c'es impossible!

GASPARD

Oh! le fromage mou est bon et j'en voudrais bien recevoir.

GILLES

Pas trop, Gaspard, pas trop! Sans compter mon père et ma mère qui ne quittent plus la terrasse et me font revenir de force, pour saluer la foule, quand je veux m'aller mettre au lit !!

GASPARD

Dame! ils sont fiers de toi. Et c'est comme ça que tu les récompenses?

GILLES

Je leur écrirai... je prierai pour eux. Le bon Dieu sera assez bon pour faire qu'ils soient aussi heureux sans moi qu'ils l'étaient avec moi... — s'ils l'étaient... s'ils l'étaient... La preuve qu'il veut bien que je parte, c'est que j'arrive à temps sur ton bateau... et il a fallu faire vite. — C'est fait! et tu n'as plus qu'à me cacher. Cache-moi, Gaspard?

GASPARD

Cache-moi, cache-moi! Je ne demande pas mieux, mon bon Gilles. Mais quand tu seras découvert?

GILLES

Le bateau sera loin.

GASPARD

Sans doute. Mais que dira le capitaine? c'est un homme rude.

GILLES

Eh! il me prendra comme second mousse.

GASPARD

Toi, Gilles?

GILLES

Pourquoi pas, Gaspard? Je m'en tirerai, va... Et

puis, s'il ne veut pas de moi, ton capitaine... eh bien! il me jettera à la mer... c'est bon... Et il se trouvera bien une baleine pour me donner l'hospitalité dans son ventre, comme à Jonas.

GASPARD

Tu as de la confiance en Dieu, mon bon Gilles. Je comprends maintenant que tu fasses tant de miracles : tu ne doutes de rien.

GILLES, *indigné*

Gaspard, Gaspard, tu m'entends bien! Si tu le dis encore une fois, je saute à la mer tout de suite. (*Il s'élance.*)

GASPARD, *le retenant*

Non, non, Gilles! ne te fâche pas! Je ne le dirai plus, puisque ça te fait de la peine. Au fond, je suis sûr que c'est vrai... mais je ne le dirai plus.

GILLES

Gaspard!

GASPARD, *bas*

Avoue-le donc! à moi!... puisque ça se voit, mon bon Gilles... et que moi, j'ai tout vu de près.

GILLES, *pleurant, honteux*

Ce n'est pas ma faute, Gaspard... Tu vas comprendre... J'ai tellement songé depuis ce matin, sur le malheur des pauvres gens, à la suite de ma prière, que quand

je vois du malheur devant moi, Gaspard, je sens je ne sais quoi à présent qui me passe à travers les membres, que le bon Dieu, sans doute, y fait passer et qui descend sur eux comme une bénédiction. Oui, à ce moment-là, on dirait que mon cœur se vide... et il se trouve que les gens sont guéris. C'est sans doute une maladie. Mais je n'y suis pour rien; je sais ce que je vaux — et je ne veux pas qu'on dise que je suis ce que je ne suis pas.

GASPARD, *le consolant*

Mon bon Gilles... Je te promets, sur mon honneur, que je ne dirai plus rien de tout ceci.

GILLES

A personne?

GASPARD

A personne.

GILLES

Et tu ne diras pas mon nom?

GASPARD

Oh! ce sera plus difficile! Comment faudra-t-il t'appeler à ce compte?

GILLES

Jérôme, comme le saint ermite.

GASPARD

Jérôme?

GILLES

Jérôme. C'est mon autre nom. Personne ne s'en sert jamais. (*Bruit au fond.*)

GASPARD

Oh là! on vient... Cache-toi vite!

GILLES

Mais où?

GASPARD, *cherchant*

Je ne sais pas... (*Apercevant le grand baquet à droite.*) Là... là! dans le baquet!

GILLES

Il est vide?

GASPARD

Il est vide. (*Gilles saute dans le baquet et, s'accroupissant, disparaît.*)

GILLES, *au fond du baquet*

Gaspard, tu me sauves la vie.

GASPARD

Chut! chut! (*Silence. Gaspard retournant à sa brosse continue de frotter. On entend des voix sur le pont.*)

VOIX, *au dehors*

On part! on part!...

(*Entre le capitaine qui est un homme petit, trapu, rougeaud, suivi de Polycarpe et de Nicodème.*)

III

LE CAPITAINE

Tout est prêt, matelots?

NICODÈME et POLYCARPE

Tout est prêt, capitaine.

LE CAPITAINE

Le remorqueur accroche?

LES MÊMES

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE

Le timonier est à son poste?

LES MÊMES

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE

Les marchandises sont au complet?

NICODÈME

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE

Les passagers ?

POLYCARPE

Ils sont avec les marchandises.

LE CAPITAINE

A fond de cale ?

NICODÈME

A fond de cale. Et ils trouvent que ça sent fort.

LE CAPITAINE

Ils viendront coucher sur le pont. Nous ne sommes pas un bateau de plaisance. A la mer comme à la mer ! En avant donc ! donnez le signal de remorque — et aux cordages ! tout le monde aux cordages ! (*Il donne un coup de sifflet.*)

POLYCARPE

On y va, capitaine.

(*Les matelots sortent.*)

LE CAPITAINE, *à Gaspard, qui lave toujours à quatre pattes*

Toi aussi, vaurien. Qu'est-ce que tu fais là ?

GASPARD

Je lave, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Ah! tu laves! tu laves! La mer s'en chargera bientôt; nous aurons gros temps. Tu aimes ça d'être secoué?

GASPARD

Je ne sais pas, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Eh bien! tu le seras. Hop! aux cordages! (*Il l'a relevé par l'oreille et le pousse dehors avec un coup de pied quelque part.*)

GASPARD, *disparaissant*

J'y vais... j'y vais!

(*Le capitaine, seul, marche de long en large, les mains derrière le dos, puis s'assied sur un banc.*)

VOIX, *au loin*

Oh..... hé! — oh..... hé!

LE CAPITAINE

Où vont-ils? où vont-ils? Il fait noir comme dans l'estomac d'un nègre. (*Criant.*) Gouvernez, par Saint-

Paul! gouvernez, par Neptune! Timonier! timonier!

VOIX, *au loin*

Oh... hé! — oh... hé! (*Puis, un temps après.*) Lâchez tout! lâchez tout!

LE CAPITAINE

On y est ?

VOIX, *au loin*

On y est.

LE CAPITAINE

Bon. A toutes voiles ! Il s'agit de doubler les écueils avant le gros temps.

UNE VOIX, *au loin*

A toutes voiles !

D'AUTRES VOIX

A toutes voiles !.. (*Bruit de toile et de cordages.*)

LE CAPITAINE, *se levant*

Ça va ! ça va ! (*Marchant en se frottant les mains d'un bout de la scène à l'autre.*) Par Neptune ! par saint Paul! A la mer comme à la mer!

IV

(A ce moment se montrent sur le pont les passagers (on pourrait les faire sortir d'une trappe) : une dame âgée, teinte en blond ardent et peinte en tricolore, dans un cache-poussière bigarré et portant sur ses bras un fox-terrier grincheux, un gros marchand assez vulgaire et un touriste entre deux âges, habillé avec la dernière élégance touristique et chargé de diverses trousses d'explorateur. Ils s'avancent de conserve dans un état de vive surexcitation.)

LE MARCHAND

C'est infect !

LE TOURISTE

Pas de cabine !

LA DAME

Et à fond de cale !

LE MARCHAND

Faire ainsi voyager une dame ! C'est infect ! Nous, passe encore.. Mais une dame!

LE TOURISTE, *protestant*

Passe encore? passe encore? Non! je ne trouve pas que ça passe.

LA DAME

J'irai me plaindre au capitaine. Quand on accepte des voyageurs, on les loge.

LE TOURISTE

C'est vrai.

LE MARCHAND

C'est vrai.

LA DAME

J'irai me plaindre au capitaine. (*Le capitaine marche toujours de long en large en sifflotant et la dame qui s'est avancée sans le voir se trouve tout à coup nez à nez avec lui ; elle sursaute.*)

LE CAPITAINE

Madame .. (*Le roquet de la dame se met à aboyer au capitaine, rageusement.*)

LA DAME

Riquiqui! Riquiqui!... Excusez, capitaine !

LE CAPITAINE, *aimable*

N'importe. J'aime les chiens, surtout quand ils sont laids.

LA DAME

Pouvez-vous dire ?

LE CAPITAINE

Vous vouliez me parler, Madame ?

LA DAME, *gênée*

Oui... non... oui... non

LE CAPITAINE

Est-ce oui ou non ?

LE TOURISTE, *s'avançant, belliqueux.*

Oui, capitaine. Madame se plaint de l'installation du bateau. Quand on prend avec soi des passagers, il est indigne...

LE MARCHAND, *s'avançant à son tour*

Indigne...

LA DAME, *qui s'est ressaisie*

Indigne! (*Riquiqui aboie.*) Riquiqui... Riquiqui...

LE CAPITAINE, *de très haut*

Il ne fallait pas embarquer. Nous ne sommes pas un bateau de plaisance. Les voyageurs, chez nous, sont considérés comme marchandises — et rien de plus... et rien de plus. Il fallait attendre *L'Acrocorinthe* qui part demain pour les Echelles.

LA DAME

Mais... mais... mais...

LE CAPITAINE

Mais, sauf votre respect, Messieurs, Madame, vous auriez payé trois fois plus — et c'est ce que vous ne vouliez pas. *La Calypso* est *La Calypso* et *L'Acrocorinthe* est *L'Acrocorinthe.* Il y a ceux qui consentent à mettre le prix et ceux qui veulent avoir tout pour rien. Serviteur ! serviteur ! (*Il salue. Le chien aboie.*)

LA DAME

Riquiqui! Riquiqui! — Mais, capitaine, il est permis de rester sur le pont? je crains l'odeur.

LE CAPITAINE

Madame, libre à vous et à ces Messieurs — à condition de ne pas gêner la manœuvre. Tenez-vous donc solidement! je ne réponds pas des coups de mer.

LE TOURISTE

La traversée ne s'annonce pas trop mauvaise?

LE CAPITAINE

Pas trop, Monsieur, pas trop. Mais suffisamment comme ça.

LA DAME

Seigneur! Seigneur! Du mauvais temps! Et Gribette?

LE CAPITAINE

Qui, Gribette?

LA DAME

C'est Riquiqui, le trésor adoré de sa mère ! mon petit mari... mon petit enfant... O chéri ! ô chéri ! (*Elle embrasse son chien.*)

LE CAPITAINE

Est-il votre mari ou votre enfant, Madame ?

LA DAME

Les deux... les deux !

LE CAPITAINE

Eh bien, ça va ! Si vous tombez à la mer avec votre enfant, Monsieur votre époux vous repêchera. (*Il éclate de rire et s'éloigne.*) Ah ah ah ah ! ah ah ah ah !..

LA DAME, *indignée*

Riquiqui ! Riquiqui ! — Il se moque, le misérable...

LE TOURISTE

Nous sommes tombés sur une brute.

LE MARCHAND

Ne faites pas attention ! (*Coup de roulis.*)

LA DAME, *trébuchant*

Oh là !... (*Rattrapant le capitaine.*) Mais, capitaine, Riquiqui a horreur de l'eau et pour les soins du corps

je dois employer l'eau très chaude ?... Que vais-je devenir ?

LE CAPITAINE

Madame, j'ai d'autres soucis. Bien le bonsoir. (*Il lui tourne le dos et sort en sifflotant.*)

V

LE MARCHAND

Une brute, un butor, un goujat ! — Ne vous inquiétez pas, Madame... Asseyons-nous ici ! il y a juste la place pour trois. (*Il désigne le petit banc en avant à gauche ; tous trois s'y asseyent. Au bout d'un instant, coup de roulis.*)

LA DAME

Oh là ! — Le banc remue...

LE TOURISTE

C'est une idée. Le temps est plein ; mais il n'y a pas de vent. (*Coup de roulis.*)

LA DAME

Oh là !

LE TOURISTE

Vous voyagez pour votre agrément. Madame ? (*Coup de roulis.*)

LA DAME

Oh là ! — Pas cette fois, Monsieur... Je vais en Palestine pour recueillir un héritage qui m'est âprement disputé. Vous savez ce que c'est : dès que l'on n'est pas sur les lieux... — Oh là !..

LE TOURISTE

Je sais. — Moi, je voyage... pour le voyage. Je vous dirai que j'ai l'intention de traverser l'Anatolie et que je compte escalader la plus haute cime du Taurus.

LA DAME

Ah bah! (*Coup de roulis.*) Oh là! Le banc oscille.

LE TOURISTE

Ce n'est rien.

LA DAME

Alors... vous voyagez pour le voyage?...

LE MARCHAND

Et moi, Madame, pour une grande maison de Marseille, où j'ai des intérêts...

LA DAME

Ah bah! (*Coup de roulis.*) Oh là! Le banc oscille.

LE MARCHAND

J'ai, dans le bateau même, une assez belle cargaison

de ces denrées... Du savon, du savon, Madame... Et si le bateau coule...

LE TOURISTE, *plaisantant*

Ça moussera.

LE MARCHAND

Comment ?

LE TOURISTE

Mais oui ! ça fera de la mousse.

LE MARCHAND, *comprenant.*

Ça fera de la mousse. Vous êtes spirituel, Monsieur. Ça moussera — mais je serai quasiment ruiné.

(*Coup de roulis.*)

LA DAME

Oh là! Messieurs, voilà de funèbres présages! Que n'avons-nous le jeune saint Gilles avec nous! — Mais que deviendrait Riquiqui? il serait mouillé!

LE MARCHAND

Pour le moins.

LA DAME

Oh! le trésor adoré de sa mère! (*Comme elle va embrasser son chien, coup de roulis. Le banc oscille, le mât oscille.*) Oh là! oh là! oh là!

LE MARCHAND

La houle augmente et j'ai le cœur mal accroché. (*Coup de roulis.*) Oh là!

LE TOURISTE

J'aime le bercement des flots... (*Coup de roulis plus fort*)... Je tombe !

LE MARCHAND, *rattrapant le touriste*

Quand ils n'abusent pas.

LA DAME

Oh là ! (*Les coups de roulis redoublent et chaque fois les passagers accrochés au banc manquent tomber et se replacent.*)

LA TEMPÊTE, *montant*

Hui... hui ui ui ui ui... Ploc!.. Hui... hui ui ui ui ui ui...

LA VOIX DU CAPITAINE, *appelant*

Holà! (*Coup de sifflet.*) Diminuez la voilure! le vent monte du sud. — Gouvernez, timonier.

VOIX DES MATELOTS

Oh... hé!... — oh... hé!..,

LES PASSAGERS, *ballottés et épouvantés*

Le vent monte du sud... C'est la tempête!...

LA DAME

Seigneur! Seigneur! Quand je vous le disais! A moi!... (*Un coup de roulis plus fort que les autres agite furieusement le mât et renverse le banc avec les passagers.*)

LA TEMPÊTE

Ploc! Kataka! Hui... hui ui ui ui ui ui...

LA DAME

Où suis-je? — Riquiqui? — Où suis-je? — Ah! je l'ai. — Aidez-moi!

LE TOURISTE, *à quatre pattes*

Venez par ici! Accrochons-nous à quelque chose...

LE MARCHAND, *avançant sur le derrière*

Prenez ma main! (*Tumulte. Coup de sifflet du capitaine.*)

LA VOIX DU CAPITAINE

Diminuez la voilure! — Encore! — Encore!...

VOIX DES MATELOTS

Oh... hé! — oh... hé!...

(*Dans le tumulte croissant, les passagers marquant les oscillations du navire, tombant, se relevant, etc., gagnent le grand mât qui oscille, s'y cramponnent, le lâchent, sont jetés à droite contre le baquet, au bord duquel ils s'accrochent... tout cela avec un luxe orchestral de cris*

et de plaintes inarticulés qu'il est inutile de transcrire... — Enfin on ne sait trop pourquoi, à la faveur d'une accalmie, ils s'asseyent tous trois au bord du baquet. Alors, coup de roulis.)

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui! — Katakata...

(*Tumulte. Les passagers tombent à la renverse dans le baquet; cris de la dame, cri de Gilles; on ne voit plus que leurs pieds qui gigotent.*)

LES PASSAGERS

Au secours! au secours!

VI

POLYCARPE, *accourant*

Un homme à la mer?...

LA DAME, *dans le baquet*

Non! nous sommes ici.

POLYCARPE, *éclatant de rire*

Ah ah ah ah! Une chance que le baquet soit vide. Mais vous gigotez bien? Combien êtes-vous là-dedans?

LE MARCHAND, *dans le baquet*

Trois!

LE TOURISTE, *dans le baquet*

Trois!

LA DAME

Pardon. Nous sommes quatre avec Gribette.

POLYCARPE

Qui est Gribette?

LA DAME

C'est Riquiqui.

POLYCARPE

Je suis bien avancé.

LE TOURISTE

Il y a même au fond un autre animal... ça remue...

LA DAME, *épouvantée*

Un animal! un animal!

POLYCARPE

Nous allons voir. (*A la dame.*) La main, s'il vous plaît. (*La tirant.*) Là! Et d'une!

LA DAME

Non! et de deux! avec Gribette.

POLYCARPE

Ç'est ça, Gribette?

LA DAME

Malhonnête. — Et la trombe?

POLYCARPE

Elle est en fuite. (*Lâchant la dame qui tombe assise sur le pont.*) Asseyez-vous par terre, pour ne pas tomber. — A un autre!

LE MARCHAND

Moi.

(*Même jeu.*)

POLYCARPE

Et de trois. (*Lâchant le marchand.*) Asseyez-vous par terre pour ne pas tomber.

LE TOURISTE

Et moi? et moi! ne me laissez pas seul avec l'animal!

(*Même jeu.*)

POLYCARPE, *le tirant*

Et de quatre. (*Le lâchant.*) Asseyez-vous par terre pour ne pas tomber. (*Se penchant sur le baquet.*) Il n'y en a plus?

GILLES, *au fond du baquet*

Non! non!

POLYCARPE

Comment non?

L'animal! l'animal!

POLYCARPE, *tirant Gilles hors du baquet par le fond de la culotte*

Et de cinq! Excusez, jeune homme. On vous prenait pour un monstre marin. (*Le posant à terre.*) Asseyez-vous par terre pour ne pas tomber! Cette fois, c'est tout. (*Gilles se trouve assis par terre auprès du mat, lequel oscille beaucoup moins depuis un moment, entre la dame, le touriste et le marchand qui le regardent stupéfaits.*) Mais nous avons du supplément. (*Appelant.*) Capitaine, capitaine! profitez donc de l'accalmie pour venir voir un peu ici. Ils sont tombés à trois dans le baquet, je veux dire quatre en comptant Riquiqui... c'est-à-dire Gribette... et j'en ai sorti cinq. Admirez l'enfant du naufrage!

(*Entre le capitaine suivi de Nicodème et de Gaspard; Polycarpe leur présente Gilles en le soulevant par le collet.*)

LE CAPITAINE, *soucieux*

Quoi? quoi? quoi? quoi? — Oui! le vent diminue... Mais rien n'est encore sauvé. — Que me veut-on? (*Il voit Gilles.*)

POLYCARPE

Notre nouveau-né, capitaine. Comme *La Calypso* était secouée de haut en bas, elle l'a mis au monde par ce baquet — et si je mens, que je m'y noie!

LE CAPITAINE

Que me racontes-tu, matelot? — D'où vient-il? qui est-il? — Je n'ai pas le temps de régler cela en bonne justice. Je regrette. Jetez-le à la mer! J'ai un effectif *tant* en passagers, *tant* en matelots et je ne puis en dépasser le nombre. S'il est tombé du ciel, il y remontera.

LA TEMPÊTE, *reprenant*

Hui... hui... ui ui ui ui... ploc!.. takatakata..,
(*Coup de roulis.*)

LES PASSAGERS, *ballottés*

Holà!

LE CAPITAINE

Bon! voilà que ça recommence! — Raison de plus! A la mer! à la mer! Par saint Paul, par Neptune! j'ai déjà un excès de poids. Au premier choc, ma coque cède.

NICODÈME

O capitaine, il ne pèse pas lourd. (*Coup de roulis.*)

LES PASSAGERS

Oh là!

LE CAPITAINE

Mais d'où vient-il? d'où sort-il? et que fait-il là? Qu'il s'explique! qu'il parle! Si c'est le génie des tempêtes, il n'est pas bon de l'avoir avec soi. — A la mer! à la mer!

GASPARD, *suppliant*

Capitaine... c'est mon compagnon... Il s'appelle Jérôme — et je l'ai pris avec moi... pour m'aider...

LE CAPITAINE, *se déridant*

Pour t'aider? Ah! elle est bien bonne! j'ai un mousse qui s'offre le luxe d'un second et qui fait des invitations... Ah! numéro! (*Il donne un coup de pied à Gaspard.*)

LA TEMPÊTE, *redoublant*

Hui... hui ui ui ui ui ui... Hui... hui ui ui ui ui...

LE CAPITAINE

Aux cordages! aux cordages! (*A Gaspard.*) Tu lui apprendras la manœuvre... Allez! et qu'on ne vous voie plus! (*Gaspard sort avec Gilles, puis les deux matelots, en titubant.*) Ça va mal! ça va mal! (*Aux passagers toujours assis sur le pont.*) Vous êtes à votre aise par terre?

LE MARCHAND

Faute de mieux, capitaine.

LE CAPITAINE

Eh bien! restez-y (*Criant.*) Gouvernez, timonier. Par saint Paul! par Neptune! Nous courons droit sur les récifs. (*Coup de sifflet.*) Carguez tout! carguez tout! la trombe! — Vous m'entendez, matelots? la trombe!!! (*Il disparaît.*)

VOIX DES MATELOTS

C'est compris.

LES PASSAGERS

La trombe! la trombe!... (*Alors, c'est un tumulte sans nom. A peine les cris des matelots percent la voix de la tempête. Le mât oscille plus dangereusement que jamais. Les passagers glissent de droite et de gauche sur le derrière, renversés les uns sur les autres.*)

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui ui ui ui! — Hui ui ui ui ui ui ui ui ui. — Takatakata... pchou! (*Ceci dix fois de suite et de plus en plus fort, par un chœur parlé ou un orchestre de bruiteurs. Soudain, le falot se détache, tombe du mât, s'éteint, nuit complète.*)

LES PASSAGERS

Le falot! le falot! — Où sommes-nous? — Seigneur... Seigneur!...

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui ui ui ui... — Hui... hui ui ui ui ui ui ui... — Takatakata... pchou. (*Dix fois de suite. Puis:*) Badam dam poum... Badam dam poum... Badam dam poum... Hui... hui ui ui ui ui ui ui... (*Enfin, plus rien que des coups comme si le bateau se cassait par petits morceaux.*) Takataka... — takatakakatakata. — Takataka... takataka... etc. (*Et au milieu de la symphonie, quelques appels.*)

LES PASSAGERS

Seigneur! Seigneur! Seigneur!

LA VOIX DU CAPITAINE

Timonier! timonier!

LA VOIX DU TIMONIER

Le gouvernail est rompu, capitaine.

LA VOIX DU CAPITAINE

Mettez les chaloupes à la mer !

LA VOIX DE NICODÈME

Elles sont emportées.

LE CAPITAINE, *rentrant*

Bon! nous sommes perdus. — Plus de falot?

LE MARCHAND, *à terre*

Il est tombé du mat.

POLYCARPE, *sortant de la soute, un autre falot à la main*

En voici un autre.

LE CAPITAINE

Tiens-le bien.

POLYCARPE

Oui, capitaine.

(*Le capitaine siffle.*)

LE CAPITAINE

Rassemblement !

VOIX DES MATELOTS

Rassemblement !

LA TEMPÊTE, *toujours*

Hui... hui ui ui ui ui ui... Hui hui... ui ui ui ui ui ui ui... Takataka... etc...

(*Entrent successivement en se cramponnant, trébuchant, rampant, Nicodème, Gaspard, Gilles, le timonier et trois ou quatre hommes d'équipage. Ils se placent en cercle, couchés ou accroupis, devant le capitaine. Celui-ci est assis le dos contre le mât, auprès des passagers qui ne font qu'un bloc lamentable. Polycarpe tient son falot de façon à n'éclairer que les personnages. Pendant toute la scène, tohu bohu, tumulte, effroi.*)

LE CAPITAINE

Bon! nous sommes tous là! C'est déjà surprenant, avec ce vent et ces paquets de mer... Voici. — Il n'y a plus de gouvernail, ni de chaloupes; la trombe redouble de furie et nous précipite sur les récifs.

LES PASSAGERS

Seigneur ! Seigneur !

LE CAPITAINE

Messieurs les passagers... et vous, Madame... faites-moi le plaisir de vous taire.

LA DAME

Mais... capitaine?

LE CAPITAINE

Assez! occupez-vous de votre chien! — Ainsi, quoi qu'il arrive, nous sommes perdus.

LA DAME, *à mi-voix.*

Seigneur.. Seigneur!

LE CAPITAINE

Examinons ce qui nous reste à faire.

POLYCARPE

Mais rien, capitaine.

LE CAPITAINE

Pardon. Rien n'est pas un mot de chrétien, et je le suis. — Oh! je n'en ai pas l'air, peut-être... Je suis peut-être un bourru, un butor... une bête, une brute, un escargot... Et peut-être bien aussi que je ne fais pas quatr fois par an ma prière... C'est un tort. Mais je suis chrétien, j'en réponds.

LA DAME

Ah! on s'en aperçoit dans le danger!

LE CAPITAINE

Comme vous dites, Madame. On n'a pas peur, mais on n'est pas fier. Alors, comme on tient à sa peau, on a l'idée de demander à Dieu qu'il vous la sauve. A qui le demander? Pas au diable, bien sûr.

LES AUTRES

Bien sûr... bien sûr...

LE CAPITAINE

Et s'il ne consent pas à sauver notre sale peau, qu'il sauve au moins l'âme qui est dedans pour la vie éternelle qui se prépare!... Car tous ici, ne nous le dissimulons pas, nous nous trouvons au bord de la vie éternelle. Que le bateau penche un peu plus... et... — Patatras!

(*Un coup de mer a renversé les passagers qui se relèvent en désordre.*)

CRIS

Seigneur !... Seigneur !

LE CAPITAINE

Non! ça n'est pas encore pour cette fois; le bon Dieu tient sans doute à nous laisser le temps de lui faire hommage d'une prière... — Car je n'ai pas autre chose à vous proposer. Mais dépêchons-nous!

TOUS

— Oui!— Tout de suite! — Une prière! — Prions! prions!

LE CAPITAINE

Demandons à Dieu le salut de l'âme et au besoin, s'il lui plaît, le miracle. Car ce serait miracle de se tirer de là avec son corps.

TOUS

Demandons le salut!

LA DAME

Demandons le miracle!

TOUS

Le miracle! le miracle!

LE CAPITAINE

A genoux! à genoux! (*On se met à genoux, tant bien que mal, dans la bousculade de la tempête, autour du capitaine.*) Tout d'abord, une seconde de recueillement! Elevons nos âmes à Dieu.

TOUS

Oui! oui!

(*Silence. C'est-à-dire silence des hommes parmi le tumulte de la tempête.*)

Hui... hui ui ui ui ui ui ui... Hui hui ui ui ui ui ui ui... Ptchou! Ptchou!...

(*Cependant Gilles, qui est à côté de Gaspard, s'écarte doucement sans être vu dans la direction du baquet.*)

GASPARD *le rattrape par le bras*

Où vas-tu, Gilles?

GILLES, *bas*

Par là, je serai mieux. Chut... chut!...

(*Gaspard le laisse aller, mais le suit des yeux. Gilles s'installe à genoux derrière le baquet.*)

LE CAPITAINE

Vous êtes prêts?

TOUS

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE

Je lirai dans mon livre la prière des naufragés et vous répondrez tous en chœur. (*Il a tiré de sa poche une vieille brochure, la feuillette et commence d'une voix grave*) *:* « Seigneur, accourez à notre aide! Hâtez-vous de nous secourir ! »

TOUS, *répétant*

« Seigneur, accourez à notre aide! Hâtez-vous de nous secourir! »

Hui hui ui ui ui ui ui ui... Hui hui ui ui ui ui ui ui... Ptchou!

LE CAPITAINE

« Seigneur le Père qui avez séparé les eaux...

TOUS, *répétant*

« Seigneur le Père qui avez séparé les eaux...

LE CAPITAINE

« Seigneur le Fils qui foulez au pied la tempête...

TOUS, *répétant*

« Seigneur le Fils qui foulez au pied la tempête...

LE CAPITAINE

« Seigneur l'Esprit qui planez sur les Océans...

TOUS

« Seigneur l'Esprit qui planez sur les Océans...

LE CAPITAINE

« Seigneur, triple et un...

TOUS

« Seigneur, triple et un...

LE CAPITAINE

« Vous êtes le seul Dieu qui sauve!

TOUS

« Vous êtes le seul Dieu qui sauve!

LA TEMPÊTE, *qui redouble*

Hui hui ui ui ui ui ui ui ui... Hui... hui ui ui ui ui ui ui ui... Ploc... Tchou!

LE CAPITAINE

« Sauvez-nous, Seigneur!

LES AUTRES

« Sauvez-nous, Seigneur!

LE CAPITAINE

« Gardez-nous, Seigneur!

TOUS

« Gardez-nous, Seigneur!

LE CAPITAINE

« Ayez pitié de nous, Seigneur!

TOUS

« Ayez pitié de nous, Seigneur!

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui ui ui... Hui... hui ui ui ui ui ui ui... — Ploc!... Ptchou!... Takatakata... Ptchou!

LE CAPITAINE

« O Vierge sainte, étoile de la mer, éclairez le chemin du navire dans la nuit noire! Notre-Dame des Ondes...

TOUS

« Priez pour nous!

LE CAPITAINE

« Notre-Dame de Grâce...

TOUS

« Priez pour nous!

LE CAPITAINE

« Notre-Dame du Port...

TOUS

« Conduisez-nous!

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui... Hui ui ui ui ui ui ui... — Ploc! Ptchou!... Ploc! Ptchou!... Takatakata... Ptchou!...

VOIX

Seigneur! Seigneur!

LE CAPITAINE

Encore !

TOUS

Encore !

LE CAPITAINE

« Saint Pierre et saint André, patrons des pêcheurs des lacs et des mers...

TOUS

« Priez pour nous !

LE CAPITAINE

« Saint Paul, patron des nautoniers...

TOUS

« Priez pour nous!

LE CAPITAINE

« Saint Christophe, patron des voyageurs...

TOUS

« Priez pour nous !

LE CAPITAINE

« Les Saintes Marie de la Mer...

TOUS

« Priez pour nous!

LE CAPITAINE

« Tous les saints et toutes les saintes, tous les confesseurs et tous les ermites, toutes les vierges et tous les martyrs...

TOUS

« Priez pour nous ! priez pour nous ! priez pour nous ! »

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui... Takatakataka... Ptchou!... Badamdam... Poum! Katakatakatakatakataka... Psss... Psss... Crrra...

NICODÈME

Le grand mât qui cède.

LES AUTRES

Gare! gare! — Seigneur! Seigneur!

(*Le mât se brise en deux, mais le morceau supérieur reste suspendu en travers et forme avec le morceau resté debout une sorte de croix. Fracas. Tumulte.*)

LE CAPITAINE

C'est pire que jamais !

POLYCARPE

Plus on prie... plus on prie...

LA DAME

Oh ! tout dépend de la manière.

LE MARCHAND

Madame... chacun fait ce qu'il peut.

POLYCARPE

Qu'est-ce que je vois ? (*Il a découvert Gilles derrière le baquet et braque sur lui le falot.*) Capitaine, capitaine! il y en a un, là-bas, qui ne prie guère.

LES AUTRES

Qui est-ce ? qui est-ce ?

LA DAME

L'enfant du baquet!

LES AUTRES

L'enfant du baquet!

LE CAPITAINE

Ah! c'est Jérôme! En qualité de second mousse ou d'invité de mon premier mousse, Monsieur fait bande à part. Veux-tu venir ici et tout de suite !

GILLES

Je vais vous dire... capitaine...

LE CAPITAINE

Pas d'explication.

GILLES

Je prie mieux dans mon coin...

LE CAPITAINE

Paix ! On ne t'entend pas.

GILLES

Je prie dans mon cœur, capitaine...

LE CAPITAINE

Dans ton cœur?... dans ton cœur? Est-ce que je prie dans mon cœur, moi. — Viens là! et à genoux! Tu nous as au moins apporté la guigne. — M'entends-tu? par saint Paul !

LA DAME

Oh ! malheureux garçon... Il suffit d'une voix qui manque dans la prière pour que Dieu n'y réponde pas... Vous voulez donc notre mort, misérable ?

LE MARCHAND

C'est un païen.

(*Rumeur.*)

LE CAPITAINE

Ah çà !

GASPARD

Jérôme ! — Il vient, capitaine, il vient.

(*En effet, Gilles s'approche, tout tremblant et se met à genoux au milieu du cercle.*)

LE CAPITAINE

Ecoute. Je dirai la prière avec les autres et tu répéteras tout seul. (*Gilles ne répond pas.*)

LE CAPITAINE, *avec les autres*

« Seigneur, accourez à notre aide ! hâtez-vous de nous secourir...

LA TEMPÊTE

Hui... ui ui ui ui ui ui... — Hui... ui ui ui ui ui ui ui... — Ptchou ! — Badamdam... Poum ! — Takata... — Ptchou ! — Badamdam... Poum... Takata... — Ploc... ploc !

LE CAPITAINE

Eh bien ! es-tu muet ? répète !

GILLES

Mais capitaine...

LE CAPITAINE

Répète !

LES AUTRES

Qu'est-ce qu'il a?

GASPARD

Jérôme... Jérôme...

LE CAPITAINE

Il refuse.

LES AUTRES

Il refuse !

LA DAME

Je vous dis qu'il veut notre mort...

LES AUTRES

Notre mort... notre mort...

LA DAME

C'est indigne !

LES AUTRES

C'est indigne !

LA DAME

Ah! si le jeune saint d'Athènes était là, il ne se ferait pas prier pour prier, bien sûr!...

LES AUTRES

Ah ! bien sûr !

LA DAME

Il n'a pas de cœur...

LE CAPITAINE

Qu'on en finisse ! A la mer ! A la mer ! Il n'a aucun droit à rester ici... Il n'est pas embauché... il n'a pas payé son passage... On ne peut garder un poids mort. — Eh! Nicodème! Polycarpe! c'est un démon... Jetez-moi ça par-dessus bord !

LES AUTRES

C'est un démon... Hou hou !

(*Polycarpe a saisi Gilles par le collet.*)

GASPARD, *éperdu*

Capitaine... capitaine... Il va parler... il va prier... Je vous jure qu'il prie tout bas.

LE CAPITAINE

Je veux l'entendre.

GASPARD

Jérôme ! Jérôme !

LA TEMPÊTE

Hui... hui ui ui ui ui ui ui... Hui... hui ui ui ui ui ui... Badam dam... Poum... Badam dam... Poum. (*Dans un coup de tangage, Gilles roule sur le pont avec Polycarpe qui le soulevait.*)

CRIS

Seigneur... Seigneur...

GILLES, *se relevant*

Je veux bien prier tout haut, capitaine... — mais j'ai peur... j'ai peur...

LE CAPITAINE

Nous avons tous peur.

GILLES, *hors de lui*

Gaspard... j'ai peur que la trombe s'arrête...

TOUS

Comment ? comment ? comment ?

GILLES

Et que la tempête s'en aille...

TOUS

Comment ?...

GILLES, *plus bas*

Et qu'on dise encore... tu comprends ?...

TOUS

— Que dit-il ? — Il est fou... — Il n'a pas sa tête...

GASPARD

Tu préfères alors me laisser mourir ?

GILLES

Mais non... mais non... Il n'y a pas danger de mort.

GASPARD

Tu trouves... Allons, vas-y Jérôme! — Il consent! il consent!

LE CAPITAINE

Et soit! Essayons une fois encore. Tu répéteras tout haut la formule.

GILLES

Oui, capitaine. (*On s'est remis en cercle, Gilles à genoux au milieu.*)

LE CAPITAINE, *et les autres*

« Seigneur, accourez à notre aide ! hâtez-vous de nous secourir...

LA TEMPÊTE, *au maximum*

Hui... hui ui ui ui ui ui ui — hui... hui ui ui ui ui ui ui ui — Ploc... Ptchou... Takata... — Badamdam... Poum... — Takatakatakatakatakatakata... Huï... (*Tout le monde est jeté à terre.*)

TOUS

Holà ! — Pitié ! — Seigneur ! — Il est trop tard...

LE CAPITAINE, *tenant Gilles.*

Allons, répète... et vite!... Nous sommes fichus.

GILLES, *tremblant*

« Seigneur...

LA TEMPÊTE, *moins fort*

Hui... hui ui ui ui ui ui... Hui ui ui ui ui... Badam dam poum...

GILLES

« Accourez à notre aide.

LA TEMPÊTE, *décroissant*

Hui... hui ui ui ui... Badam dam...

GILLES

« Hâtez-vous de nous secourir...

LA TEMPÊTE, *s'éteignant*

Hui... hui ui ui..... (*On écoute, on regarde. Le vent s'est tu. Le navire ne tangue plus, ne roule plus. Le ciel s'éclaire subitement. Une voile blanche illuminée par la lune paraît au loin — visible ou non pour le spectateur*).

TOUS

Quoi? quoi? quoi? Ça n'est pas possible? Le ciel... le ciel... — La lune... — Plus un souffle de vent... — Et une voile! — Une voile!!! une voile!!... Le ciel a répondu... — Miracle! Miracle! Miracle! (*On se relève, on se regarde, on s'embrasse, on pleure, on rit.*)

LE CAPITAINE

Mais c'est l'enfant?

LES AUTRES

C'est l'enfant !...

LE CAPITAINE

Il nous a sauvés !

LES AUTRES

L'enfant nous a sauvés ! l'enfant nous a sauvés. (*On se presse autour de Gilles qui tente en vain de s'échapper.*)

LA DAME

Mon garçon, permettez que je vous embrasse.

GILLES, *confus*

Pourquoi, Madame ?

LA DAME

Parce que je vous aime.

LE TOURISTE

Votre main !

LE MARCHAND

Votre main !

LES MATELOTS

Ta main, camarade.

GASPARD

Hein, c'est beau !

LE CAPITAINE, *fendant la foule*

Voulez-vous excuser, Madame. C'est à cette brute de capitaine d'embrasser le saint le premier, car il a sauvé son navire. Qui est-il ? D'où est-il venu ? Je l'ignore. Mais je vous affirme que c'est un saint et que sa prière a tout fait.

(*Il l'embrasse.*)

TOUS

O saint jeune homme !

POLYCARPE

Avec le saint d'Athènes, ça fait deux.

LA DAME

Qui sait ? c'est peut-être le même ?

POLYCARPE

Qui sait ?

NICODÈME

Tu y crois donc, maintenant, mon vieux Polycarpe?

POLYCARPE

Si j'y crois. Maintenant que j'ai vu ! Je l'embrasse aussi.

(*Il embrasse Gilles.*)

LA DAME

Permettez-moi une question, très saint jeune homme; je ne m'explique pas pourquoi vous refusiez de prier tout haut. Mais vous risquiez de nous laisser périr!

GASPARD

Oh! il la connaît : c'est mon camarade. Il savait, à part lui, que ça n'était pas sérieux.

LE CAPITAINE

Pas sérieux! pas sérieux! Par saint Paul! par Neptune! que vous faut-il, mon garçon? Pas sérieux!...

LA DAME, *éperdue de joie*

O Riquiqui ! te voilà donc sauvé ! et pas une goutte d'eau sur la belle petite fourrure ! ta maman t'a bien protégé... Remercie-la. (*Elle embrasse Riquiqui et le*

pose à terre.) O mon enfant, mon petit homme... Il a si peur de l'eau.

GASPARD, *facétieux*

Pas tant que ça ! Vous allez voir. *(Il saisit le seau d'eau et il le vide sur Gribette.)* Ah ah ah ah ah !

(Il rit.)

LA DAME

Ciel ! capitaine ! votre mousse !

LE CAPITAINE, *riant*

C'est un jour de fête, Madame ! ne pleurez pas ! *(A Gilles.)* Vous prendrez ma cabine, très cher garçon, et vous serez traité comme un saint que vous êtes. Je vous attache au bateau pour le protéger. On vous nourrira bien... Vous n'aurez rien à faire...

GILLES

Vous êtes trop bon... — Mais, permettez-moi, capitaine... Il me semble... que l'on oublie le principal... Ne devrait-on pas, sans tarder, adresser au bon Dieu une prière d'action de grâces?

TOUS

C'est vrai... c'est vrai...

LE CAPITAINE

Mon garçon, nous sommes comme ça... Aussitôt le danger passé, plus de bon Dieu. — Eh bien! on va s'y

mettre. (*Sifflant.*) Rassemblement! — Tout le monde est là ? A genoux.

TOUS

A genoux !

GILLES

Tournez-vous par là, s'il vous plaît; le mât cassé forme une croix : c'est comme un fait exprès...

LE CAPITAINE

Volontiers, jeune homme. (*Tous se mettent à genoux, face au mât, le dos au public.*)

GILLES

Et d'abord un moment de recueillement ! Songeons tous que nous pourrions être au fond de l'eau ou dans le ventre des requins... et que Dieu nous tira d'affaire.

TOUS

— C'est vrai ! c'est vrai !

LE CAPITAINE, *commandant*

Recueillement! (*Coup de sifflet.*)

(*Tandis que tout le monde est prosterné, Gilles, sans être vu, se glisse jusqu'au bastingage, fait un grand signe de croix, enjambe et disparaît. A ce moment, Gaspard l'aperçoit et s'élance vers lui.*)

GASPARD

Gilles ! (*Il se penche, regarde, enjambe à son tour le bastingage et disparaît.*) Tu vas te noyer !... Ah ! mon Dieu !

LE CAPITAINE

On a crié.

NICODÈME

Le mousse... c'est la voix du mousse ! (*Il court au bastingage. Mouvement.*)

POLYCARPE

Il n'est plus là.

LE CAPITAINE

Plus de saint ? plus de mousse ?

LES AUTRES

Où est notre saint? où est notre saint?

NICODÈME, *au bastingage*

J'ai cru les reconnaître en bas... Mais maintenant, je ne vois plus personne...

POLYCARPE

L'un est tombé à l'eau ! l'autre s'est envolé !

LA DAME

Au secours ! au secours !

LE CAPITAINE

Deux hommes à la mer! — Une chaloupe, vite!

POLYCARPE

Vous savez bien qu'il n'y en a plus, mon capitaine.

LE CAPITAINE

Allons, qui va les repêcher? Un bon nageur?

LE TOURISTE

Je nage peu...

LE MARCHAND

Je nage mal...

LA DAME

Moi ! Riquiqui a peur de l'eau... et je ne l'y jetterais pas pour ce méchant mousse.

LE CAPITAINE

Mais pour ce bon saint, Madame ?

LA DAME

Il n'est pas à l'eau, capitaine ; il est au ciel.

LE CAPITAINE

Merci, Madame et Messieurs. — Eh ! Polycarpe... Nicodème... vous qui êtes des braves?...

NICODÈME ET POLYCARPE

On y va, capitaine.

LE CAPITAINE

Ne le manquez pas. Depuis quelque temps, c'est la guigne. *La Calypso* a besoin d'un porte-bonheur.

NICODÈME

On fera son possible, mon capitaine. (*Sautant.*) Hop !

POLYCARPE, *sautant*

Hop !

LA DAME, *éperdue*

Messieurs... Messieurs... faisons quelque chose pour lui... si, d'aventure...

LES PASSAGERS

Oui... oui... c'est juste.

LA DAME

Implorons le ciel, voulez-vous ?

LES PASSAGERS

Implorons le ciel.

LA DAME, *au bastingage*

Je commencerai.

(Tous sont penchés et crient au-dessus du gouffre noir de la mer.)

LA DAME

Seigneur, protégez votre saint !

LES AUTRES

Seigneur, protégez votre saint !

LA DAME

Soutenez-le sur les flots !

LES AUTRES

Soutenez-le sur les flots !

LA DAME

Ramenez-le nous en vie !

LES AUTRES

Ramenez-le nous en vie !

LA DAME

Et faites de l'autre ce que vous voudrez !

LES AUTRES

Et faites de l'autre... (*S'arrêtant.*) Mais non... mais non... mais non!... (*Rideau.*)

TROISIEME EPISODE

PERSONNAGES

GILLES, *sous le nom de Jérôme.*

GASPARD, *en mousse.*

L'ÉVÊQUE CÉSAIRE.

DAME MAGLOIRE, *sa bonne.*

UN VIEUX BERGER.

SA PETITE FILLE, *aveugle.*

A Arles, dans la maison de l'évêque Césaire, attenant à l'église. Une salle aux murs nus, étayée de colonnes basses, qui sert à la fois de parloir, de salle à manger et d'office. Une porte à droite, ouvrant sur le couloir; une porte à gauche donnant sur la cuisine. A gauche, au premier plan, l'évier. Au milieu, une table. Sièges, bancs, un fauteuil.

I

Mgr Césaire, en houppelande grise à fleurs d'argent, sur la tête sa petite mitre de voyage, à la main le bâton en forme de crosse, est sur le point de sortir. Auprès de lui un jeune homme au visage d'ange, aux longues boucles, aux manières timides, qui répond au nom de Jérôme, mais dans lequel nous n'avons pas de peine à reconnaître Gilles. Gaspard, en mousse, est en train de débarrasser la table et pose la vaisselle sur l'évier. Dame Magloire, debout, attend les ordres de l'évêque. C'est une personne un peu forte, mais sans mollesse, le buste droit, un profil de médaille, les cheveux collés en ailes de corbeau, très noirs, une ombre de duvet aux lèvres et coiffée du bonnet traditionnel de l'Arlésienne.

MGR CÉSAIRE

Dame Magloire, je sors.

DAME MAGLOIRE

Bien, Monseigneur. Et sans prendre votre infusion ?

MGR CÉSAIRE

Pardon, je l'ai prise.

DAME MAGLOIRE

A moitié.

MGR CÉSAIRE

A moitié, peut-être. C'est que j'en avais trop.

DAME MAGLOIRE

Monseigneur n'aime pas la citronnelle ?

MGR CÉSAIRE

Si, Dame Magloire.

DAME MAGLOIRE

C'est donc que sa servante ne sait pas la faire infuser ?

MGR CÉSAIRE

Qu'allez-vous encore chercher là ?

DAME MAGLOIRE

Et à une heure où tout le monde s'enferme chez soi pour faire la sieste, Monseigneur va s'exposer à la canicule dehors ?

MGR CÉSAIRE

J'ai le crâne épais.

DAME MAGLOIRE

Et naturellement, Monseigneur emmène Jérôme ?

MGR CÉSAIRE

Et pourquoi non, Dame Magloire ?

DAME MAGLOIRE

Je sais... je sais, Monseigneur l'emmène toujours.

MGR CÉSAIRE

Quand il me plaît, je pense.

DAME MAGLOIRE

Oh ! Monseigneur est maître. Et une bonne est une bonne. Elle doit rester à sa place, bien sûr. Sans quoi, elle s'y ferait remettre. Et proprement. Mais elle n'en sort pas, Monseigneur. Non, elle n'en sort pas. — Cependant, elle peut se permettre, de temps en temps, de formuler tout haut une remarque. C'est pour le bien. C'est pour le bien de l'Eglise et de Monseigneur. — Monseigneur a des chanoines et des diacres et des sous-diacres et des exorcistes et des lecteurs... et on peut dire que sa basilique est la mieux montée de toute la Provence et assez fatigante à entretenir... Mais c'est une autre question ! Or, jamais, depuis plus d'un mois, Mon-

seigneur n'emmène avec lui dans ses tournées d'autre acolyte que Jérôme. — Est-ce vrai? Et qui est Jérôme? D'où est-il venu? Où l'a-t-on trouvé? Avec Gaspard, son camarade, qui est comme un diable vivant? — Des Saintes-Maries de la mer à Valence, qu'on me montre quelqu'un qui nous dise qui est Jérôme? Ce ne peut donc être qu'un étranger, par conséquent un vagabond: car un étranger convenable reste dans son pays. Voilà ce que c'est que Jérôme. Où l'a-t-on trouvé? d'où est-il venu? quelle preuve même a-t-on qu'il s'appelle Jérôme? Oui, nous mentons peut-être chaque fois que nous le nommons. (*Un temps.*) Mais Monseigneur l'a adopté. Sans renseignement. Sans raison. Et il est préféré aux lecteurs et aux exorcistes, aux sous-diacres, aux diacres, même aux chanoines... Un enfant perdu! un enfant de chœur! (*Se montant.*) En vérité, Jérôme serait le fils de Monseigneur, et né bien entendu avant l'entrée de Monseigneur dans les ordres... — à supposer aussi que la femme de Monseigneur serait morte et que Monseigneur aurait été marié — que Monseigneur ne le traiterait pas mieux! Voilà ce qu'on dira. Et ce que dit déjà une personne que Monseigneur connaît et que je ne nommerai point. — Je ne dis rien, Monseigneur est maître. Et une bonne est une bonne. Et elle se tient à sa place. Sans quoi, on l'y remettrait promptement. Je ne dis rien.

MGR CÉSAIRE

Que serait-ce, Dame Magloire, si vous vous permettiez de dire quelque chose ?

DAME MAGLOIRE

Je ne dis rien. Mais j'ai à cœur le bien de mon saint maître. Et mon saint maître doit savoir comment je le respecte. Et comment je le place au-dessus de tout. Même au-dessus de mon défunt mari qui était un aigle. (*Gaspard rit. Le foudroyant.*) Oui, un aigle, mauvais gamin — et il tenait la sacristie. Et si mon saint maître n'est pas content, je n'ai plus qu'à rendre mon tablier.

MGR CÉSAIRE

Oh! calmez-vous, je vous en prie. J'estime à leur prix vos services, Dame Magloire ; vous n'en doutez pas ? Je suis plutôt trop bien soigné; vous m'engraissez comme un poulet.

DAME MAGLOIRE

Un évêque doit être gras. Un évêque doit représenter.

MGR CÉSAIRE, *riant*

Soit, soit. — Aussi bien, je vous le répète, je ne vous reproche pas de me gâter, mais de manifester à nos deux garçons, et surtout au mien, une rancune injustifiée.

DAME MAGLOIRE

Ils coûtent trop cher à nourrir.

MGR CÉSAIRE

Vous et moi, nous nous priverons donc pour eux. — Valait-il mieux les laisser à la rue ? M'en voulez-vous

d'avoir mis à l'abri deux orphelins, jetés à la mer sur notre rivage, à l'endroit même, quatre fois saint, où débarquèrent autrefois sainte Marthe et les trois Marie? Et croyez-vous la main de Dieu étrangère à l'événement ? — Si vous les aviez trouvés comme moi, dans le désert de Crau, au milieu des buffles, claquant de peur, de chaleur et de soif et s'enfuyant à mon approche, vous vous réjouiriez de leur avoir refait une santé. Du plus loin qu'il me vit venir (*Il désigne Gilles*) celui-ci me cria : « Monsieur, vous n'êtes pas paralytique ? — Non, mon garçon, lui dis-je. » Et celui-là reprit. (*Il désigne Gaspard.*) « Vous n'avez pas été mordu par un serpent? — Mais non. Mais non. » Et celui-ci encore : (*Il désigne Gilles.*) « Votre femme n'est pas possédée du démon? — Je suis prêtre... je n'ai pas de femme. — Alors, votre bonne? »

DAME MAGLOIRE

Ah ! Seigneur Dieu !

MGR CÉSAIRE

« Je ne crois pas. » Puis ils me demandèrent si j'étais marin, disant qu'ils ne consentiraient jamais à remonter sur un bateau... Bref, la plus belle incohérence ! (*Il rit. Aux garçons.*) Hein ! mes enfants ? — Il fallut attendre huit jours pour obtenir de celui-ci... (*Il désigne Gilles.*)... Une suite de mots à peu près sensés ! Est-ce vrai ?

DAME MAGLOIRE

Je ne dis pas non, Monseigneur ; mais ça n'est pas une raison.

MGR CÉSAIRE

Si ! c'en est une ! Et la fin m'a justifié. — M'étant soigneusement gardé de m'enquérir auprès de ce garçon des malheurs qui l'ont exilé de son pays, je m'aperçus bientôt que j'avais affaire à un bon sujet, doux, obéissant et pieux, intelligent, enfin « capable »... qui a du goût pour le chant liturgique, qui sert la messe sans manquer une génuflexion et qui ne prie pas seulement des lèvres. Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, si j'en fais un bon clerc, qu'aurez-vous à me reprocher ?

DAME MAGLOIRE

Rien, Monseigneur. Mais à toute chose, il faut une limite et surtout à la charité.

MGR CÉSAIRE, *scandalisé*

Dame Magloire !

DAME MAGLOIRE

Vous l'emmenez partout ! il n'y en a plus que pour lui !

MGR CÉSAIRE

J'emmène Jérôme parce qu'il m'est utile, qu'il connaît l'Evangile aussi bien que moi et qu'il respecte mon silence partout où je fais oraison, ce qui n'est pas le cas

de tout le monde, Dame Magloire. Au fait, de quoi vous plaignez-vous? Vous avez hérité de Gaspard pour votre cuisine. Quand il ne vous soulagerait que de la vaisselle...

DAME MAGLOIRE

Gaspard ? il casse tout et me fait enrager.

GASPARD, *près de l'évier*

Ça n'est pas vrai.

DAME MAGLOIRE, *terrible* . . . .

On ne vous parle pas, Monsieur. Taisez-vous et faites votre ouvrage! (*Sitôt qu'elle a le dos tourné, Gaspard lui tire la langue.*)

MGR CÉSAIRE, *impatienté*

Assez là-dessus ! (*Se dirigeant vers la porte du fond, appuyé sur Gilles.*) Dame Magloire, je vous répète que je sors, que j'emmène Jérôme et que je serai absent une petite heure. Si quelqu'un sonne, vous le recevrez bien.

DAME MAGLOIRE

Par cette chaleur ! — Probablement que Monseigneur va faire sa tournée de miracles ?

MGR CÉSAIRE, *se retournant*

Je ne fais pas de miracles, Dame Magloire. Tenez-vous-le pour dit. Dieu seul en fait.

DAME MAGLOIRE

Oui ! à la lettre ! Mais le plus ordinairement si je ne me trompe, Dieu les fait par l'intermédiaire des saints.

MGR CÉSAIRE, *fâché*

J'ai trop peu de vertu pour tenir jamais l'emploi de saint, ma bonne femme. Je soulage qui je peux, avec ce que je peux — et voilà tout. Il est bien vrai que cet été il court beaucoup de maladies et de démons à travers le monde et principalement dans ce pays-ci. Mais c'est plaisir de les chasser ; un signe de croix y suffit : ce sont épidémies et diableries sans importance. J'en profite, dame Magloire. Mais il n'est pas question de miracles ni de sainteté. N'y revenez plus, je vous prie.

DAME MAGLOIRE

Oh ! ce n'est pas pour rien que je place Monseigneur au-dessus de tout...

MGR CÉSAIRE

Bon! bon! (*Sortant.*) A tout à l'heure et Dieu modère votre langue! (*Il a disparu avec Gilles; Dame Magloire referme la porte sur eux.*)

II

DAME MAGLOIRE, *pathétique*

Seigneur! modérez le soleil sur la tête de notre saint!

(*Gaspard, toujours à l'évier, fait entendre un ricanement provocant.*) Qu'y a-t-il, Monsieur?

GASPARD

Rien. Je fais la vaisselle. (*Nouveau rire.*)

DAME MAGLOIRE

Vous avez ri.

GASPARD

Peut-être bien.

DAME MAGLOIRE

Vous vous moquez des choses les plus saintes.

GASPARD

Oh ! pas de Monseigneur ! je . 'aurais garde.

DAME MAGLOIRE

Vous riez donc de moi ?

GASPARD

Non ! je songeais à une chose qui fait rire.

DAME MAGLOIRE

Quelle chose?

GASPARD, *une pile d'assiettes dans les mains*

Tenez, Dame Magloire, si par exemple, en rentrant

la vaisselle dans le buffet, une pile d'assiettes m'échapperait des mains et elle tomberait juste sur le chat? (*Il éclate de rire.*)

DAME MAGLOIRE

Et je l'écoute !

GASPARD

Osez donc dire que ça ne serait pas drôle!

DAME MAGLOIRE

Non, galopin.

DAME MAGLOIRE

Et je me demande lequel vaudrait mieux encore : de casser les assiettes et de manquer le chat, ou d'écraser le chat sans casser les assiettes. Lequel préférez-vous ?

DAME MAGLOIRE

Ni l'un ni l'autre. Je tiens à mes assiettes et je tiens à mon chat, Monsieur. (*Appelant.*) Mitou Mitou! Je ne le vois pas là. Un jour, vous me l'aurez pendu... Mais gare à vous!

GASPARD

Votre chat ronfle dans la cour à l'ombre d'une belle citrouille. (*Il rit encore.*)

DAME MAGLOIRE

Mais qu'avez-vous encore à rire ?

GASPARD

Je songe à une devinette.

DAME MAGLOIRE

Eh bien, dites-la! Ne riez pas tout seul, comme un égoïste!

GASPARD, *riant.*

Ah ah ah ah !

DAME MAGLOIRE

Allons! dites la devinette, Gaspard. J'aime à deviner.

GASPARD

Alors c'est la paix ?

DAME MAGLOIRE

Quelle paix ?

GASPARD

Vous ne me battrez plus avec votre manche à balai ?

DAME MAGLOIRE

Non ! non !

GASPARD

Vous ne me piquerez plus avec la rôtissoire?

DAME MAGLOIRE

Jamais !

GASPARD

Vous ne me pincerez plus avec les pincettes?

DAME MAGLOIRE

Non plus ! non plus !

GASPARD

Vous ne me laverez plus la tête dans le seau à charbon ?

DAME MAGLOIRE

Je n'ai jamais fait ça.

GASPARD

Mais vous m'en avez menacé.

DAME MAGLOIRE

C'était pour rire. Raconte ta devinette, mon garçon.

GASPARD

Tiens, vous me tutoyez ?

DAME MAGLOIRE

Puisque nous sommes en paix.

GASPARD

J'en prends note. — Eh bien, voilà! *(Elle s'assied en face de lui qui essuie les verres.)* Connaissez-vous

quelque chose au monde de pire, de plus jaloux, de plus vaniteux et de plus bavard que la femme du diable!

DAME MAGLOIRE

De « plus pire » que la femme du diable ? Mais personne! Bien sûr que non !... — à moins que ce ne soit le diable lui-même... et encore !...

GASPARD

Non ! ça n'est pas le diable. Devinez.

DAME MAGLOIRE

Je ne sais pas.

GASPARD

Cherchez.

DAME MAGLOIRE, *cherchant*

Quelque chose de « plus pire »? de « plus pire »? — Non, je renonce. Dis-le, Gaspard. Je donne ma langue au chat.

GASPARD

Vous voulez donc que je le dise ?

DAME MAGLOIRE

Va ! va !

GASPARD

Vous ne vous fâcherez pas ?

DAME MAGLOIRE

Va donc! Qu'est-ce qu'il y a de « plus pire » au monde que la femme du diable ? Dis vite. C'est...?

GASPARD, *lui présentant une casserole de cuivre*

Regardez-vous là dedans, Dame Magloire... C'est la bonne de Monseigneur ! (*Il éclate de rire et se sauve à l'autre extrémité de la salle.*)

DAME MAGLOIRE

Brigand! démon! (*Elle saisit le balai, la broche et les pincettes et le poursuit autour de la table.*)

GASPARD

Pas le balai! pas la rôtisoire! pas les pincettes!

DAME MAGLOIRE

Alors, le seau à charbon.

GASPARD, *saisissant une pile d'assiettes*

Ecoutez! Si vous faites seulement un pas, je laisse tomber toute la pile par terre.

DAME MAGLOIRE

Seigneur ! Seigneur !

GASPARD

Et je n'attendrai pas que le chat soit venu. La paix, Dame Magloire, ou patatras!

DAME MAGLOIRE, *vaincue.*

La paix, brigand, démon !

GASPARD

Si vous m'insultez...

DAME MAGLOIRE

La paix, la paix.

GASPARD, *reposant les assiettes*

Le patatras sera donc pour une autre fois. (*On sonne à la porte.*) On sonne.

DAME MAGLOIRE

Allez ouvrir, Monsieur.

GASPARD

Allez-y vous-même, Madame. La paix est signée entre nous; c'est-à-dire que je ne fais plus rien. (*Il s'assied à la table.*)

DAME MAGLOIRE, *allant ouvrir*

Seigneur! Seigneur! (*Paraît un vieux berger tenant à la main une petite fille qui a un bandeau sur les yeux.*) Que voulez-vous ?

III

LE BERGER, *à la porte.*

Je voudrais bien voir Monseigneur Césaire.

DAME MAGLOIRE, *rogue*

Vous venez trop tôt. Monseigneur est sorti. (*Emphatiquement.*) Il fait sa tournée de miracles. Vous reviendrez plus tard.

LE BERGER

Mais... justement... je viens aussi pour un miracle. Et je marche depuis cinq heures. Et j'ai une enfant avec moi. C'est un sort qui lui est tombé sur les yeux. Personne ne la peut guérir.

DAME MAGLOIRE

Ah! si c'est pour cela, entrez! Nous ne sommes pas à un miracle près, ici. On vous guérira tout. Monseigneur est un saint. Vous savez ce que c'est qu'un saint? Mais vous n'en avez jamais vu?

LE BERGER

Non, Madame.

DAME MAGLOIRE

Vous en verrez donc un... et un beau... et un grand! Il peut tout ce qu'il veut. Hier, c'était un sourd, avant-

hier, un pied bot; le jour précédent, un bossu... Ah! ça ne le gêne pas!

LE BERGER

Voilà mon affaire! Notre petite n'y voit plus.

DAME MAGLOIRE

Eh bien, il lui enlèvera sa taie aussi facilement que vous dénouez son bandeau. Ah! c'est beau! ah! c'est beau! et avec cela, tellement modeste! Et d'autant plus qu'il devient plus puissant contre le mal! Figurez-vous que depuis tantôt un mois, Monseigneur a tellement acquis de mérites, il a tellement grandi en sainteté, que rien ne lui résiste plus. Autrefois, autrefois... nous avions une belle petite guérison de temps à autre. Mais maintenant, c'est tous les jours. (*Gaspard, qui fait les couteaux, assis à la table, laisse percer un ricanement.*) Ça n'est pas vrai?

GASPARD

Si ! si!

DAME MAGLOIRE

Je ne sais pas si je me trompe, mais j'estime qu'il ne se passera pas bien longtemps avant que Monseigneur commence à embaumer de sa personne et à répandre autour de lui ce qu'on appelle l'odeur de sainteté. Et ce sera bien agréable dans la maison!

GASPARD

Surtout dans la cuisine.

DAME MAGLOIRE

Taisez-vous, là-bas! — J'ai toujours été très sensible de l'odorat et... et... (*Elle est près du berger et renifle soudain l'odeur qui s'exhale de sa chape en peau de brebis.*) Je vous prierai d'attendre dans la cour, mon brave.

LE BERGER

Oh! il fait bon ici. Mais si vous préférez...

DAME MAGLOIRE

Je préfère, je préfère. La salle est propre, et...

LE BERGER

Et nous ne le sommes pas. (*S'écartant pour sortir.*) Mon Dieu, Madame, nous couchons avec les moutons... et ça sent fort. Mais nous serons aussi bien dans la cour. (*A l'enfant.*) Viens, ma fille. Nous attendrons par là le saint évêque guérisseur... (*Ils sortent, Dame Magloire leur ayant indiqué la cour, rentre aussitôt; reprise d'enthousiasme.*)

IV

DAME MAGLOIRE

Le saint évêque guérisseur! voilà le mot. Toujours les simples gens sauront trouver mieux que nous les mots qui conviennent. Nous sommes ici dans la maison du saint évêque guérisseur!... Et nous avons l'honneur de

le servir! (*Elle s'installe dans l'unique fauteuil.*) Oh! la maison est lourde; elle ne permet pas de perdre un instant; on n'a même pas le temps de s'asseoir pour souffler. Mais au service du « saint évêque guérisseur » a-t-on le droit de regretter sa peine? (*Elle regarde Gaspard qui fait les couteaux sans broncher.*) Vous ne faites pas écho, Gaspard? Seriez-vous ingrat?

GASPARD

Oh! ce n'est pas mon caractère.

DAME MAGLOIRE

Pourquoi donc ne dites-vous rien?

GASPARD

Parce que je n'ai rien à dire. Ou trop.

DAME MAGLOIRE

Ou trop?

GASPARD

Laissons cela.

DAME MAGLOIRE

Non! poursuivons, Monsieur! je veux qu'on s'explique. Prétendez-vous que notre saint évêque n'est pas saint ?

GASPARD

Je ne dis pas cela.

DAME MAGLOIRE

Qu'on ne fait pas tous les jours ici des miracles?

GASPARD

On en fait, pardon !

DAME MAGLOIRE

Qu'un sourd n'a pas été guéri hier, un pied bot avant-hier, le jour précédent un bossu et deux jours plus tôt un muet?

GASPARD

Nous sommes d'accord.

DAME MAGLOIRE

Vous trouvez donc toutes ces merveilles naturelles, courantes, ordinaires, communes, et par conséquent, négligeables?

GASPARD

Mais pas du tout, Dame Magloire. J'admire. — Mais, voyez-vous!... je suis habitué.

DAME MAGLOIRE

A quoi? A voir guérir des bossus, des muets, des aveugles, des paralytiques? Car les paralytiques ne nous manquent pas non plus.

GASPARD

Ni à moi... ni à moi.

DAME MAGLOIRE

Des femmes possédées du démon et des morsures de vipère ?

GASPARD

Bien sûr. Tout cela n'est pas neuf... ni si rare qu'on se le figure... Mais voilà! (*Il se tait.*)

DAME MAGLOIRE, *se levant*

Mais voilà! On dirait que Monsieur Gaspard a vécu dans l'intimité des prophètes, des « thoumaturgues » et des « ressiçuteurs » de morts... (*Gaspard rit.*) Je ne suis pas sûre de bien dire, mais je me comprends.

GASPARD, *mystérieux.*

Qui sait, Dame Magloire?

DAME MAGLOIRE

Et Monsieur ne se trouve plus honoré d'être au service du plus saint homme de tous les temps, en tout cas le plus saint, le plus grand, sans doute l'unique, que porte la terre aujourd'hui? Qu'il nous en montre donc un autre !

GASPARD, *agacé.*

Oh! si je voulais!

DAME MAGLOIRE

Si vous vouliez ?

GASPARD, *à lui-même, haut*

Mais tout finira bien par se savoir. Le bon Dieu est juste. (*Un temps.*) Je ne dis pas que le saint évêque n'y soit pour rien. Mais...

DAME MAGLOIRE

Mais?... Mais quoi?... j'attends la suite...

GASPARD

Mais... il est fièrement aidé depuis quelque temps — et ce n'est pas moi qui vous l'ai fait dire.

DAME MAGLOIRE

Aidé, Monsieur ?

GASPARD

Aidé. Vous avez remarqué vous-même qu'il opère beaucoup plus de merveilles depuis un mois.

DAME MAGLOIRE

Je pense bien ! au moins le triple.

GASPARD

Et vous savez pourquoi ?

DAME MAGLOIRE

Je crois le savoir. Depuis un mois, il ne veut plus de miel dans sa tisane et il ne dort que des demi-nuits. Il tourne comme qui dirait à l' « asciète ».

GASPARD, *étouffant un rire*

A l'asciète, oui! ça, c'est une raison. Mais, à mon avis, ça n'est pas la seule. (*Un temps. Il rit tout haut comme s'il songeait à quelque chose qu'on ne sait pas.*) Ah ah ah ah! — ah ah ah ah!

DAME MAGLOIRE

Pourquoi ricanez-vous? (*Pas de réponse. Puis, Gaspard se tourne vers elle.*)

GASPARD

Dame Magloire, vous n'aimez pas Gilles?

GASPARD

Qui Gilles?

GASPARD

Gilles? j'ai dit Gilles? Je veux dire Jérôme... Excusez-moi, la langue m'a fourché.

DAME MAGLOIRE

Oh! non! oh! non! Un hypocrite... qui tient toujours les yeux baissés... et n'en pense pas moins... et n'en travaille pas moins en dessous... Contre moi... contre

moi et le saint évêque!... Non! je n'aime pas Jérôme... ou Gilles... — car vous l'avez appelé Gilles, tout à l'heure : je m'en souviendrai. Et si je peux lui faire perdre sa place, je ne me gênerai point, soyez-en sûr... — et il vous est permis de le lui dire. Depuis que ce garçon suit Monseigneur dans ses tournées, Monseigneur n'a plus pour sa gouvernante le quart des attentions qu'il avait autrefois.

GASPARD

Ça se peut bien. Mais en compensation, il fait trois fois plus de miracles. L'avez-vous dit ou non? Trois fois plus de miracles depuis un mois. Et il y a un mois tout juste que nous sommes vos invités. Comptez sur vos doigts; cela coïncide. (*Un temps. La regardant en face.*) Alors?

DAME MAGLOIRE

Alors quoi?

GASPARD

Concluez. Si Mgr Césaire opère trois fois plus de miracles depuis qu'il est avec Jérôme, qui donc est là pour faire tripler ses miracles? (*Un temps, Dame Magloire, bouche bée, ne comprend pas.*) Mais Jérôme! mais Jérôme! Ah! vous avez la tête dure!

DAME MAGLOIRE

Comment Jérôme?

GASPARD, *se levant*

Mais oui! mais oui! mais oui! c'est clair comme le jour! — Ecoutez-moi, Dame Magloire! Il n'y a pas ici un saint. Il y en a deux. J'ai le mien. Vous avez le vôtre. Je ne dis pas que le vôtre ne vaille rien. Mais j'ai vu le mien travailler tout seul. Et ce n'est qu'un garçon de treize ans, comme moi. Et il n'a pas besoin qu'on l'aide. Et voilà! Et voilà! (*Il hausse les épaules et se rassied.*) Je suis soulagé. (*Il tourne le dos et recommence à fourbir les couteaux.*)

DAME MAGLOIRE, *ahurie*

Je ne sais pas si j'ai compris... (*Elle met un certain temps à se remettre, puis éclate de rire et se lève.*) Ah! ah ah ah! (*Elle va et vient.*) M. Gaspard me croit trop bête. C'est Jérôme, M. Jérôme, qui opère les miracles de Monseigneur! Un enfant perdu! un enfant trouvé! un choriste! un choriste! M. Jérôme me croit bête! — Quand je vais conter ça à Mgr l'Evêque...

GASPARD, *se levant, terrifié*

Je vous le défends bien, Dame Magloire; c'est un secret.

DAME MAGLOIRE

Je regrette, Monsieur Gaspard, vous ne m'avez pas prévenue. Je dirai tout ce qui me plaira. Et que Monseigneur, selon vous, n'est pas un saint. Et qu'il est incapable de faire tout seul un miracle. Et que M. Jérôme se vante de les faire pour lui!

GASPARD

Mais non! mais non! Jérôme ne se vante de rien. Pas de danger! Il s'est enfui de la maison de ses parents parce que toute la ville venait le fêter, avec des lampions, des fromages et des trombones. Et il a sauté du bateau où j'étais mousse, quand la tempête a été apaisée par ses prières, comme s'il eût versé de l'huile sur les flots. Et même que je l'ai suivi. Et que, sans cette embarcation que nous avons rencontrée par miracle, nous ne serions pas là. Il ne veut pas qu'on sache qu'il est un saint. Mais il l'est tout de même! Mais il l'est tout de même !

DAME MAGLOIRE

Ah! ah ah ah! Je ne crois pas un mot de vos contes, mon petit ami. Ces trombones, cette tempête, ces fromages et ces miracles!

GASPARD

Voulez-vous une preuve?

DAME MAGLOIRE, *se bouchant les oreilles*

Non! non! non! non!

GASPARD

Si! écoutez, Dame Magloire. Mais vous ne le répéterez pas. Jérôme s'appelle Gilles. Vous savez bien, Gilles, le jeune garçon dont on parle partout, le fils du seigneur Théodore et de la dame Pélagie qui le réclament à tous les échos — et qui fait des prodiges dans le monde depuis qu'il est né...

DAME MAGLOIRE

La jeune saint d'Athènes? Gilles?... celui que notre saint évêque il nous fait prier pour lui matin et soir? Ah non! ah non! Mon garçon, tu me crois trop bête. (*Elle rit.*) Ah ah ah ah! ah ah ah! J'en ferai une maladie...

GASPARD

Dame Magloire, Dame Magloire... Mais je vous dis que j'étais là quand il a guéri, coup sur coup, le mendiant paralytique, la femme possédée du démon, l'enfant mordu par un serpent. — Et si vous voulez une preuve de plus, Dame Magloire, et que vous soyez par hasard affligée, tourmentée ou possédée de quelque chose, touchez seulement son habit et vous serez dépossédée dans la seconde. Vous me croyez? vous me croyez?

DAME MAGLOIRE

Je ne suis possédée de rien, Monsieur, et je ne vous crois pas. (*A ce moment on tape à la porte.*) Allons, taisez-vous! Les voici!

GASPARD, *effrayé*

Eux... eux? Jurez-moi de ne pas parler, Dame Magloire... (*Il court à la porte.*)

DAME MAGLOIRE, *l'écartant*

Au contraire... au contraire... Finissez vos couteaux. Je vais ouvrir.

(Tandis qu'elle sort et disparaît afin d'ouvrir la porte sur la rue, Gaspard retourne à la table, s'assied, prend un couteau et frotte lentement, la tête basse et le dos tendu. Silence. Puis, Dame Magloire reparaît, précédée de Mgr Césaire et de Gilles.)

V

MGR CÉSAIRE

Ah! il fait chaud! Asseyons-nous, Jérôme. (*Tous deux s'asseoient.*)

DAME MAGLOIRE

J'avais prévenu Monseigneur. (*Un temps.*) Et Monseigneur a réussi? Il y a encore du neuf en ville?

MGR CÉSAIRE, *humblement*

Oui, Dame Magloire. Il me faut bien le constater.

DAME MAGLOIRE

Il y en a aussi chez nous.

MGR CÉSAIRE, *étonné*

Ah bah !

DAME MAGLOIRE, *mielleuse*

Mais Monseigneur nous parlera d'abord du sien. — Quelle merveille ?

Dame Magloire, je le disais en rentrant à Jérôme, j'ai beau être accoutumé, depuis quelque temps, aux grâces incroyables dont Dieu semble combler ceux de mes diocésains souffrants qui ont recours à mes faibles lumières; mais chaque fois qu'il daigne opérer devant moi un brusque et complet changement dans leur corps, voire dans leur âme, j'ai le sentiment de plus en plus net de mon indignité... et de ne mériter, ni d'être l'instrument — à supposer que je le sois — ni seulement le spectateur des miracles de sa puissance. Quand on obtient quelque chose par une prière, il serait malséant de se dire qu'on l'a mérité; mais du moins on a fait un effort pour l'avoir, on a senti en soi couler la grâce qui rend la prière agréable à Dieu et nous prévient que Dieu veut l'exaucer... — de sorte que le don répond à la demande. On a demandé peu, ou mal, ou malgré soi... et Dieu donne beaucoup: entendu! le cas est classé. Mais quand on n'a rien demandé, Dame Magloire? Voilà pourtant ce qui m'arrive maintenant. Et comme ce ne sont pas mes mérites qui peuvent me valoir de telles prévenances, quand je vois par exemple, comme aujourd'hui, sans que j'aie fait un geste, dit un mot, esquissé même un souhait ou une pensée, un pauvre homme cloué sur son lit depuis dix ans, se lever d'un seul bond pour me saluer à la porte, je sais parfaitement que je n'y suis pour rien et je cherche à part moi quel est le responsable? (*Il regarde Gilles qui écoute, les yeux baissés.*) Dieu, bien sûr, mais à travers qui?

DAME MAGLOIRE

Que vous importe, Monseigneur? L'homme a sauté de son lit, n'est-ce pas? pour venir au-devant de vous? C'était donc bien à vous qu'il en avait et il n'en connaissait pas d'autre? Je retrouve encore là l'humilité incurable de Monseigneur! Toujours prêt à prendre sur soi les péchés du prochain et à se mépriser lui-même... et qui se cache dans un souterrain, quand il apprend qu'on veut le porter à l'épiscopat! C'est un tort! c'est un tort! Personne ne lui en saura gré, tout au contraire. On en profitera pour dire — et je sais bien qui — que Monseigneur n'est pas si saint qu'on l'imagine, que Monseigneur est incapable de faire un miracle tout seul — et on se vantera de les faire pour lui! Ah ah ah ah!

MGR CÉSAIRE

Et pourquoi non, si cela est, Dame Magloire? Voici au moins une guérison imprévue — ne disons pas miracle — dont je ne suis pas le médecin.

DAME MAGLOIRE

Oui-da ! oui-da ! (*Eclatant.*) Eh bien, non! Monseigneur Césaire! J'en ai assez! j'en ai assez! Je ne laisserai pas dépouiller Monseigneur qui est un saint homme, au profit d'un gamin, d'un enfant trouvé, d'un enfant de chœur! (*Elle regarde Gilles.*)

MGR CÉSAIRE, *stupéfait*

Comment? Comment?

DAME MAGLOIRE, *désignant Gilles qui se lève*

Mais oui, c'est lui! Et il le dit, et il s'en vante. Monseigneur ne fait de miracles que depuis que Jérôme est avec Monseigneur. Et Monsieur en a fait de bien plus beaux tout seul. Demandez à M. Gaspard, son confident et son complice. Ah ah ah ah! — Et savez-vous? Monsieur ne s'appelle pas Jérôme... c'est un faux nom. Il paraît qu'il s'appelle Gilles... Gilles! Gilles! Oui, il se fait passer pour Gilles, le jeune saint d'Athènes pour qui Monseigneur et moi-même nous faisons une prière matin et soir. — Voilà en quelques mots la machination dressée par deux petits démons vivants contre leur maître et bienfaiteur et saint évêque... mais que, grâce à Dieu, sa gouvernante fidèle a déjouée. Ah ah ah ah! (*S'élançant sur Gaspard.*) Niez donc! niez donc, Gaspard!

MGR CÉSAIRE, *qui s'est levé, penché vers Gilles qui baisse la tête, très ému*

Enfant... vous êtes Gilles?

GILLES, *pâle et tremblant*

Monseigneur...

MGR CÉSAIRE

Vous êtes saint Gilles? (*L'évêque tombe aux genoux de Gilles et baise ses sandales.*)

GASPARD, *debout, triomphant, à dame Magloire qui leur tourne le dos*

Retournez-vous, Dame Magloire !

DAME MAGLOIRE, *se retournant*

Oh là! oh là! (*Monseigneur se relève et embrasse Gilles.*) Je n'en crois pas mes yeux... Monseigneur a perdu la raison!

MGR CÉSAIRE

Non, Dame Magloire. Je l'ai retrouvée au contraire. Car j'étais en train de la perdre, en m'attribuant devant tous la sainteté d'autrui. Je rends à qui de droit ce que vous appeliez mes miracles et vous ordonne à l'avenir de traiter ce jeune homme mieux que moi-même.

DAME MAGLOIRE

Grand Dieu ! grand Dieu !

GILLES

Ce serait me désobliger, Monseigneur.

MGR CÉSAIRE

Il le faut pourtant. (*La main sur l'épaule de Gilles, inspiré.*) O choix de Dieu, plein de délicate sagesse! Que pourrait-il faire de bon avec un vieil homme pécheur comme moi? Son souffle passe naturellement par l'innocence d'un enfant qui l'aime, comme le souffle du berger à travers la flûte de roseaux verts. (*S'écartant.*) Je vous laisse un moment, mon fils. Car je dois, sans tarder, remercier Dieu dans sa demeure.

GILLES, *ému*

Monseigneur... Monseigneur... vous lui demanderez... s'il vous plaît... d'avoir pitié de moi...

MGR CÉSAIRE

Oui, cher petit. (*Il embrasse encore Gilles et sort par la porte du fond.*)

DAME MAGLOIRE, *emphatique*

Quant à moi, voilà ma prière!... Seigneur, mon bon Seigneur!... si ce garçon-là reste ici... c'est moi qui m'en irai !

GILLES, *s'effaçant*

Ne craignez rien, Dame Magloire. Je vous cède la place.

DAME MAGLOIRE

Non, Monsieur le Saint, vous êtes chez vous. Un saint est un saint. Une bonne est une bonne. Je m'enferme dans ma cuisine. Bien le bonsoir, Monsieur le Saint! (*Elle sort par la porte de gauche fièrement. Silence.*)

VI

GILLES, *triste, mais ferme*

Tu m'as trahi, Gaspard.

GASPARD, *en pleurs*

Oh! Gilles! ce n'est pas ma faute. La vieille se vantait de trop. Je ne l'ai pas fait pour le mal. (*Un temps.*) C'est fait.

GILLES

C'est fait. Te voilà content : un saint évêque s'est prosterné devant ton compagnon qui ne vaut rien. (*Pleurant.*) J'ai honte, j'ai honte. (*Se reprenant.*) Enfin, comme tu dis, c'est fait.

GASPARD

C'est fait.

(*Un temps.*)

GILLES

Tu me dois une réparation, Gaspard. A cette condition, je te pardonne.

GASPARD

Dis, mon bon Gilles. Je ferai tout ce que tu voudras.

GILLES

Tu me le promets ?

GASPARD

Je te le promets.

(*Un temps.*)

GILLES, *grave*

Eh bien! voici. — Je pars.

GASPARD, *d'un cri*

Ami !

GILLES

Laisse-moi dire. Je n'ai pas quitté ma maison, je n'ai pas sauté du bateau pour finir guérisseur à Arles et pour mener ici une existence d'homme célèbre que je n'aurais pas voulu mener là-bas.

GASPARD

Mais je pars avec toi!

GILLES

Non. Cette fois-ci, je pars seul — et je compte sur toi pour protéger ma fuite.

GASPARD

N'y compte pas.

GILLES

Alors, tu n'as pas de parole, Gaspard. (*Un temps.*) Avec une demi-journée — ou une demi-nuit devant moi, je puis gagner la forêt la plus proche. Et là, bien malin qui me trouvera. Ainsi, après souper, je rentrerai au grenier avant toi, et aussitôt je sauterai par la lucarne. Tu te coucheras sans rien dire, Gaspard. Quand tu descendras pour chanter Matines, tu pourras annoncer que je suis parti. Alors, tu me chercheras si tu veux. Mais je te conseille de rester ici, où tu seras bien traité par le saint évêque. (*Un temps.*) Voilà. Je suis triste, mais je dois partir.

GASPARD

Emmène-moi, Gilles.

GILLES

Non. Je ne puis. Tu me vendrais encore... en croyant bien faire. — Et puis, vois-tu! tu sais trop de choses sur moi. A chaque fois que tu me parles, je sens que tu m'admires... et je n'ai rien d'admirable, mon pauvre ami. Si tu connaissais le fond de mon cœur! (*Un temps.*) Pour te prouver que je t'aime encore bien, avant de m'en aller, je te ferai une confidence. (*Bas.*) Gaspard, je suis un malheureux et voilà d'où vient mon malheur. Un jour que je priais devant la croix, le cœur de Jésus s'est ouvert et, dans une grande lumière, j'ai vu sa gloire, sa bonté, sa douceur... et tout le mal que nous lui avons fait, tous les affronts, toutes les hontes qu'il a soufferts pour nous... Hélas! j'ai comparé mon cœur au sien, mon bonheur au sien, ma vie à la sienne. C'est depuis ce jour-là que je suis honteux de moi. — Et voilà que les hommes me font un succès!! Tu juges? — Je ne peux plus... je ne peux plus... mon bon Gaspard... (*Un temps.*) Viens que je t'embrasse.

GASPARD

Gilles! Gilles!

GILLES

Ne pleure pas, ami!

(*Ils se sont étreints longuement, puis séparés. Ils restent l'un devant l'autre. Soudain, on voit paraître à la porte du fond le vieux berger et sa petite fille.*)

LE BERGER, *timidement*

Pardon... excuse...

GILLES

Que voulez-vous, mon brave homme ?

LE BERGER

Mes petits jeunes gens... Nous sommes là depuis une heure, en plein soleil, moi et ma petite qui a un sort sur les yeux, à attendre le saint évêque... et il ne vient pas. Et je ne sais pas oùsqu'est passée la maritorne... la gouvernante, quoi! Vous ne pourriez pas me renseigner ? C'est que je voudrais bien être rentré pour notre souper et nous avons cinq heures de marche. (*Dénouant le bandeau de sa petite fille qui a les yeux fermés.*) Si on ne ne peut rien y faire, comme les médecins, qu'on le dise tout de suite! On ne demande pas l'impossible.

GASPARD, *s'avançant.*

Monseigneur l'évêque est en oraison. Mais peut-être son oraison produira son effet de loin... à condition que mon compagnon qui est là, veuille bien faire les gestes pour Monseigneur... On ne sait pas.

GILLES, *bouleversé*

Gaspard !

LE BERGER

Oh! essayons! essayons! (*A Gilles.*) Essayez, jeune homme. (*Il fait avancer sa fille.*)

GASPARD

Gilles, fais-le pour moi! encore un! Je n'aurai plus jamais l'occasion de te voir faire.

(Gilles, vaincu, s'approche en tremblant de la petite fille et dit simplement:)

GILLES

Tu n'y vois pas, ma belle ?

LA PETITE FILLE

Non, Monsieur.

(A ce moment, dame Magloire ouvre doucement la porte de la cuisine et s'arrête.)

GILLES

Tu songeras bien fort au bon Dieu, n'est-ce pas ?

LA PETITE FILLE

Oui, Monsieur.

GILLES, *au berger.*

Et vous aussi, le père.

LE BERGER

Tant que je pourrai! entendu! *(Il appuie son front sur sa haute canne.)*

GILLES, *traçant un signe de croix avec le pouce sur chaque paupière de l'enfant, bas*

Au nom du Christ... (*Long silence.*) Ouvre les yeux maintenant! Tu dois voir.

LA PETITE FILLE, *ouvrant les yeux*

Je vois, Monsieur. (*Mouvement.*)

LE PÈRE, *d'un cri*

Seigneur et père!... (*Il tombe à genoux.*)

GILLES, *le relevant*

Remettez-lui son bandeau sur les yeux — à cause du soleil — et partez vite !

LE BERGER, *obéissant*

Oh! Monsieur... Monsieur...

GASPARD, *le poussant doucement vers la porte*

Allez! — Notre saint évêque vous l'a guérie.

(*Le berger et la petite fille sortent par le fond.*)

GASPARD

Merci. Gilles, merci. Quel est ton secret? dis-le-moi.

GILLES

Je n'en ai pas. Je prie, Gaspard, et souvent mal.

(*On entend les cloches de la basilique.*) Voici les vêpres. Je te quitte.

GASPARD

Oh ! toi qui guéris tout, tâche aussi de guérir mon cœur !

GILLES, *ouvrant les bras*

Dieu t'entendra. (*Il l'embrasse longuement, après quoi ils se quittent et Gilles sort lentement par la porte du fond. Un temps. Gaspard essuyant une larme revient, la tête basse, à ses couteaux et se rassied. Dame Magloire se tient toujours dans le cadre de la porte de la cuisine : elle a vu le miracle et a mouillé de pleurs tout un mouchoir.*)

DAME MAGLOIRE

C'est une belle chose ! Il n'y a pas à dire !

GASPARD, *surpris, relevant la tête.*

Ah! vous étiez là?

DAME MAGLOIRE

Et j'ai tout vu, mon bon Gaspard!

GASPARD

Alors vous y croyez maintenant ?

DAME MAGLOIRE

Si j'y crois ! si j'y crois ! mon mouchoir est tout « trempé » !

GASPARD

Et bien, pleurons ensemble, Dame Magloire. Mon ami Gilles a fait coup double : il a guéri deux aveugles en une fois.

QUATRIEME EPISODE

PERSONNAGES

GILLES, *en ermite (quinze ans plus tard)*.

LA BICHE QUI PARLE, *compagne et nourrice de Gilles.*

LE ROI CHILDEBERT.

SON GRAND VENEUR — *qui est Gaspard.*

THÉODORE. } *parents de Gilles.*
PÉLAGIE. }

DES SEIGNEURS.

DES PIQUEURS.

DES CHIENS (*si on en a*).

La forêt de Saint-Gilles. A gauche l'entrée de la grotte rocheuse où Gilles vit en ermite depuis quinze ans; au fond, un lit de feuilles, quelques ustensiles de ménage; devant un escabeau grossier. Elle est complètement isolée par un fourré de lianes et de buissons qui délimite une sorte de petit rond-point. A droite, occupant les deux tiers de la scène, une clairière. Les personnages sont censés ne pouvoir passer de la clairière à la caverne et réciproquement qu'en traversant le fourré: d'où possibilité de deux actions indépendantes se déroulant à gauche et à droite simultanément.

I

Gilles qui a grandi et pris de l'âge et qui porte une barbe inculte, vêtu d'une tunique taillée dans un vieux sac, est assis sur son escabeau devant la grotte. A côté de lui, une biche qui broute les feuilles du fourré.

LA BICHE

Mééé — mééé...

GILLES

Bonne biche, ma mie, que dites-vous dans votre langue ? Avez-vous maintenant des secrets pour moi ?

LA BICHE, *se retournant*

Non, mon bon maître. Mais je fais « mééé » parce que je suis aise et que le feuillage du houx est bien agréable à brouter. Je réserve la langue des hommes pour exprimer des choses dignes des hommes, quand nous voulons causer sérieusement. (*Elle fait volte-face et broute encore.*) Mééé — Mééé...

GILLES

Vous ne jugez donc pas sérieux, ni digne des hommes de parler de la nourriture ? Il est pourtant utile de manger pour vivre et nous avons le droit et le devoir de célébrer les dons de Dieu.

LA BICHE, *se retournant*

Oui, mon bon maître. Mais le plus simplement possible. Je fais « mééé — mééé » comme vous diriez « c'est bon » et voilà tout. C'est bon, n'en parlons plus. Et si j'en disais davantage, c'est que j'attacherais au houx que je mange plus d'importance qu'il n'en a. Il ne m'est pas permis de me servir du peu d'intelligence que je tiens de Dieu pour me demander si le houx est meilleur que le buis, à cause des piquants de son feuillage, et le trèfle que le chiendent, parce qu'il fond mieux entre la langue et le palais. Je le constate en passant, dans le moment que j'en goûte et je passe. J'entends dire que, dans le monde, souvent les hommes d'esprit sont gourmands. Mais ce qu'ils donnent à la gourmandise, j'ai bien peur que ce ne soit autant de perdu pour l'esprit.

GILLES

Biche, ma mie, je sais tout cela ; mais j'aime vous l'entendre redire. Vous parlez comme la Sagesse et je m'étonne chaque jour davantage que vous ne soyiez, somme toute, qu'un animal.

LA BICHE

Oui, somme toute.

GILLES

Oh! je n'ignore pas que vous me fûtes envoyée, quand je fuyais la société des hommes, pour me tenir lieu de compagnon humain et que c'est pour cette raison que Dieu vous donna la parole. Mais vous pourriez, comme tant d'autres — qui sont des hommes, non des bêtes — n'avoir que la parole, sans l'esprit.

LA BICHE

Sans doute, mon bon maître ; mais j'ai été à votre école.

GILLES, *fâché*

Oh! oh! biche, ma mie ! Si vous vous mêlez, vous aussi, de me faire des compliments, il me faudra déménager encore. Car vous savez que je ne puis les supporter et que c'est même pour cela que...

LA BICHE

Je sais, je sais. Je ne vous dirai plus que des choses désagréables. (*Elle se retourne et broute encore.*)

GILLES

Dites, dites ! cher animal ! Et cessez d'abord de brouter ici ! Si vous continuez, vous dévorerez le fourré qui me sert de rideau et grâce auquel je puis vivre paisible. Respectez mon rideau, je vous prie. Une feuille encore de ce bon houx piquant ! Faites encore une fois « méée — méée » pour remercier le Maître des choses ! puis asseyez-vous sur votre derrière et dites-moi mes vérités !

LA BICHE

Entendu ! entendu ! (*Elle broute une feuille.*) Méée — méée... (*Puis elle se retourne et s'assied sur son train de derrière en face de son compagnon.*) Et maintenant, je suis à vous.

GILLES

Je vous écoute. (*Un temps.*)

LA BICHE

Mon bon maître, si je ne me trompe, car le calcul n'est pas mon fort, et pour compter à coup sûr les années, il me faudrait avoir devant moi les cornes de mon père le cerf, en voici quinze que vous vivez retiré dans cette caverne.

GILLES

Exactement.

LA BICHE

Voici quinze années, donc, que vous avez quitté votre

bienfaiteur l'évêque Césaire et Gaspard votre compagnon.

GILLES

En effet.

LA BICHE

Voici quinze années que les hommes — j'entends les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants — que vous guérissiez à plaisir...

GILLES

Et sans plaisir !

LA BICHE

Et sans plaisir... doivent se passer de vos services.

GILLES, *protestant*

Pardon ! pardon !

LA BICHE

Laissez, que je finisse ! Et plutôt que de supporter les honneurs, mérités peut-être, qui vous étaient rendus, les compliments, les fromages et les trombones, vous avez choisi de vivre tout seul, buvant de l'eau du torrent et nourri du pain dur que je vais ramasser pour vous à la porte des métairies. Chaque jour, je vous en rapporte un morceau dans ma gueule; mais vous n'êtes pas dégoûté de moi — et c'est là une marque de véritable humilité.

GILLES

Mais non, bonne biche, je ne suis pas humble. Vous avez une façon de me gourmander !

LA BICHE

Taisez-vous. Ou je recommence à faire « mééé » et je ne dis plus autre chose.

GILLES

Je me tais... je me tais.

LA BICHE

Ainsi, vous pratiquez l'humilité. Vous supportez la pauvreté — avec le chaud, avec le froid, l'humide et tout ce qui s'ensuit. Vous êtes habillé d'un sac et vous couchez sur des branchages, quand ce n'est pas sur des cailloux.

GILLES, *honteux*

Mais non.

LA BICHE

Vous en avez un tas de bien pointus, là, dans le fond. (*Elle désigne la grotte.*) Inutile de protester : je les ai vus. — (*Reprenant.*) Vous aiguisez des pointes pour vous en faire une ceinture. Vous dévidez les patenôtres du matin jusqu'au soir et souvent du soir au matin. Et pas comme une mécanique à faire de la corde et à débiter de l'eau au moulin : avec le cœur, avec le cœur ! — et vous avez bon cœur.

GILLES, *résigné*

Je vous laisse dire. Je fais en effet tout ceci, mais mal...

LA BICHE, *continuant*

Entendu. Ce n'est pas pour diminuer la prière et la pénitence qui sont au sommet de l'échelle, ni pour blâmer les solitaires et les hommes voués à la contemplation, sur lesquels repose, en somme, l'équilibre du monde... Mais, mon maître, à chacun son lot. Pensez-vous, avec tout cela, avoir fait ce que Dieu attendait de vous?

GILLES

Mais non, mais non ! je suis bien sûr que non, ma bonne biche; je n'en fais pas assez. Et je devrais jeûner double, souffrir double et prier deux fois plus; casser deux fois plus de cailloux, aiguiser deux fois plus de pointes — et n'avoir pas peur de m'asseoir dessus. Je n'en fais pas assez bien sûr! et je ne suis qu'un misérable. Et quand je songe à ce que nos martyrs ont enduré — je ne parle pas de Notre-Seigneur — je me fait l'effet d'être un gros marchand qui ne vivrait que pour son ventre. — Je suivrai vos conseils; je tâcherai d'en faire plus, ma bonne bête. Je ne suis rien, rien, rien! qu'un ver de terre, un moucheron, un capricorne ou un bousier. Pouah! pouah! je me crache dessus. (*Il crache de dégoût.*) Pardon, Seigneur! (*Se levant subitement.*) Tenez! je vais m'administrer une volée de coups de lanières qui s'entendra de loin. Vous allez voir. (*Il fait un pas vers la grotte et saisit un martinet.*)

LA BICHE, *l'arrêtant avec ses pattes*

Mais non! vous ne comprenez pas ! Laissez vos lanières tranquilles ! (*Elle le rasseoit.*) Je vous demande justement si vous n'avez pas tort de faire les choses que vous faites; si vous êtes bien sûr que Dieu vous ait créé et mis au monde, vous, Gilles, pour ne faire que jeûnes, ne faire que prier, ne faire que souffrir — et si vos pointes et vos cailloux ne seraient pas plutôt, dans votre cas particulier, des instruments du diable.

GILLES, *indigné*

Mais... vous parlez comme le diable même... ou comme Gaspard ! Et moi qui vous prenais pour une bête du Bon Dieu ! Les instruments de saint Antoine, de saint Hilarion, de saint Moïse, de tous les saints ermites du désert... des instruments du diable ! ! ! — Vous ne pouvez comprendre ça, ma bonne femme. Le monde a plus besoin de pénitence que de pain... et nous n'en ferons jamais trop pour nos pauvres péchés. Pénitence ! pénitence ! (*Il se lève éperdu.*)

LA BICHE, *le rasseyant encore*

Mais entendu ! je vous l'ai dit. — Calmez-vous, mon très saint ami. Je suis de votre avis en gros... je veux dire en principe; je ne suis pas si bête que j'en ai l'air. Mais les uns sont faits pour la pénitence... la pénitence des lanières, des pointes, des cailloux, du désert et du froid, de la solitude et du jeûne — et plaise à Dieu qu'il y en ait beaucoup! — les autres...

GILLES

Les autres ?

LA BICHE

...Pour la pénitence aussi...

GILLES

Vous voyez bien !

LA BICHE

Permettez !... mais d'un autre genre. (*Un temps.*) Répondez-moi franchement, pauvre petit moine ! Qu'est-ce qui vous est le plus désagréable au monde, de souffrir, de saigner, de manger du pain dur et de vous asseoir sur des pointes... — ou qu'on vous rende des honneurs ?

GILLES, *éperdu*

Les honneurs ! les honneurs ! Je ne suis rien qu'un ver de terre, un capricorne, un scarabée, un cancrelat! Pouah! pouah!

LA BICHE

Et pourquoi donc les fuyez-vous, s'ils vous sont tant désagréables? quand en outre, en les supportant, vous pourriez faire tant de bien parmi les hommes: et guérir des malades ! et chasser des démons ! et jeter de l'huile sur les tempêtes ! à Athènes et à Arles, sur mer et sur terre, partout? Si cela vous déplaît, pourquoi ne le faites-vous pas ?

GILLES, *embarrassé*

Mais... mais...

LA BICHE

Il n'y a pas de mais, mon saint homme. Voilà que vous faites comme moi quand je bêle... Mai-ai-aîs... mai-ai-aîs. C'est que vous êtes au bout de vos raisons et que votre cerveau d'homme ne trouve plus rien à répondre.

GILLES

Mais... mais...

LA BICHE

Vous voyez bien. — Vous demandiez des reproches tout à l'heure? en voilà. — Le don du miracle n'est pas commun et n'en fait pas qui veut. Notre-Seigneur Dieu vous l'accorde et au lieu de vous en servir, vous vous enterrez tout vivant, au plus profond d'un bois, pour n'en pas faire.

GILLES

Mais Dieu les peut faire sans moi ! Je lui demande tous les jours, dans mon trou, que chacune de mes prières guérisse quelqu'un de quelque chose... mais de loin ! mais de loin ! qu'on ne dise pas que c'est moi ! Puisque c'est Dieu qui opère et que je n'y suis pour rien.

LA BICHE

Vous me faites rire. C'est comme si vous demandiez à Dieu la grâce de manger par ailleurs que par votre

bouche, quand il vous a donné une bouche pour manger. Que s'il a décidé de faire ses miracles par Gilles, il lui faut Gilles, Gilles en personne, content ou pas content, Gilles tout cru! et non l'ombre de Gilles qui cherche son devoir au fond d'un bois. — Mais Gilles est désobéissant... Gilles est lâche et Gilles prétend changer l'ordre du monde pour n'être pas contrarié.

GILLES

Mais qu'ils me fouettent, qu'ils me battent, qu'ils me crucifient ! Quand nos saints faisaient des miracles, c'est ainsi qu'ils étaient payés.

LABICHE, *ironique*

D'accord. Mais vous n'êtes pas un saint, mon bon maître ; vous croyez peut-être en être un ?

GILLES, *désespéré*

Moi... moi ? je n'ai pas dit cela. Ce sont les autres qui le disent.

LA BICHE

Laissez-les dire. Contentez-vous de ne pas l'être, et faites des miracles comme si vous l'étiez.

GILLES, *inquiet*

Alors, j'ai péché grandement, à votre avis, en quittant mes parents, Gaspard et Mgr Césaire — et j'ai tort de rester ici ?

LA BICHE

Je n'en sais rien. C'est une idée qui m'est venue, une idée de biche, probablement. Faites-en ce que vous voudrez, mon maître ! En somme, il vous était peut-être bon, voire nécessaire, de méditer une quinzaine d'années dans cette forêt. C'est un nouveau sujet d'examen que je vous propose. (*Se levant.*) Mais j'ai déjà trop bavardé et, si je ne prends pas le galop jusqu'à la ferme la plus proche, vous n'aurez pas votre pain pour souper.

GILLES

Vous me laissez seul ?

LA BICHE

Avec Dieu. (*S'élançant à travers le fourré.*) Au galop ! au galop ! (*Elle disparaît.*). Papapa... papapa... papapa... Mééé-mééé... (*Son galop et sa voix s'éteignent.*)

GILLES, *seul*

Cette biche a peut-être raison. Elle fut toujours pour moi une bonne femme... Elle n'a pas intérêt à me tromper. (*Un temps.*) Tout de même, si depuis quinze ans que je loge ici, les paralytiques attendent, et les enfants mordus, et les jeunes filles possédées, et les navires en détresse... quand je me remettrai à la besogne, je n'y suffirai plus. (*Les yeux au ciel.*) O Seigneur, donnez-moi un signe ! Je me sens, à cete heure, encore plus bas que je ne me mettais. (*Il songe.*) Silence, ombrage, oiseaux, prière... J'étais si bien ici !... — Trop bien... (*Il*

se prend la tête dans les mains et entre dans une méditation profonde. Long silence. Puis, on entend au loin des cors et une chanson de chasse chantée à tue-tête par une voix d'homme.)

II

LA VOIX, *chantant*

Quand le roi s'en va-t-en guerre,
Toujours emmène avec lui
Son faucon, sa meute aussi
— Et chasse ne chôme guère —
Son faucon, sa meute aussi
Et chasse chez l'ennemi.

(Sur ces dernières paroles entre le grand veneur, qui est Gaspard, grandi, changé et barbu comme Gilles, suivi du roi Childebert, de Théodore, de Pélagie et de quelques piqueurs, avec — si on en a — des chiens).

CHILDEBERT, *furieux*

Grand veneur! grand veneur! vous avez une façon de mener la chasse qui me fait regretter de vous avoir tiré de l'ombre, pour vous confier ce noble emploi.

LE GRAND VENEUR

Mais, seigneur Childebert...

CHILDEBERT

Il n'y a pas de seigneur Childebert. Quand je vous re-

commande le silence, vous faites donner la meute et les cors; ou bien vous chantez à tue-tête ma chanson royale de chasse, sous prétexte que vous ne la connaissez que depuis hier et qu'elle vous plaît. Elle vous plaît... c'est bien. Mais le gibier est prévenu et il s'en va. Vous savez ce que signifie le mot bredouille?

LE GRAND VENEUR

Non, seigneur Childebert.

CHILDEBERT

Dans le Midi, il paraît qu'on ne connaît pas le mot bredouille ; c'est un pays de grands massacreurs de gibier. Ah ah ah ah ! (*Il rit bruyamment.*) Eh bien ! cela se dit en Neustrie et en Austrasie, quand on rentre le carnier vide. Si vous continuez, je n'aurai pas un lapin de garenne à servir à nos hôtes pour le souper.

PÉLAGIE

N'importe, sire ! Ne nous aventurons pas dans ce fourré. (*A Théodore.*) Pas d'imprudence, cher époux ! cette forêt est vierge et sourcilleuse. Vous n'auriez qu'à y rencontrer le sanglier d'Erymanthe ou un autre et il vous découdrait proprement.

CHILDEBERT

Cela s'est vu, Madame. Le prédécesseur de Monsieur dans la charge de grand veneur fut ainsi massacré l'autre semaine — et c'est pourquoi j'ai dû le remplacer au pied levé par Monsieur qui n'y entend rien... c'est

une justice à lui rendre... rien, rien! il n'avait jamais été qu'aux cuisines. Mais en campagne, et loin de son royaume, quand on veut faire une battue... entre deux batailles... et tuer quelques bêtes pour se reposer de tuer les gens, on n'a pas le choix, on prend ce qu'on trouve. — Vive la guerre ! vive la chasse ! et vive la joie du sang répandu! (*S'arrêtant et tendant l'oreille.*) Chut! chut !... écoutez-là ! les feuilles bougent.

PÉLAGIE, *effrayée, criant*

Un sanglier ! un sanglier !...

CHILDEBERT, *furieux*

Taisez-vous! taisez-vous, Madame! ou il se jettera sur vous.

PÉLAGIE, *redoublant de cris*

Théodore, Théodore ! monte-moi dans l'arbre !

CHILDEBERT

Allez-vous vous taire !... Tenez, vous l'avez fait partir.

PÉLAGIE

Tant mieux, tant mieux.

CHILDEBERT, *éclatant*

Par les cornes du cerf dix-cors, vous avez, vous aussi, Madame, une singulière façon de comprendre la chasse... (*Au grand veneur.*) Tu n'entends rien?

LE GRAND VENEUR

Chut! Monseigneur ? Je crois que la bête s'est arrêtée. Tenez... là!... derrière le buisson d'épines... C'est une bête curieuse... Elle a un croûton de pain dans la bouche... Elle nous regarde...

PÉLAGIE, *criant*

Au secours ! au secours !

LE GRAND VENEUR

Elle file... C'est une biche !

CHILDEBERT

Taïaut ! taïaut ! poursuivons-la ! En chasse ! en chasse ! (*Le roi, le grand veneur, les piqueurs et les chiens s'élancent vers le fond et disparaissent dans la bois.*)

III

THÉODORE

Ne craignez rien, ma bonne amie. Ce n'est qu'une biche.

PÉLAGIE

Avec des cornes ?

THÉODORE

Je ne sais... Non, sans cornes !

PÉLAGIE

Vous en êtes sûr ? J'ai toujours cru que les biches avaient des cornes.

THÉODORE

Quand elles sont vieilles, pas avant; vous confondez avec la chèvre ou le rhinocéros.

PÉLAGIE

Ah! je respire! (*Elle se laisse tomber sur un tronc d'arbre.*) Mais ils vont la tuer ?

THÉODORE

Probablement.

PÉLAGIE

La pauvre bête ! Je n'aime pas ce roi, il est cruel. Pourquoi sommes-nous venus de si loin à sa cour, quand nous vivions tranquilles dans notre maison du Pirée ?

THÉODORE

Vous le savez bien ! pour chercher Gilles ! quand nous avons appris, un peu tard malheureusement, qu'il fût à Arles, chez l'évêque Césaire. C'est alors que ce roi a envahi la Narbonnaise et nous nous sommes attachés à ses pas.

PÉLAGIE

Mais pourquoi le suivre à la chasse?

THÉODORE

Parce qu'on prétend à Narbonne que Gilles s'est caché dans cette forêt. C'était une occasion à saisir — et sans frais aucun.

PÉLAGIE

Sans frais aucun. (*Prise de colère.*) Oh ! le méchant garçon! Si je le retrouve, je lui prépare une de ces sorties, une de ces râclées... Je le fouetterai jusqu'au sang.

THÉODORE

Vous n'y pensez pas, Pélagie, un saint! Il n'a pas besoin de vous pour cela... Les saints, dit-on, s'administrent le fouet eux-mêmes.

PÉLAGIE

Un saint... un saint... (*Se levant et feignant de parler à Gilles.*) Venez ici, Monsieur le Saint! Ah ah ah! c'est ainsi que l'on quitte nocturnement, sans raison valable, son père et sa mère ! C'est ainsi que l'on récompense ses bons parents des soins qu'ils vous ont prodigués! Avez-vous oublié la saveur du lait maternel et du pain paternel qui vous ont fait ce que vous êtes ? Si vous êtes un Saint, c'est grâce à ce lait, ne l'oubliez pas ! au pain de votre mère, au lait de votre père...

THÉODORE

Vous vous trompez, ma bonne amie.

PÉLAGIE

Laissez-moi parler ! — Et vous partez, Monsieur le Saint, juste dans le moment que vos parents allaient être payés de toutes les peines qu'ils ont prises... pour vous élever peu à peu au plus haut degré de la sainteté. Vous préférez sans doute vous nourrir du lait des chevreuils et du pain des biches. Le bon Dieu n'est pas avec vous; je vous le dis, je vous le dis : le bon Dieu n'est pas avec vous. (*S'attendrissant.*) Gilles, mon Gilles, regardez-moi ! vous êtes en train de faire pleurer votre mère. (*Elle retombe en sanglotant sur le tronc d'arbre.*) Hélas ! hélas !...

(GILLES, *dérangé par le bruit, derrière son rideau de feuillage, a prêté l'oreille à tous les propos du chasseur : quand son nom a été prononcé par sa mère, il s'est dressé et il a écouté toutes ses invectives avec émotion.*)

GILLES, *à part*

Oh! mon père! oh! ma mère! Que je regrette! — Tout ce qu'elle dit est parfaitement vrai. Je ne puis en entendre plus. (*S'enfonçant dans sa grotte.*) Bon Seigneur, donnez-moi un signe! (*Il disparaît.*)

PÉLAGIE, *gémissant*

Mon fils... mon fils... (*Se redressant, furieuse.*) Mais si je retrouve ce Gaspard, ce vagabond, ce morveux, ce

moustique... qui a débauché mon garçon, il prendra deux fessées pour une. Je l'écraserai, je l'écraserai.

THÉODORE

Oh! ceci sera moins commode. Il doit être plus fort que vous aujourd'hui, avec du poil au bec. Ne vous y frottez pas!

(*A ce moment cris des chasseurs dans la coulisse.*)

LES VOIX

Taïaut! taïaut!

PÉLAGIE, *reprise de terreur.*

Le sanglier!... Théodore, monte-moi dans l'arbre!

(*La rumeur et les cris augmentent et tandis que Théodore saisit Pélagie par les jambes pour la hisser dans l'arbre dont ses mains touchent les premières branches, la biche de Gilles débouche dans la clairière et se cache, tremblante, derrière un buisson bas, tout en avant. Les cris redoublent et le grand veneur entre le premier, à reculons, barrant la route à Childebert et s'efforçant de l'empêcher de décocher une flèche à la biche. Derrière se montrent les piqueurs avec les chiens.*)

IV

LE GRAND VENEUR

Pitié! pitié! Seigneur! Ne tirez pas!

CHILDEBERT, *hors de lui*

Comment... ne tirez pas ? Qu'est-ce que c'est que ce grand veneur qui prend la défense des bêtes?

LE GRAND VENEUR

Elle est trop jolie, Monseigneur... elle tient un croûton dans la geule... elle a des yeux comme une femme... (*Il retient l'arc de Childebert.*)

CHILDEBERT

Qu'est-ce que c'est ? il tient mon arc ? Lèse-majesté! Lèse-majesté! Par les cornes du cerf dix-cors, finiras-tu?

LE GRAND VENEUR

Je vous dis qu'elle est trop jolie... Et je vous dis qu'elle me regarde... Et tenez, elle pleure! elle pleure comme une personne...

PÉLAGIE, *dans les bras de Théodore*

Ne tirez pas!

CHILDEBERT, *se débattant toujours*

Vous aussi! vous aussi! Mais ils vont tous s'y mettre pour empêcher la chasse. — Piqueurs! piqueurs! piquez-le! piquez-les!

THÉODORE

Pas moi! pas moi!

CHILDEBERT

Et lâchez les chiens! — Taïaut! taïaut! (*Les piqueurs harcèlent de leurs épieux le grand veneur qui, débordé, lâche l'arc du roi Childebert.*)

LE GRAND VENEUR

Sauvez-vous! sauvez-vous, Madame la biche!

THÉODORE ET PÉLAGIE, *harcelés à leur tour.*

Oh la! oh la!...

(*Tandis que Childebert bande son arc, la biche se relève, fait un bond et disparaît dans le fourré, en direction de la caverne.*)

LE GRAND VENEUR, *à Childebert*

C'est bien fait! vous ne l'aurez pas.

(*Mais Childebert a lancé une flèche qui, traversant le fourré, vient atteindre à la main l'ermite Gilles, au moment où, reparaissant, il reçoit dans ses bras la biche exténuée.*)

GILLES, *touché très fort*

Ciel!

LA BICHE

Oh! mon bon maître!... (*Gilles lève la main où demeure piquée la flèche. Son cri a frappé tous les assistants qui s'arrêtent court.*)

CHILDEBERT

Qui a dit ciel ?

PÉLAGIE

Quelqu'un a parlé?

LES AUTRES

Qui? la biche?...

LE GRAND VENEUR

La biche a parlé.

TOUS

La biche a parlé. (*Rumeur.*)

CHILDEBERT

Faites silence. (*Sombre et inquiet.*) Il vient de se passer ici quelque chose de merveilleux et de funeste. Quand la flèche a quitté la corde, j'ai senti tout à coup que je faisais mal, que j'allais verser le sang innocent... Je suis pourtant un homme rude. (*Un temps.*) Et la biche a parlé... A parlé comme une personne!... « Ciel!... ciel!... » Elle a dit : Ciel. — Les biches, à ma connaissance, ne parlent pas du ciel au moment de passer de vie à trépas... C'est étrange... Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?... Si elle monte au ciel, pour s'y plaindre de moi, j'ai chance de n'y pas rentrer, avant d'avoir rendu des comptes. (*S'élançant vers le fourré.*) Aidez-moi! aidez-moi! je veux savoir ce qu'il en est. (*Aux piqueurs.*) Abattez les branches, vous autres! (*On s'y*

emploie. Childebert et le grand veneur, suivis de Théodore et de Pélagie, se fraient un passage dans le fourré.)

GILLES, *effrayé*

On vient! on vient!...

LA BICHE

Ne craignez rien pour vous! ni pour moi non plus, mon bon maître. Voyons un peu cette blessure. — Retirez doucement la flèche. (*Il obéit.*) Et tendez votre main! (*Elle s'est couchée à ses pieds et la tête sur ses genoux lèche lentement la blessure.*) Mééé... mééé... (*A ce moment, Childebert et sa suite débouchent du fourré. Tous s'arrêtent sur place, stupéfaits.*)

TOUS, *ensemble*

— Un homme! — Blessé! — Un ermite! — Avec la biche! — Elle lui lèche la main!

CHILDEBERT, *frappé*

Mes amis, j'ai blessé un homme.

THÉODORE

Un ermite.

CHILDEBERT

Un ermite!

LE GRAND VENEUR

Un saint.

CHILDEBERT

Un saint! un saint!... (*Se découvrant et mettant un genou en terre, devant Gilles; tous l'imitent.*) Par le roi du ciel, vous me pardonnerez, saint homme. J'aime trop la chasse et j'en suis puni. Mais je ne pensais pas tirer ma flèche sur un homme de Dieu.

LE GRAND VENEUR

Sauf votre respect, Monseigneur, vous pensiez la tirer sur une créature de Dieu, une bonne petite biche, grise et blanche.

CHILDEBERT

Sans doute... sans doute... Mais le bon Dieu n'en saura rien. Elle n'a pas dit : ciel !

LE GRAND VENEUR

Voyez comme elle est pitoyable! Je crois qu'elle est en train de vous donner une leçon. Voyez!

LA BICHE, *léchant toujours*

Méé... mééé... (*Gilles ne bouge pas.*)

LE GRAND VENEUR

Voilà tout au moins un miracle.

CHILDEBERT, *à Gilles*

Vous ne répondez pas, saint homme? Ne peut-on savoir qui vous êtes? depuis quand vous logez ici? ce

que vous désirez qu'un roi fasse pour vous? Le roi est riche. Et il a le respect des saints. (*Un temps. Gilles ne bouge pas.*)

LABICHE, *léchant*

Mééé... mééé...

CHILDEBERT

Il est muet et sourd.

LES AUTRES

Il est muet et sourd.

CHILDEBERT

Il a pourtant dit: ciel!

LES AUTRES

Il a dit : ciel! (*Lassés d'attendre, tous se relèvent. Un temps. Alors la biche cesse de lécher et se dresse.*)

LA BICHE

Mon bon maître ne répond pas?

TOUS, *éperdus*

— La biche parle! — La biche parle!

CHILDEBERT, *tombant à genoux devant elle*

O sainte biche! si vous n'êtes pas une incarnation du diable... (*Tous les autres l'ont imité.*)

LA BICHE

Rassurez-vous, Monsieur le Roi. (*Elle se tourne vers eux et s'assied sur son train de derrière.*) Je vis avec un trop saint homme. Mais je ne suis qu'une pauvre bête du bon Dieu, comme toutes les bêtes. — Debout, Sire, debout! n'adorez pas un animal! — Debout, Monsieur et Madame! (*Au grand veneur.*) Debout, Gaspard! (*Mouvement de Gilles. Tous se relèvent.*)

THÉODORE ET PÉLAGIE

Comment Gaspard? Ce serait...

LA BICHE

Une minute. (*Se tournant vers Gilles.*) Allons, c'est le ciel qui le veut, mon bon maître. Vous avez crié : ciel! et le ciel vous a répondu. Vous vous plaigniez à votre biche de ne recevoir des hommes que des hommages et vous réclamiez le martyre. (*Désignant la blessure.*) C'est fait. Les hommes vous ont crucifié... d'une seule main. Le ciel n'a pas l'intention d'en demander davantage à l'ermite Gilles. (*Mouvement.*)

QUELQUES VOIX

Gilles?... Gilles?... Gilles?-...

LA BICHE, *continuant*

Et maintenant qu'il a versé son sang...

GILLES

Bien peu!

LA BICHE

Il va se résigner à rentrer dans le siècle, pour soulager le pauvre monde, chrétiennement — et il acceptera, en pénitence de ses fautes, tous les honneurs qu'on lui rendra. — Allons! le ciel a parlé, mon bon maître. Pour vous ramener dans la bonne voie, celle où vous fûtes appelé, il vous envoie un roi superbe, votre père, votre mère qui vous pleurent depuis quinze ans... et même votre ami Gaspard. Levez-vous, Gilles!

TOUS, *ensemble*

Gilles? Gilles? Gilles? c'est saint Gilles!

LA BICHE

Mais oui. — Et embrassez tout votre monde!

GILLES, *se levant, ému*

Je vous obéis... Mais c'est trop doux, ma chère biche!

LA BICHE, *le poussant dans les bras de ses parents*

Dépêchez-vous! allez! (*Mouvement.*)

PÉLAGIE

Seigneur! je retrouve mon fils. (*Baisers.*)

THÉODORE

Seigneur! et avec cette barbe! (*Baisers.*)

GILLES

O mon père ! ô ma mère ! je vous demande pardon à genoux.

PÉLAGIE

Ne fais pas ça!

GASPARD

Mon bon Gilles, quelle surprise!

GILLES

O mon bon Gaspard, quel retour! (*Ils s'embrassent.*) Tu ne m'en veux pas?

GASPARD

Pour ça, non. J'étais sûr de te retrouver. — Ah ah! On va en voir des belles choses! (*Gilles ayant fait le tour se trouve devant le roi et s'incline.*)

CHILDEBERT

Il est permis à un saint d'embrasser un roi. Le roi en aura tout l'honneur.

GILLES, *gêné*

Je vous en prie. (*A la biche.*) Vous l'entendez? ça recommence...

LA BICHE

Bien sûr que ça recommence ! ça ne fait même que de recommencer; vous n'avez pas fini, mon maître. — Le roi vous bâtira un monastère. Ici, puisque l'endroit vous plaît. Vous pourrez y garder votre caverne. Mais les gens viendront vous y voir, les sourds, les muets, les possédés, les aveugles, les fous, les paralytiques — et non pas seulement les biches, les hochequeues, les palombes et les faisans. Vous serez, en outre, entouré de moines qui suivront votre règle, le jeune, les pointes, les cailloux... tout ce que vous voudrez !... Embrassez donc le roi qui vous donne un beau monastère.

CHILDEBERT

J'en fais la promesse, Madame la biche. Mon saint homme, ouvrez-moi les bras! (*Il s'y jette humblement.*) Je tâcherai d'être moins dur à l'avenir... Mais si je pèche, en abusant des créatures, je saurai qu'un saint prie pour moi.

LA BICHE

N'en profitez pas trop, Sire.

CHILDEBERT, *galant*

Que voulez-vous? L'homme a quelque chose en lui de la bête... (*Saluant*) Et il ne la vaut pas toujours.

LA BICHE, *faisant la révérence*

Vous êtes galant !

PÉLAGIE

Dans tout cela, que fera-t-on de nous?

CHILDEBERT

J'y songe. Si cela vous convient, Madame et Monsieur, vous aurez là votre villa d'été; j'en fais les frais.

PÉLAGIE ET THÉODORE, *ravis*

Oh ! Sire ! Sire !

CHILDEBERT

Quant à mon grand veneur qui connaît si mal son métier...

PÉLAGIE, *l'interompant*

Sire, j'ai un compte à régler avec lui. C'est un vagabond, un moustique...

CHILDEBERT

Laissez-le, je vous prie. (*Il l'écarte.*) Quant à mon grand veneur, disais-je...

GASPARD, *le prévenant*

Sire... j'ai assez du métier. Je ne réclame pour moi qu'un bas emploi à la cuisine de vos moines. Je ferai les couteaux et je laverai la vaisselle, comme un bon frère lai. Mais je pose deux conditions. Primo, j'aurai le droit d'assister aux miracles.

GILLES

Gaspard!

GASPARD

Secundo: Dame Magloire ne rentrera pas comme cuisinière.

GILLES

Rassure-toi; nous n'aurons pas de femme ici. Elle est toujours chez Mgr Césaire?..

GASPARD

Et le fait toujours enrager. Je la croyais guérie — et elle empire. C'est pourquoi j'ai quitté la place.

GILLES, *tristement*

Chacun sa croix! — Je vais reprendre la mienne, camarade, avec les trombones, les fromages et tout ce qui s'ensuit... (*Silence. Alors la biche, qui s'est écartée et broute dans un coin, bêle.*)

LA BICHE

Mééé... mééé...

GILLES

Que dites-vous, ma bonne biche?...

LA BICHE

Je dis « mééé ». Je fais pénitence. Vous avez embrassé tout le monde, excepté moi.

GILLES, *ouvrant les bras*

Venez vite, ma bonne femme; vous m'êtes si chère! Au fait, je vous traite comme une personne — et vous le méritez — mais, en confidence, qui êtes-vous?

LA BICHE

Méé... méé... je ne sais pas.

GILLES

Moi, je m'en doute. Les anges du Seigneur ne dédaignent pas, à ce qu'on assure, d'entrer dans la forme des bêtes pour nous faire passer ses avertissements.

LA BICHE

Méé... méé...

GILLES

Vous ne direz rien, bonne biche. Alors, embrassons-nous; je vous aime bien.

(Gilles et la biche s'embrassent.)

CHILDEBERT

Vive saint Gilles !

LES AUTRES

Vive saint Gilles ! *(Un temps.)*

LA BICHE, *simplement*

Et maintenant, ami Gaspard, à vous de tirer pour nos spectateurs la morale de cette histoire, un peu fantaisiste dans le détail, mais véridique par le fond. Car, ne l'oubliez pas, le petit saint Gilles est au Bréviaire. (*Elle lui tape sur l'épaule.*)

GILLES, *la tête basse*

O bon Seigneur! Il ne me manquait plus que ça!...

GASPARD

Soit! je crois que j'ai une idée. (*Au public.*) Mesdames et Messieurs, que chacun se tienne à sa place... — comme ne s'y tenait pas dame Magloire; aussi elle a encore du purgatoire pour mille ans... — les cuisinières à leur fourneau et les pasteurs à leurs ouailles; les ouvriers à leurs outils et les marchands à leur comptoir; les fabricants à leur fabrique et les penseurs à leur pensée; les vrais poètes à leurs vers, les bons prosateurs à leur prose; les ermites à leur solitude; les guérisseurs, à leurs malades — et moi Gaspard, qui ne sais rien faire, à un petit ouvrage de pas grand'chose — selon la vocation de chacun. Le monde n'en ira que plus droit. C'est aux Saints à donner l'exemple. — Mais, d'une façon ou d'une autre, que Dieu soit le premier servi.

Maisonneuve, Septembre 1921.

La fête de saint Gilles (du Gard) est célébrée le 1er septembre.

Au cas où il serait matériellement impossible de réaliser l'épisode de la tempête, la scène qui suit serait ajoutée au premier épisode.

XI

Le cortège triomphal s'est éloigné. La nuit tombe. Bientôt on entend des cris, des chants, des fanfares. Même on pourrait faire défiler sur la scène, si on disposait d'un assez grand nombre de figurants, la foule de figurants, la foule de la ville et des campagnes environnantes qui s'avance vers la maison de Gilles, hommes, femmes, enfants, « sociétés athlétiques, musicales et autres », portant des fleurs, des fruits, des légumes et du laitage, soufflant dans des trompettes, dans des « trombones » tout comme un soir de 14 juillet. Après quoi, la scène resterait vide et on verrait reparaître Gaspard, triste et las... Il s'assied sur le banc et songe. Alors, Gilles à son tour, rentre en scène, toujours éperdu.

GILLES

Gaspard... tu n'es pas là?... Gaspard!...

GASPARD, *se levant*

Est-ce toi, Gilles?

GILLES, *tombant dans ses bras en pleurant*

Mon bon ami!

GASPARD

Qu'est-ce qu'il y a?

GILLES

Il y a que je n'en peux plus, mon bon Gaspard qu'il faut que je m'en aille... Emmène-moi...

GASPARD

Où donc, mon bon Gilles?

GILLES

Sur ton bateau.

GASPARD

Sur mon bateau.

GILLES

Oui, il faut qu'il m'emporte, etc. (*Ici, on intercalera le morceau de la scène II du second épisode, depuis « Il faut qu'il m'emporte... » jusqu'à « Jérome, c'est mon autre nom. Personne ne s'en sert jamais. » Puis, ajouter :*)

GILLES

Partons... partons! Les voilà qui reviennent! (*Il entraîne Gaspard et sort avec lui par la gauche en criant :*) Seigneur! Seigneur!

RIDEAU

LE DIT DE L'HOMME QUI AURAIT VU SAINT NICOLAS

Miracle en deux Tableaux, en prose

A Jacques Prénat.

PERSONNAGES

LE VIEUX M. VERDANCHET, *ancien horloger.*

M. DUPOISON, *adjoint au maire de Couilly-sur-Saône et mangeur de curés.*

UN TRIMARDEUR.

Deux bandits masqués, personnages muets.

La salle basse, qui compose tout le rez-de-chaussée de la petite maison où s'est retiré M. Verdanchet, à Couilly-sur-Saône, en Bourgogne. A droite, la porte d'entrée, ouvrant sur le jardin et à côté une fenêtre, avec un petit établi d'horloger. A gauche, une grande cheminée de campagne, une horloge, un buffet. Au fond à gauche, un escalier raide conduisant à une petite chambre mansardée. Au fond à droite, un grand lit avec un édredon rouge vif. Au milieu, une table et des sièges. Au mur, diverses images dont une grande, genre Epinal, représentant saint Nicolas, accrochée au-dessus du lit.

Un soir d'hiver, trois ou quatre ans après la guerre.

PREMIER TABLEAU

M. Verdanchet vient de dîner, à la lumière de la lampe. Il achève de desservir, il va et vient du buffet à la table. Mince comme un fil, avec une courte barbe blanche, des lunettes, une toque grecque et un veston de velours étriqué, il a des gestes courts et méticuleux. Il fait pitié et il fait rire.

Soudain, un gros poing, semble-t-il, frappe familièrement contre la porte. M. Verdanchet sursaute.

M. VERDANCHET

Oh là! (*Mais aussitôt la porte s'ouvre et M. Dupoison paraît. Il est gros, rubicond, avec des favoris gris sale, un costume de chasse, des guêtres, un chapeau mou et un bâton.*) Ah! vous m'avez fait peur!

M. DUPOISON

On entre?

M. VERDANCHET

Entrez, voisin.

M. DUPOISON

On ne dérange pas?

M. VERDANCHET

Au contraire.

M. DUPOISON

Il n'est pas là?

M. VERDANCHET

Qui?

M. DUPOISON

Eh bien, lui !

M. VERDANCHET

Qui lui?

M. DUPOISON

Vous savez bien qui je veux dire.

M. VERDANCHET

Non, M. Dupoison.

M. DUPOISON

Saint Nicolas! (*Il rit d'un rire épais et sonore*)

M. VERDANCHET, *fâché*

Non, non; il n'est pas là. S'il y était du reste, vous l'auriez fait partir... Entrez, allons, ne laissez pas la porte ouverte. Vous voulez une goutte?

M. DUPOISON, *refermant la porte*

Apparemment. Est-ce que je viens jamais pour autre chose? Nous n'avons pas en tout deux idées pareilles. Vous êtes pour les curés et je suis contre. Je tiens pour la lumière et vous pour l'éteignoir. Je ne suis que ma

conscience et vous suivez la procession. Nous ne nous entendons vraiment que sur la goutte. Buvons donc, M. Verdanchet. (*Il s'est attablé. Son hôte pose deux verres et les remplit de vieux marc de Bourgogne.*)

M. VERDANCHET

A votre santé, Monsieur Dupoison !

M. DUPOISON

Merci bien.

M. VERDANCHET

Et à la santé de Madame ! Toujours garçon ?

M. DUPOISON

Toujours... A la vôtre, Monsieur Verdanchet! Et à la santé de saint Nicolas !... (*Il rit.*) Dites-moi donc, voisin. Qund il vient vous rendre visite, est-ce que vous trinquez ensemble?

M. VERDANCHET

Non, Monsieur Dupoison.

M. DUPOISON

Alors, que faites-vous? un domino?...

M. VERDANCHET

Que vous importe? Je ne vous demande pas ce qui se passe le Vendredi-Saint à la Loge.

M. DUPOISON

Oh! mais!... je ne le vous dirais pas!

M. VERDANCHET

J'ai donc le droit d'en faire autant.

M. DUPOISON

Soit! soit! Liberté de conscience! liberté de parole! liberté de silence! liberté! liberté! Vive la liberté!... (*Un temps.*) C'est tout de même une drôle de chose qu'un homme de votre âge qui a reçu de l'instruction et avec ça, habile comme pas un à démonter ces petites bricoles qui sont dans l'intérieur des montres et auxquelles je ne comprends rien, se soit, du jour au lendemain, mis en tête des idées pareilles : que saint Nicolas qui est mort et probablement sans avoir vécu, descend du paradis pour faire la conversation à la veillée... Passe encore sous le règne de Dagobert ou de Cyrus. Mais dans notre siècle, Monsieur Verdanchet ! dans notre siècle!

M. VERDANCHET

Ce ne sont pas des idées, Monsieur Dupoison, et le siècle ne changera rien à des choses qui n'ont point d'âge, pour la raison qu'elles furent de tout temps depuis Notre-Seigneur Jésus. Je ne m'attendais pas, bien sûr, à frayer avec l'autre monde et j'en suis fort indigne quant à moi. Mais je n'y peux rien, c'est un fait.

M. DUPOISON

C'est un fait... c'est un fait...

M. VERDANCHET

Vous êtes pour les faits, monsieur l'adjoint au maire?

M. DUPOISON

Pour les faits que je puis constater *de visu*.

M. VERDANCHET

Est-ce que vous ne croyez pas à Robespierre, au chevalier de La Barre, à Etienne Dolet ?

M. DUPOISON

Si j'y crois... si j'y crois!... et je les vénère; ce sont mes saints, à moi.

M. VERDANCHET

Et vous les avez vus?

M. DUPOISON

Oh! permettez.

M. VERDANCHET

Non, je ne permets point. Je conclus. Laissez-moi conclure.

M. DUPOISON

Et que concluez-vous?

M. VERDANCHET

Que vous croyez sur parole, comme un cagot.

M. DUPOISON

Pardon... pardon... comme un cagot!... Je crois ce ce qui peut être cru.

M. VERDANCHET

Vous prétendez donc que j'invente? ou que je perds la tête? Je suis un vieux menteur ou un vieux fou... et ma parole ne vaut rien? Insultez-moi!...

M. DUPOISON

Que voulez-vous que je vous dise. Vous êtes un brave homme et un bon horloger, voisin. Mais un peu drôle, selon moi, depuis que vous vivez tout seul. Je vous ai connu autrefois : vous alliez à l'église à Noël et à Pâques... aux mariages, aux enterrements... pour ne pas déplaire à feu votre femme; mais vous ne vous priviez pas de jurer, sacrebleu! Franchement, je vous aimais mieux du temps que les saints vous laissaient tranquilles et que vous ne donniez pas dans les curés!

M. VERDANCHET

Je n'ai rien fait pour ça, voisin. Le malheur est venu, La guerre, cette terrible guerre. Ah! ça vous change un homme!

M. DUPOISON

Ça ne m'a point changé, oui-da !

M. VERDANCHET

Vous n'avez pas été éprouvé, comme moi, dans votre famille.

M. DUPOISON

Oh! j'ai pris part au deuil public!

M. VERDANCHET

Je n'en doute pas. Mais vous n'avez laissé là-bas aucun des vôtres... — Tenez! vous ne savez pas d'où je viens? De Mâcon.

M. DUPOISON

Ah bah!

M. VERDANCHET

De Mâcon, oui. On a terminé les affaires... après combien de va-et-vient... du tribunal au notaire et au receveur... qui ont gratté tant qu'ils ont pu. Mais ils ont fini par lâcher la somme! Ici le flot coule à rebours et le bien retourne aux parents. J'hérite, Monsieur Dupoison, j'hérite! Je rapporte sur moi les quatre sous qu'ont économisés mes trois garçons. Vous voyez le paquet. (*Il tire un paquet de sa poche.*) Dix mille! C'est à pleurer de désolation.

M. DUPOISON

Dix mille! fichtre? Une compensation tout de même!

M. VERDANCHET

Rien peut-il compenser la mort?

M. DUPOISON

Non, bien sûr. Mais l'argent est l'argent. Dix mille!

M. VERDANCHET

Ça représente du travail!... Mes pauvres gars! Toute leur sueur est là-dedans, ainsi! et tout leur sang... là-bas... Quand j'y repense! Quel tableau! quel tableau! — Le premier qui tombe... à la Marne — et le vieil homme qui se dit : Je vivrai donc pour les deux autres. Le second, à Verdun. C'est bon, c'est bon; celui qui reste, le vieil homme l'aimera pour trois. Il tombe aussi, à sa première attaque... Alors le vieil homme est tout seul... et n'a plus personne à aimer. Il hérite... il hérite... En voilà une affaire !

M. DUPOISON

Et c'est donc cette affaire-là qui raccommode le vieil homme avec le bon Dieu? Il n'est pas rancunier.

M. VERDANCHET

Il ne sait plus ce qu'il est, le vieil homme. Il va à travers sa maison, du matin jusqu'au soir, en pleurant, en geignant : Où sont-ils? où sont-ils? — Le premier, mon aîné, on n'en a pas retrouvé un atome. Le second?... confondu avec d'autres, sous la même croix. Le troisième, le petit, je l'avais bien ici à moi, puisqu'on me l'a ramené au cimetière... Mais à moi dans la terre et la terre l'avait plus que moi. — On essayait bien de me raisonner... Vous veniez le soir et nous faisions une partie. Vous n'êtes pas mauvais homme, quoique franc-

maçon. Mais, sans vous offenser, ce n'est pas la franc-maçonnerie qui aura jamais consolé grand monde. — Où sont-ils? où sont-ils?... C'était au bon Dieu qu'il fallait demander cela.

M. DUPOISON

Et c'est ce que vous avez fait?

M. VERDANCHET

Oh! pas si vite! Je n'osais pas m'en ouvrir au curé... Si je me glissais dans l'église, c'était à nuit tombée, quand je ne risquais pas d'être vu... Peine perdue! j'avais oublié mes prières... Et le bon Dieu, dans sa puissance et dans sa gloire, c'est si loin d'un pauvre bonhomme comme moi! Où sont-ils? où sont-ils? Ils ne sont plus, que vous me dites. Je n'appelle pas ça une solution. Est-ce qu'on aurait dans le corps l'envie de durer comme on l'a, si on devait finir pour tout de bon? Et est-ce qu'on garderait tant d'amour dans le cœur pour des fantômes?... Et j'allais et j'allais... et je me serais bien détruit... si j'avais eu le courage de me détruire... Mais la vie, c'est plus fort que tout, voyez-vous, ...et une chose trop respectable. Je ne l'avais pas, non — et c'est alors...

M. DUPOISON

C'est alors?...

M. VERDANCHET, *se levant*

Attendez! Je vais vous montrer quelque chose et vous

comprendrez tout de suite... sans explication. (*Il monte l'escalier.*)

M. DUPOISON

Je vous suis ?

M. VERDANCHET

Non, restez en bas. (*Il disparaît dans la chambre du haut et reparaît sur le palier, tenant une chasuble sur un porte manteau, une mitre d'évêque et une crosse; il montre le tout, sans descendre, à M. Dupoison.*) Vous voyez ?

M. DUPOISON

Qu'est-ce que c'est que ça ?

M. VERDANCHET

Des habits d'archevêque !

M. DUPOISON

Vous êtes nommé archevêque ?

M. VERDANCHET

Mais non ! mais non ! Les habits de saint Nicolas !... C'est lui qui le fut, en son temps, archevêque ; archevêque de Myre, en Asie.

M. DUPOISON

Et il vous laisse ses habits à garder, quand il rentre tout nu au ciel ?

M. VERDANCHET

Ne plaisantez pas. Ceci me vient de la vieille Mademoiselle Cunégonde, votre ennemie jurée... ce qui prouve qu'elle a bon cœur. Elle a su comme ça que je collectionnais toutes sortes de petites reliques pour le souvenir et elle me fit don, un jour, du beau costume de saint Nicolas que le dernier de mes garçons avait porté au patronage, dans une pièce où il représentait le saint. Comme on ne joue plus, à présent... vous avez fermé son école... et les acteurs sont morts... ça ne lui servait plus à rien. — Bien sûr, vous n'avez pas assisté à la pièce ?

M. DUPOISON

Entre nous, je préfère le music-hall.

M. VERDANCHET

Chacun son goût. C'était peu avant le départ de mon petit gars pour le front. J'y fus... j'y fus... Il remporta un vrai triomphe... Des manières si distinguées et une figure si douce... On le voyait avec la mitre, avec la chasuble et avec la crosse — et cette barbe grise... (*Il la montre.*) J'ai la barbe aussi. Il entrait chez le charcutier assassin qui avait mis dans le saloir trois enfants coupés en morceaux...

M. DUPOISON

Quelqu'un comme Landru ?

M. VERDANCHET

Oui, dans le même genre. Il s'avançait... il faisait un grand geste... et les trois enfants sortaient bien vivants en chantant un joli cantique. — Vous comprenez maintenant? Tout vient de là! (*Se retournant.*) Je suis à vous... je remets les affaires en place.

M. DUPOISON, *l'arrêtant*

Permettez! que je tâte! (*Il monte quelques marches et tâte la chasuble.*) Ça n'est pas du vrai?

M. VERDANCHET

Je ne pense pas. Mais ça fait son effet de loin. (*Rentrant dans la chambre.*) Tout vient de là!

M. DUPOISON, *allant et venant*

Tout vient de là...? tout vient de là...?

M. VERDANCHET, *reparaissant*

Vous avez saisi?

M. DUPOISON

Pas une once.

M. VERDANCHET

C'est pourtant clair. J'avais trouvé mon saint!

M. DUPOISON

Votre saint?

M. VERDANCHET

Oui, mon saint. Celui qu'il me fallait. Celui qui était pour mon cas. Enfin... celui qui ressuscite! Comprenez-vous, maintenant?

M. DUPOISON

J'y suis, j'y suis! — Et vous avez cru, comme ça, qu'avec un geste au-dessus du saloir, votre saint...

M. VERDANCHET

Je l'ai cru. Je le crois encore. Du reste, il m'a tout raconté quand il est venu.

M. DUPOISON

Voyons... voyons...

M. VERDANCHET, *redescendant*

De ce jour-là, je ne songeai plus à mes gars sans songer à saint Nicolas, au charcutier, au saloir et à tout le reste. Il avait bien ressuscité les petits garçons en morceaux ; pourquoi n'en ferait-il pas autant pour les miens ? Ça n'est pas plus malin.

M. DUPOISON

Mais tout autant.

M. VERDANCHET

Tout autant, mais pas plus. Ah! l'ai-je obsédé, le

bonhomme ! (*Répétant ses adjurations.*) Grand saint Nicolas! grand saint Nicolas ! vous ne laisserez pas mes garçons pourrir! Grand saint Nicolas! vous me les rendrez! Au bon Dieu, je ne sais que dire... Mais avec vous, je n'ai pas peur. Je sais comme vous êtes et je connais votre spécialité... Je vous cornerai tant de fois ma prière dans les oreilles qu'il faudra bien que vous me répondiez. Grand saint Nicolas! Grand saint Nicolas!... Et j'ai tant fait qu'il est venu. (*Plus mystérieusement.*) Un soir...

M. DUPOISON

Un soir...

M. VERDANCHET

Le soir de la Noël... (*Se reprenant.*) Mais non, voisin. Ça, je n'ai plus le droit de vous le dire. C'est entre lui et moi. Il m'a déjà repris parce que j'ai raconté à Mlle Cunégonde, laquelle l'a répété partout, qu'il venait me voir. Vous en savez assez. C'est bon.

M. DUPOISON, *les bras au ciel*

Monsieur Verdanchet... Monsieur Verdanchet!... Mon bon... mon cher Monsieur Verdanchet!... Mais c'est énorme... énorme... énorme! Et la science? et la vérité ? et le progrès ? et le tout à l'égoût ? et la télégraphie sans fil ? qu'en faites-vous ? qu'en faites-vous?... Enorme!

M. VERDANCHET

Je n'en fais rien. Je vous dis ce qui est.

M. DUPOISON

Là! les yeux dans les yeux... vous n'êtes pas en train de me faire grimper à l'arbre?

M. VERDANCHET

Vous avez trop de ventre... et je ne sais pas inventer.

M. DUPOISON

Vous êtes donc plus atteint que je ne pensais. (*Allant et venant.*) Ah! Seigneur! ah! Seigneur! Enorme... énorme !

M. VERDANCHET

Quel Seigneur invoquez-vous là?

M. DUPOISON

C'est une façon à moi de jurer. Mais puisqu'on parle du Seigneur, c'est donc saint Nicolas qui vous a conseillé de faire votre paix avec lui ?

M. VERDANCHET

Tout juste. Figurez-vous qu'il m'a rappris le catéchisme mot à mot. Il s'assied là, il tient le livre et je suis comme un écolier, avec mon doigt.

M. DUPOISON

Le catéchisme!

M. VERDANCHET

Oh ! c'est une belle chose... qui contient toute la sagesse... et qui vous met Notre-Seigneur comme à portée. Dieu n'est pas si terrible que je le pensais ! Les gens qui ont un peu d'audace peuvent s'adresser directement à lui. Mais moi... moi... j'ai mes habitudes : c'est Saint Nicolas qui parle pour moi.

M. DUPOISON

Et physiquement, comment est-il fait, votre saint?

M. VERDANCHET

Comme sur l'image au-dessus de mon lit. (*Il montre l'image.*)

M. DUPOISON, *devant l'image*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Et il se met en carnaval, comme de juste, avec un manteau en faux or ?

M. VERDANCHET

Le même que le mien, exactement le même ; mais en vrai.

M. DUPOISON

Vous n'en savez rien.

M. VERDANCHET

Je suppose. L'or ne doit pas lui coûter cher.

M. DUPOISON

Et entre-t-il par le plancher ou par le toit ?

M. VERDANCHET

Il entre et sort par la porte, comme tout le monde.

M. DUPOISON

Mais sans doute qu'il flotte en l'air ?

M. VERDANCHET

Non, il avance un pied après l'autre, comme vous-même.

M. DUPOISON

Et il parle en espéranto ?

M. VERDANCHET

En français comme vous et moi.

M. DUPOISON

Mais le miracle ?

M. VERDANCHET

Quel miracle ?

M. DUPOISON

Vos trois garçons ? il vous les a ressuscités ?

M. VERDANCHET

Non... (*Geste de M. Dupoison.*) Attendez ! Je vais vous dire. Il paraît qu'ils ne sont pas morts... qu'ils se portent même fort bien: car le saint les voit tous les jours. Leur âme est devant le Seigneur. Les corps aussi auront leur tour... Mais, plus tard, à la fin des siècles...

M. DUPOISON

Nous en recauserons. Et il vient souvent vous faire ses contes ?

M. VERDANCHET

Dame... quand il sent que j'ai besoin de lui.

M. DUPOISON

Et vous êtes bien sûr, voisin, que ce n'est pas Mlle Cunégonde... ou une autre — ou le curé... ou le bedeau... — qui s'affuble à la nuit de vos guenilles de théâtre, pour vous monter le cou?

M. VERDANCHET

Oh! y pensez-vous, M. Dupoison ?

M. DUPOISON

J'y pense fort. — Hum! hum! Voici, je crois, la bonne piste, au bout de laquelle nous trouverions une explication rationnelle.. rationnelle.. — J'en aurai le fin mot, foi de mécréant! La prochaine fois qu'il viendra, ayez la bonté seulement de me faire signe... et je vous promets bien...

M. VERDANCHET

Mille regrets, M. Dupoison... Saint Nicolas n'est pas votre homme... Il n'a pas envie de vous voir. — Hein! vous seriez content de désabuser un pauvre bonhomme pour le replonger dans les larmes et dans la désolation?

M. DUPOISON

Les droits de la vérité avant tout.

M. VERDANCHET

Je vous remercie. Gardez pour vous votre vérité qui n'est pas la mienne. Je sais ce que je sais ; je tiens ce que je tiens et j'y crois aussi dur que vous croyez à Robespierre, à Etienne Dolet et au chevalier de La Barre... que, du reste, vous n'avez point vus... Tandis que moi, j'ai vu saint Nicolas, là, à ma table, comme je vous vois en ce moment...

M. DUPOISON

C'est bon... c'est bon... N'insistez pas! Je rentre. — Cela offense la raison, comme elle ne fut pas davantage offensée, je le jure, aux temps les plus sombres du moyen âge, avant la découverte de l'imprimerie par Christophe Colomb et l'exécution de Louis Capet. Brisons-là, M. Verdanchet, je ne veux pas perdre l'esprit. (*A la porte.*) Bonne nuit — et ne rêvez pas !

M. VERDANCHET

Je ne rêve jamais, voisin. Je n'ai pas d'imagination.

(*Il ouvre la porte.*) Oh ! il fait clair comme en plein jour. Il gélera, probable.

M. DUPOISON

Oui, probable. (*S'arrêtant net.*) — Holà !

M. VERDANCHET

Qu'est-ce que vous avez ?..

M. DUPOISON

J'avais cru voir quelqu'un près de la grille. Je me trompais... sans doute...

M. VERDANCHET, *soudain affolé*

Mais non... vous ne vous trompez pas... — Rentrez !... rentrez !... Et fermez cette porte... Vite ! (*Il le tire dans la maison et ferme.*) Ils sont là !... ils sont là !... ils m'ont suivi jusque chez moi...

M. DUPOISON

Mais qui ?...

M. VERDANCHET

Les bandits en auto.

M. DUPOISON

Ah ah ah ah ! Voilà encore une autre histoire ! Racontez... racontez ! je préfère ce genre-là. Des bandits en auto ?

M. VERDANCHET

Oui... comme je quittais le guichet... après avoir touché la somme... j'ai remarqué deux hommes... de très mauvaise mine... en peau de bique... avec la casquette à carreaux... qui me regardaient en dessous...

M. DUPOISON

En dessous ?

M. VERDANCHET

En dessous. Ils sont sortis de la banque derrière moi... et je les ai retrouvés à la gare... et ils me regardaient encore...

M. DUPOISON

En dessous ?

M. VERDANCHET

En dessous. Et puis je ne les ai plus vus... — Mais vous les avez vus pour moi... Ils m'ont suivi... ils sont cachés là... ils attendent... Ils ont su que j'avais touché... et cette nuit...

M. DUPOISON

Cette nuit...? — Ah ah ah!...

M. VERDANCHET

Allez, voisin!... Allez prévenir la police!... Vous êtes adjoint au maire... j'ai droit à la protection de vos agents. Allez ! allez !

M. DUPOISON

C'est saint Nicolas qu'il faut prévenir. Voilà une occasion et une belle !

M. VERDANCHET

Saint Nicolas est pour me consoler, non pour me garder des brigands.

M. DUPOISON

Vous avez donc peur de mourir? Votre corps vous sera rendu à la fin des siècles.

M. VERDANCHET

Non, M. Dupoison... J'ai peur seulement qu'on me vole... qu'on me prenne les quatre sous de mes garçons... sans que j'aie eu le temps de les employer...

M. DUPOISON

Et à quoi les emploierez-vous?...

M. VERDANCHET

A une chose... à une chose... qu'il faut dire tout bas... Saint Nicolas nous entendrait. Vous comprenez... je veux qu'il en ait la surprise... (*Bas.*) Voici. J'en ai fait le vœu à part moi. Mes dix mille francs seront pour lui, je les lui donne. Il aura dans l'église une chapelle à lui, avec une statue dorée, des roses en papier et des flambeaux. Il ne doit le savoir que le jour de sa fête et c'est pourquoi je ne l'appellerai pas ce soir. Demain le curé

tiendra mon argent et il fera le nécessaire. Mais si je suis dépouillé cette nuit... impossible, n'est-ce pas...

M. DUPOISON

De mieux en mieux. Une chapelle!... une statue!... et à saint Nicolas! quand Isidore Balanchard attend la sienne sur la place depuis bientôt trente ans... Dix mille francs... dix mille francs... exactement ce qui nous manque...

M. VERDANCHET

Votre Isidore Balanchard n'est pas un saint.

M. DUPOISON

Pas un saint... pas un saint...? lui qui a eu l'honneur de poser la première pierre de la première école obligatoire et laïque dans le canton... Pas un saint... pas un saint...? Je souhaite que tous les vôtres lui ressemblent.

M. VERDANCHET

Soit! soit! je n'en dis pas de mal... Allez chercher les gendarmes, M. Dupoison.

M. DUPOISON

Eh! vous n'y pensez pas! On me prendrait pour un toqué. J'irai prévenir les gendarmes quand le coup sera fait

M. VERDANCHET

Il sera bien temps...

M. DUPOISON

Je rentre.

M. VERDANCHET, *éperdu*

Non... non... ne me laissez pas seul... J'ai peur... j'ai peur... (*Il le retient.*) Mon bon Monsieur Dupoison... une idée... Rendez-moi le petit service de passer la nuit sous mon toit!... Personne ne vous attend chez vous... Mme Dupoison est en voyage.

M. DUPOISON

Passer la nuit?...

M. VERDANCHET

J'ai de quoi vous coucher. Vous n'allez pas laisser un pauvre vieux bonhomme se débattre contre deux brigands... Car ils viendront... ils viendront... j'en ai l'assurance...

M. DUPOISON

Raison de plus pour m'en aller.

M. VERDANCHET

Restez, mon bon voisin.

M. DUPOISON

Non... non... vous dis-je? Je ne suis pas un homme qui découche.

M. VERDANCHET

Je vous dis qu'on vous couchera. Le lit est bon dans la petite chambre. C'est là que dormait mon garçon avant de partir. Il n'y a même pas les draps à mettre; j'attendais un cousin... Vous restez?

M. DUPOISON, *d'un autre ton, douteusement*

Je reste... je reste... En voilà une fantaisie!

M. VERDANCHET

Une fantaisie de vieil homme... qui a perdu trois fils...

M. DUPOISON

Si vous me prenez par le sentiment!... (*Après un temps.*) Et vous me coucheriez là-haut?

M. VERDANCHET

A moins que vous ne préfériez cette chambre. Je vous cède mon lit.

M. DUPOISON

Non... non... j'en ai vu d'autres à la guerre... Ah! cette guerre!

M. VERDANCHET

Oui, cette guerre !

M. DUPOISON

J'ai gardé un camp de prisonniers à Toulouse pendant cinq ans!

M. VERDANCHET

Alors... vous restez?

M. DUPOISON

Soit! je reste.

M. VERDANCHET

Ah! Monsieur Dupoison! (*Il l'embrasse.*)

M. DUPOISON

C'est bien pour vous faire plaisir. Mais à deux conditions : la première, c'est que vous verserez la moitié de la somme à la souscription pour Isidore Balanchard.

M. VERDANCHET

Mais je ne peux, voisin. J'ai fait le vœu de la réserver tout entière à ce que vous savez. Tant que je ne suis pas relevé de mon vœu par le saint lui-même... je n'ai pas le droit d'en distraire un sou.

M. DUPOISON, *réfléchissant*

C'est dommage. — Eh bien ! n'importe... Seconde condition, mais celle-là, j'y tiens.

M. VERDANCHET

Dites, voisin...

M. DUPOISON

Si votre saint vient vous voir, vous m'appellerez.

M. VERDANCHET

Entendu! entendu! — Une petite larme?

M. DUPOISON

Volontiers. (*Il boit.*) Ah ah ah ah...! Vous me faites rire, mon bon vieux. Un saint qui cause! Des bandits en auto! Quoi encore? Vous ne vivez plus dans la vie, parole! mais dans un roman-cinéma. Vive la science positive et la fraternité des peuples! Là-dessus, je vais me coucher.

M. VERDANCHET

Je vous accompagne. Voulez-vous la lampe... ou cette lanterne? J'ai un petit travail à finir...

M. DUPOISON

N'importe quoi. Le temps de me déshabiller et je me plonge dans le néant sans phrases. Vive la science! vive la matière! et vive le néant final! (*Il rit.*) Précédez-moi. (*Tous deux gravissent l'escalier et disparaissent un moment.*)

M. VERDANCHET, *ressortant seul*

Oui, Monsieur Dupoison, cela vous sera compté dans l'autre monde. Merci de tout cœur et dormez bien.

M. DUPOISON, *de la chambre*

Bonne nuit, Monsieur Verdanchet.

M. VERDANCHET

Si j'appelle, vous entendrez ?

M. DUPOISON

Ne craignez rien.

M. VERDANCHET

Voulez-vous un bonnet de coton ?

M. DUPOISON

Je ne suis pas chauve. Votre chemise suffira.

M. VERDANCHET

Alors, bonsoir.

M. DUPOISON

Bonsoir. (*Il referme la porte et redescend, puis s'installe à son établi pour réparer une montre. Silence. Au bout d'un moment, M. Dupoison reparaît, mais en caleçon.*)

M. DUPOISON

Dites-moi donc. Tout bien réfléchi, voisin... si saint Nicolas vous visite, laissez-moi dormir. Je préfère.

M. VERDANCHET

Franchement... je préfère aussi. Mais si les brigands viennent...?

M. DUPOISON

C'est différent.

M. VERDANCHET

A propos... où pensez-vous que je doive cacher la somme... Sous mon oreiller ?...

M. DUPOISON

Oui... peut-être...

M. VERDANCHET

Ou dans la caisse de l'horloge?

M. DUPOISON

Plutôt... plutôt... ils n'iront pas la chercher là.

M. VERDANCHET, *cachant le paquet*

Bon. Voilà qui est fait.

M. DUPOISON

Vous n'allez pas veiller trop tard ?

M. VERDANCHET

J'en ai pour un petit quart d'heure.

M. DUPOISON, *rentrant*

Alors, bonsoir.

M. VERDANCHET

Bonsoir. (*Il se place à son établi et se met au travail.*)

DEUXIEME TABLEAU

I

(*Même lieu. On retrouve M. Verdanchet à son établi. Long silence, Puis, il prête l'oreille, inquiet.*)

MONSIEUR VERDANCHET

Hem! hem!... Non... non... (*Il se remet à son travail.*) Ah! j'ai oublié de fermer la grille... (*Il se lève, se dirige vers la porte d'entrée et quand il y est arrivé, s'arrête court. On a frappé: toc... toc.*) On frappe! (*Pris de peur.*) Oh! oh!... qui est là?

UNE VOIX, *au dehors*

Un passant.

M. VERDANCHET

Que veut-il?

LA VOIX

S'arrêter.

M. VERDANCHET

Eh bien! qu'il s'arrête...

LA VOIX

Et se reposer, il est las.

M. VERDANCHET

Eh bien! qu'il se repose!... Ce n'est pas une heure... entre nous... pour déranger le monde...

LA VOIX

Bien sûr, Monsieur. Mais ce n'est pas non plus un temps pour coucher à la belle étoile. Il gèle fort.

M. VERDANCHET

En ce cas, allez à l'auberge.

LA VOIX

Je n'ai point d'argent et elle est trop loin.

M. VERDANCHET

Je regrette... Monsieur... je regrette... mais...

LA VOIX

Je regrette aussi... pour vous et pour moi. On m'avait dit qu'ici logeait un homme charitable...

M. VERDANCHET

On vous a trompé, je ne le suis pas.

LA VOIX

Excusez. Je coucherai donc sans abri. Si demain, vous me trouvez mort, dans le fossé d'en face, vous

voudrez bien m'enterrer, n'est-ce pas?... autant que possible, en terre bénie, en passant par l'église...

M. VERDANCHET

Permettez!... permettez!... ne vous en allez pas! (*A part.*) Par saint Nicolas, je ne sais que faire. Ce voleur est adroit et il connaît mes sentiments.

LA VOIX

Vous avez réfléchi?...

M. VERDANCHET

Peut-être... Non... Peut-être... Mais le cas est embarrassant...

LA VOIX

Pour l'amour de Dieu, je vous prie.

M. VERDANCHET

Pour l'amour de Dieu?

LA VOIX

Vous ne l'aimez pas ?

M. VERDANCHET

Mais si! mais si! (*A part.*) Que vais-je faire? — Eh! si c'est pour l'amour de Dieu... advienne que pourra!

LA VOIX

Je m'en vais alors ?...

M. VERDANCHET

Non... restez...! Vous avez dit une parole contre laquelle je ne puis rien. Qui que vous soyez, je vous ouvre... Mais... une seconde, s'il vous plaît! (*Il court à l'horloge, reprend le paquet précieux, le glisse dans la poche de son veston, puis va à la porte. Bas.*) Grand saint, grand saint, protégez-moi! je crois bien que je perds la tête. Je retiens le voisin pour qu'il me protège et j'ouvre la porte au voleur. — Pour l'amour de Dieu, entrez donc.

(*Entre un trimardeur, vêtu de pauvre toile bleue, sous une longue cape trouée, avec un chapeau cabossé, une barbe grise et un sac sur le dos.*)

LE TRIMARDEUR

Bonsoir et merci, Monsieur.

M. VERDANCHET

Bonsoir. (*Il dévisage l'homme et dit:*) Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas automobiliste...

LE TRIMARDEUR

Non... je voyage à pied, j'aime mieux ça!

M. VERDANCHET

C'est, en somme, plus agréable...

LE TRIMARDEUR

Quand il fait beau.

M. VERDANCHET

Oh! naturellement.

LE TRIMARDEUR, *désignant l'escabeau près de l'âtre*

Vous permettez?

M. VERDANCHET

Asseyez-vous, mon ami.

LE TRIMARDEUR, *s'asseyant*

Merci bien. (*Long silence.*)

M. VERDANCHET

Vous voulez manger un morceau... peut-être?

LE TRIMARDEUR

Non... non... je n'ai pas faim.

M. VERDANCHET

Ou boire un coup?

LE TRIMARDEUR

Je n'ai pas soif. Je n'ai besoin de rien. Je suis bien là.

M. VERDANCHET

Je rallume?

LE TRIMARDEUR

Non... non... la pièce est chaude. Ce qui reste de braise me suffira. (*Long silence. M. Verdanchet va et vient; il ne sait plus quoi offrir à son hôte pour l'amadouer, si celui-ci est un brigand.*) Vous êtes horloger?

M. VERDANCHET

Vous avez vu ça tout de suite... J'ai un petit travail à finir justement...

LE TRIMARDEUR

Finissez! Ne vous gênez pas. (*M. Verdanchet se réinstalle, mais à la grande table, face au brigand.*) C'est un beau métier, hein ?

M. VERDANCHET

Comme tous les métiers, quand on s'y applique.

LE TRIMARDEUR

Voilà une bonne maxime. Je la resservirai.

M. VERDANCHET

Mais vous?...

LE TRIMARDEUR

Oh! moi... je vais... je viens...

M. VERDANCHET

Et vous ne faites pas grand'chose ?

LE TRIMARDEUR

Un peu tous les métiers, au contraire.

M. VERDANCHET

C'est-à-dire aucun. (*Le trimardeur proteste.*) Excusez!... (*A lui-même.*) Maladroit... maladroit... je perds la tête. (*Un temps.*) Hum! hum!... Vous n'étiez pas à Mâcon... cette après-midi?... A la banque?

LE TRIMARDEUR

A la banque ? non.

M. VERDANCHET

Et puis à la gare?

LE TRIMARDEUR

Non plus.

M. VERDANCHET

Hum!... Vous me rassurez....

LE TRIMARDEUR

Je ne vous comprends point.

M. VERDANCHET

Oh! N'importe! n'importe! (*A lui-même.*) Maladroit... maladroit... (*Haut.*) Voyez-vous... j'étais inquiet... J'avais cru remarquer... et ils auraient pu croire... que la somme que j'avais touchée... était beaucoup plus importante qu'elle n'est...

LE TRIMARDEUR

Qui? ils?

M. VERDANCHET

Les bandits...

LE TRIMARDEUR

Les bandits?...

M. VERDANCHET

Mais qu'ils ne s'imaginent pas que j'ai rapporté le Pactole... Non... non... une très petite somme... Que s'ils s'avisaient de venir... ils seraient bien reçus, du reste... M. Dupoison n'est pas loin... Ah ah ah ah...! Il couche ici.

LE TRIMARDEUR

Ah bah! il couche ici. — Qui est-ce ?

M. VERDANCHET

Un homme très solide... très redoutable... qui a fait la guerre cinq ans... Quand il vous empoigne quelqu'un... Ainsi, je les préviens... s'ils viennent... — Vous comprenez?

LE TRIMARDEUR

Non, pas très bien. Mais je ne tiens pas à comprendre. — Vous allez travailler toute la nuit ?

M. VERDANCHET

Non pas; voilà que j'ai fini. (*Il se lève.*) Vous êtes réchauffé ?... Vous restez un moment encore?

LE TRIMARDEUR

Mais jusqu'au jour. — Pour l'amour de Dieu !...

M. VERDANCHET

Restez... restez... Je n'ai rien dit. — Eh bien! moi, je me couche. Je me couche tout habillé... Vous n'aimez pas mieux vous étendre ?

LE TRIMARDEUR

Non, je m'adosserai au mur Je sais dormir dans toutes les positions. Je vous remercie.

M. VERDANCHET

A votre aise. (*Tandis que le trimardeur s'enfonce dans son coin sous le manteau de la cheminée où il devient presque invisible, M. Verdanchet, nerveux, fait sa couverture, retire ses galoches, enlève son faux-col, s'entoure d'un foulard et remplace sa calotte grecque par un bonnet de coton. Il va se mettre au lit. Pendant tout ce temps, il répète, très bas:*) Oh! quelle affaire!

quelle affaire! Saint Nicolas, protégez-moi! Saint Nicolas, protégez-moi! (*Il se met au lit, puis, haut, à son hôte.*) Bonne nuit.

LE TRIMARDEUR

Bonne nuit, Monsieur. Vous avez oublié d'éteindre.

M. VERDANCHET

Je préférerais...

LE TRIMARDEUR, *sans l'écouter*

Ne vous dérangez pas. (*Il va à la lampe et la souffle. A peine une lueur venant des braises du foyer.*) C'est fait. (*Se replaçant dans son coin.*) Dormez bien.

M. VERDANCHET, *tremblant*

Vous de même. (*Sourdement.*) Grand saint Nicolas... grand saint Nicolas... (*Silence profond et très prolongé. M. Verdanchet s'agite, puis se détend; il dort ou feint de dormir, on ne sait. Silence.*)

LE TRIMARDEUR, *à mi-voix*

C'est un brave homme... mais ce n'est pas un homme brave... Et plein d'inconséquences avec ça. J'ai bien cru qu'il allait me montrer ses billets de mille — et me les confier, qui sait? — Il s'est couché tout habillé pour ne point dormir... et le voilà déjà qui ronfle, tête à tête avec son voleur. (*Riant doucement.*) Ah ah ah ah!... (*Il se tait. On entend le ronflement discret de M. Ver-*

danchet, quand tout à coup, la porte du premier s'entr'ouvre et un personnage de forme étrange, un falot à la main, descend l'escalier à pas sourds. Il ne voit pas le trimardeur et se dirige vers le lit en face duquel il se place. Alors il pose à terre son falot — qui est une lanterne — de façon à ce que les rayons lumineux, dirigés vers lui, n'éclairent que lui. On reconnaît alors saint Nicolas, avec sa chasuble, sa mitre, sa crosse, une sorte d'aube blanche qui dépasse et une barbe grise. Alors le trimardeur qui se trouve derrière lui, à la cheminée, se courbe en avant et l'observe.)

II

SAINT NICOLAS, *toussant fort*

Hem... hem!... Verdanchet! Verdanchet! Verdanchet!...

M. VERDANCHET, *se réveillant en sursaut*

Qui va là?... (*Il se dresse.*) Ah! grand saint! est-ce vous?

SAINT NICOLAS, *d'une voix caverneuse*

C'est moi.

M. VERDANCHET

Oh! tant mieux! tant mieux! J'attendais une autre visite... Mais si c'est vous?

SAINT NICOLAS, *de la même voix*

C'est moi.

M. VERDANCHET

Bon... bon... Je me lève.

SAINT NICOLAS, *idem*

N'en faites rien. Ecoutez-moi d'où vous êtes — et sans bouger... Et sans bouger !

M. VERDANCHET

Oh! vous avez l'air en colère... Que vous ai-je fait, mon bon Dieu ? Vous prenez une voix de basse et vous ne me tutoyez plus.

SAINT NICOLAS, *idem*

Je... je suis enrhumé.

M. VERDANCHET

C'est la saison. Je pourrais vous offrir un grog à l'eau-de-vie.

SAINT NICOLAS, *idem*

Je ne veux pas de grog. Je ne suis pas content de toi.

M. VERDANCHET

Pourquoi, grand saint? Pourquoi? Ah! je sais bien que je ne vaux pas grand'chose. Je fais ce que je peux pour vous faire plaisir.

SAINT NICOLAS

Non.

M. VERDANCHET

Non?... Voilà une autre affaire... Qu'ai-je fait?... qu'ai-je fait?

SAINT NICOLAS

Tu es de plus en plus bavard. Bavard comme une pie... comme une concierge... comme une bonne sœur. Tu as encore parlé de moi.

M. VERDANCHET

J'ai eu tort... j'ai eu tort... grand saint.

SAINT NICOLAS

Tu as parlé de moi, malgré ma défense, à un sceptique, à un hérétique, à un schismatique, à un sacripant, à un franc-maçon, à un dévoreur de curés... Est-ce vrai?...

M. VERDANCHET

Mais, grand saint...

SAINT NICOLAS

Je te dirai son nom, en toutes lettres. Le sieur Dupoison... Dupoison... adjoint au maire de la commune de Couilly-sur-Saône, un sceptique, un hérétique, un schismatique, un sacripant, un franc-maçon... et l'ennemi juré de Mlle Cunégonde, à laquelle déjà tu as trop parlé.

M. VERDANCHET

C'est bien vrai... M. Dupoison, en effet, n'est pas un homme très recommandable...

SAINT NICOLAS, *sursautant*

Tu dis?

M. VERDANCHET

Oh! pas du tout recommandable, non... Je sais tout ce qu'on dit de lui... et on n'a pas tort!

SAINT NICOLAS

Et que dit-on?

M. VERDANCHET

Qu'il fait mauvais ménage avec sa femme et même...

SAINT NICOLAS

Et même?...

M. VERDANCHET

Rien.

SAINT NICOLAS

Et puis?

M. VERDANCHET

Qu'il s'est embusqué à la guerre...

SAINT NICOLAS

Bah!

M. VERDANCHET

Et qu'il a fait fortune on ne sait trop comment...

SAINT NICOLAS

Oh!

M. VERDANCHET

Sans compter ses opinions politiques... Mais ça n'est point un mauvais homme, au demeurant... Et j'ai cru pouvoir...

SAINT NICOLAS

Tu as cru pouvoir? Tu ne pouvais point, tu ne devais point... Et surtout... et surtout lui confier des choses que tu caches à ton saint protecteur et consolateur et sauveur, saint Nicolas. Est-ce que je mens?

M. VERDANCHET

Un saint ne ment jamais, je pense... Mais je vous préparais une surprise.

SAINT NICOLAS

Je n'en veux pas. Un saint ne peut être surpris. C'est bon. — Tu as touché aujourd'hui une certaine somme ?

M. VERDANCHET

Oui... grand saint...

SAINT NICOLAS

Dix mille francs.

M. VERDANCHET, *songeant au trimardeur*

Dix mille... Ne parlez pas si fort!

SAINT NICOLAS

Pourquoi?

M. VERDANCHET

Pour rien...

SAINT NICOLAS

Si tu me caches encore quelque chose...

M. VERDANCHET

Non... non... Quelqu'un peut nous entendre.

SAINT NICOLAS

Personne ne peut nous entendre, j'en réponds.

M. VERDANCHET

Ah! dans ce cas-là.

SAINT NICOLAS

Tu as touché dix mille francs. Que feras-tu de cette somme?

M. VERDANCHET

Ah! voilà... j'en ferai... un cadeau... un cadeau...

SAINT NICOLAS

A qui?

M. VERDANCHET

A qui?... Eh bien... à vous, puisqu'il faut que je vous le dise.

SAINT NICOLAS

Je n'en veux pas. Je n'ai pas besoin d'argent. Je suis riche.

M. VERDANCHET

Mais vous avez besoin d'une statue... dans notre église?

SAINT NICOLAS

Je n'en ai pas besoin. Je vais en personne chez les clients... et on me prie à domicile; tu crois sans doute être le seul que je visite ?

M. VERDANCHET

Oh! nullement, grand saint! Mais je ne savais pas. L'intention du moins était bonne.

SAINT NICOLAS

L'intention ne suffit pas et c'est même une chose tout à fait secondaire. Que feras-tu de cette somme maintenant?

M. VERDANCHET

Ah! j'en suis bien embarrassé, mon archevêque.

SAINT NICOLAS

Tu n'as qu'à m'écouter : je viens te tirer d'embarras.

M. VERDANCHET

J'écoute donc.

SAINT NICOLAS

D'abord, que je te dise. Tu as mal jugé ton voisin, M. Dupoison, ton bon voisin qui a consenti à coucher là-haut pour te défendre... Je le sais... je sais tout.

M. VERDANCHET

O grand saint !... vous disiez vous-même que c'était un sceptique... un hérétique... un schismatique...

SAINT NICOLAS

Je voulais te faire parler... pour apprendre jusqu'à quel point tu pousserais l'ingratitude...

M. VERDANCHET

Je vous ai dit aussi que c'était un bon homme...

SAINT NICOLAS

Pour te rattraper.

M. VERDANCHET

Je le pense aussi.

SAINT NICOLAS

Taisons-nous. — J'en voulais venir à ceci que... sceptique... hérétique... schismatique... mangeur de curés... cela ne lui retire aucune de ses qualités laïques... Tous nos dévots tiennent en grand mépris les qualités laïques. Ce sont désormais les premières... Libre à lui de penser ce qu'il veut de Dieu et des saints, s'il écoute la voix... intérieure... de sa conscience... Les cléricaux d'ici sont ridiculement en retard. Liberté... liberté... liberté sur toute la ligne! Sachez que nous avons laïcisé le paradis.

M. VERDANCHET

Alors... on n'y dit plus la messe?... et les curés n'y entrent plus?

SAINT NICOLAS

Très peu. Nous avons décidé d'accueillir avant tout les grands saint laïques, et au premier rang, Balanchard... Oui, Isidore Balanchard, pour lequel M. Dupoison a plaidé devant toi en pure perte... Et, comme il a sa place au ciel entre Jules Ferry et Voltaire, il doit avoir sur la terre son monument.

M. VERDANCHET

Quoi?... Isidore Balanchard... qui a mis à la porte les Ursulines?... ah! je n'en reviens pas...

SAINT NICOLAS

J'ai dit. Tu sais ce qui te reste à faire. Tu remettras

demain la somme à M. Dupoison, de la part de saint Nicolas.

M. VERDANCHET

Grand saint!

SAINT NICOLAS

Si tu ne le fais pas, jamais plus je ne descendrai de l'Olympe... ou des Champs-Elysées... pour prendre la goutte avec toi...

M. VERDANCHET

Mais... mais... vous ne prenez jamais la goutte...

SAINT NICOLAS

C'est une façon imagée... d'évoquer les liens de camaraderie... qui... que... Enfin, je ne redescends plus.

M. VERDANCHET

Seigneur... Seigneur...

SAINT NICOLAS

Tu vas jurer ou je te quitte...

M. VERDANCHET

Ne partez pas... ne partez pas!... je vous en prie... Oh! grand saint Nicolas... Vous êtes colère aujourd'hui... je ne vous reconnais plus...

SAINT NICOLAS

Tu jures?

M. VERDANCHET

Dame! J'aurais trop de chagrin de ne plus vous voir... et si vous y tenez...

(*A ce moment, le trimardeur avance légèrement son escabeau et doucement, mais avec autorité, il s'interpose.*)

LE TRIMARDEUR

Voulez-vous me permettre?

SAINT NICOLAS, *effrayé*

Qui est là?

LE TRIMARDEUR

Un pauvre homme...

M. VERDANCHET

Oh! je ne songeais plus à vous. Vous dormiez donc?

LE TRIMARDEUR

Non, j'écoutais.

SAINT NICOLAS

Mais qui est-ce? qui est-ce?...

LE TRIMARDEUR

Peu importe qui je suis... Monsieur...

SAINT NICOLAS

Pardon. Je tiens à savoir qui vous êtes?

LE TRIMARDEUR

Qui êtes-vous vous-même, s'il vous plaît?

SAINT NICOLAS

Moi?

LE TRIMARDEUR

J'ai interrompu l'entretien au moment le plus pathétique, précisément pour vous le demander.

SAINT NICOLAS

Qui je suis? qui je suis? Mais... Saint Nicolas en personne ! Et de quel droit ?...

LE TRIMARDEUR

Ne vous emportez pas, grand saint... Vous allez perdre votre mitre et votre auréole...

SAINT NICOLAS

Mais... mais...

LE TRIMARDEUR

Asseyez-vous plutôt là... et causons un peu...

SAINT NICOLAS

Je... je n'ai d'ordres à recevoir de personne... Où voulez-vous en venir?

LE TRIMARDEUR

Ne vous fâchez pas. A ceci que dans mes voyages, j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec le saint en question... C'était un homme doux aux affligés, indulgent aux pécheurs, impitoyable aux hérétiques, mais sans colère aucune... Et je me demande si le diable n'a pas pris sa forme, tant me surprennent ses paroles et ses façons. Vous n'êtes pas le diable ?...

SAINT NICOLAS

Je suis saint Nicolas... et que la foudre de Dieu vous écrase... si...

LE TRIMARDEUR

Laissez la foudre de Dieu, saint homme! Voici que la colère vous reprend. — Oh! je ne demande qu'à croire. Mais quelques références ne seraient pas de trop. D'abord, d'où venez-vous?...

SAINT NICOLAS

Mais... du paradis... naturellement.

LE TRIMARDEUR

Vous y êtes depuis longtemps?...

SAINT NICOLAS

Depuis... assez longtemps.

LE TRIMARDEUR

Un moment. (*Il fouille dans son sac.*)

SAINT NICOLAS

Qu'est-ce que vous faites?

LE TRIMARDEUR

J'ai dans mon sac la *Vie des Saints*... je la lis beaucoup en tournée. Et s'il y avait lieu de raviver vos souvenirs... (*Il tire un petit livre et l'ouvre.*)

SAINT NICOLAS

Faites donc... faites donc!

LE TRIMARDEUR, *consultant le livre*

Où êtes-vous né?

SAINT NICOLAS

Oh! très loin d'ici... enfin assez loin...

LE TRIMARDEUR

Mais encore. En Amérique?

SAINT NICOLAS

En Asie... en Asie... A Myre... Myre... c'est bien Myre...

LE TRIMARDEUR

Vous confondez. Vous fûtes archevêque de Myre... Mais vous naquîtes à Patare, en Lycie.

SAINT NICOLAS

C'est cela... à Patare... Patare... oui... Patare!

LE TRIMARDEUR, *même jeu*

Comment s'appelaient vos parents?

SAINT NICOLAS

Oh! je ne sais plus bien... c'est si vieux!... Et je dois vous dire... pour que vous ne vous étonniez pas... qu'au paradis... nous perdons un peu la mémoire... Nous voyons tant de choses nouvelles tous les jours !

LE TRIMARDEUR

Je pense bien. Passons. — On prétend qu'à votre naissance, quand on vous mit dans le bassin pour vous baigner, on vous vit tout à coup bondir et demeurer debout pendant deux heures, les mains jointes et les yeux au ciel. Vous vous en souvenez ?

SAINT NICOLAS

Un peu... mais vaguement...

LE TRIMARDEUR, *même jeu*

Du reste, ça n'est pas prouvé... Passons! Je ne vous demande pas non plus d'avoir dans la tête tous vos miracles...

SAINT NICOLAS

J'en ai fait tant dans ma vie...

LE TRIMARDEUR

Et de beaux!

SAINT NICOLAS

Ah! je crois bien, Monsieur... Tenez! là! que je vous raconte. Le plus beau! le plus beau! Trois enfants coupés en morceaux... dans le saloir... Le charcutier Landru... Un geste : ils ressuscitent !

LE TRIMARDEUR, *même jeu*

Et les trois filles de cet homme qui les voulait vendre au marchand d'esclaves parce qu'il n'avait point de quoi les nourrir!

SAINT NICOLAS, *esayant de lire*

Mais comment donc! Le père et ses trois filles! Je vois ça comme si j'y étais.

LE TRIMARDEUR, *retirant le livre*

Que fites-vous alors?

SAINT NICOLAS

Ce que je fis ?... Eh! je les invitai à déjeuner sans doute...

LE TRIMARDEUR, *lisant*

Non... non... mieux que cela. Vous eûtes l'idée de jeter dans la salle, par la fenêtre, trois bourses pleines d'or.

SAINT NICOLAS

C'est bien ce que je voulais dire. Mais revenons au saloir, je vous prie... le charcutier et le saloir...

LE TRIMARDEUR

Et l'enfant tombé dans le feu !

SAINT NICOLAS

Oui... oui... ça n'est pas mal... Le saloir a mes préférences... Il y avait trois enfants à sauver, non pas un.

LE TRIMARDEUR

Et le miracle du naufrage!

SAINT NICOLAS

Le naufrage? Oh! un incident! — Je m'en tiens au saloir. Il suffit à ma renommée. Qu'on ne me parle pas d'autre chose... Le saloir!... le saloir!...

LE TRIMARDEUR

C'est bon. Passons à une autre matière. Pourriez-

vous me dire un mot maintenant de vos voyages en Terre Sainte?

SAINT NICOLAS

Oh! j'ai tant voyagé depuis!

LE TRIMARDEUR

Et votre visite au grand saint Antoine !

SAINT NICOLAS

Avec son cochon, oui...

LE TRIMARDEUR

C'est ce qui vous a le plus frappé? — Et votre temps de prison! — et vos supplices! — et vos luttes contre Arius! — et le concile de Nicée!...

SAINT NICOLAS

Quelle vie! quelle vie!... Ah! pour une vie, c'en est une!... Je ne m'en porte pas plus mal.

LE TRIMARDEUR, *lisant*

Le jour de votre mort, selon le témoignage de saint Michel l'Archimandrite, les Anges, les Archanges et les saints Patriarches affluèrent dans votre chambre, s'y rendirent visibles à tous et votre dernier mot fut celui-ci : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains. » Pourriez-vous me le répéter? J'aimerais l'entendre de votre bouche. A genoux, naturellement...

SAINT NICOLAS

A genoux? (*Il s'agenouille.*) Soit! soit! « Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains. » (*Il se relève.*)

LE TRIMARDEUR

Si vous n'êtes point le vrai saint Nicolas, le don que vous venez de faire à Dieu, ne vous sera pas inutile.

SAINT NICOLAS

Mais... je le suis... Vous n'en doutez pas, je suppose? J'ai satisfait à l'examen... N'est-ce pas, Verdanchet?

LE TRIMARDEUR

Soit! soit! — Reste à prouver votre puissance. On juge des gens sur les actes, non sur les mots.

SAINT NICOLAS

Eh! que voulez-vous que je fasse? Vous abusez. Monsieur Verdanchet est témoin... que...

M. VERDANCHET

J'aimerais bien aussi vous voir faire quelque petite chose... Si mon saint Nicolas est un farceur... je veux en être sûr avant de retomber dans mon néant... Ah! mes pauvres garçons ! Qui croire ? mais qui croire ?...

LE TRIMARDEUR

Ne vous tourmentez pas. Le saint archevêque de Myre

va vous dire à l'instant où vous avez caché le petit paquet de billets de banque.

SAINT NICOLAS

Dix mille francs!

LE TRIMARDEUR, *à M. Verdanchet*

C'est bien cela?

M. VERDANCHET

Tout juste.

LE TRIMARDEUR, *à saint Nicolas*

Où sont ces dix mille francs?

SAINT NICOLAS

Dans l'horloge.

M. VERDANCHET, *tirant son paquet*

Non... je les ai sur moi. Voici.

SAINT NICOLAS

Pardon... ils ont été dans l'horloge...

M. VERDANCHET

Mais ils n'y sont plus.

SAINT NICOLAS

Je croyais les y voir encore... Après cet interrogatoire... insolite... je perds la tête. Excusez!...

LE TRIMARDEUR

Oh! c'est quelque chose d'avoir deviné à demi. Vous n'êtes pas le premier venu. — Continuons.

SAINT NICOLAS

Que voulez-vous de moi encore?

LE TRIMARDEUR

Moins que rien... pour terminer ! Aujourd'hui, M. Verdanchet, en retirant son argent de la banque a remarqué deux hommes de mauvaise mine... en auto... Ecoutez. (*On entend le bruit d'une auto qui s'arrête.*)

M. VERDANCHET

Seigneur... Seigneur...

LE TRIMARDEUR

Ils descendent. — Ils sont à la grille.

M. VERDANCHET

Et je n'ai pas fermé la grille ! (*La grille grince.*) Holà !

LE TRIMARDEUR

Inutile de vous lever. Saint Nicolas est là.

SAINT NICOLAS

Mais... mais... ça n'est pas mon affaire...

LE TRIMARDEUR

Ils ont traversé le petit jardin. (*Saint Nicolas manifeste une terreur croissante.*) Ils forcent le volet. (*On entend le bruit en question et la lumière de la lune entre dans la chambre. Alors saint Nicolas remonte l'escalier.*) Où allez-vous, saint archevêque ?

SAINT NICOLAS

Je... je remonte... au ciel... je n'ai rien à faire avec des brigands.

LE TRIMARDEUR, *le retenant par sa chasuble*

Pardon, restez ! — Un trait avec la pointe du diamant : le carreau tombe. (*La chose a lieu.*) Une main noire entre dans la chambre... tourne l'espagnolette... (*On voit la main et la fenêtre s'ouvre.*)

SAINT NICOLAS

Holà ! holà !

LE TRIMARDEUR

Arrêtez-les ! faites un geste ! cela vous est facile.

M. VERDANCHET

Grand saint !... Grand saint !...

SAINT NICOLAS

Lâchez-moi... lâchez-moi... ils entrent ! Je ne suis pas saint Nicolas ! je ne suis pas saint Nicolas !

III

LE TRIMARDEUR

Moi, je le suis. (*Les deux bandits enjambent la fenêtre, masqués et le couteau entre les dents.*) Arrêtez ! (*Il fait un geste et les bandits restent cloués sur place.*) Et ne bougeons plus. (*Au faux saint Nicolas.*) Veuillez, s'il vous plaît, rallumer la lampe. (*Le faux saint Nicolas s'exécute en tremblant.*) Maintenant, je vous prie, Monsieur, de dépouiller ces ornements d'église et de les rendre à qui de droit.

LE FAUX SAINT NICOLAS

Mais je suis en déshabillé...

LE VRAI SAINT NICOLAS

N'importe.

(*Le faux saint Nicolas s'exécute, pose sa crosse, sa mitre, enlève sa chasuble et apparaît en chemise de nuit flottante.*)

LE VRAI SAINT NICOLAS

Nos deux bandits vont s'amuser. (*Au faux.*) Habillez-moi. La chasuble. (*Il s'en revêt.*) La mitre. (*L'autre l'en coiffe.*) La crosse. (*Il la prend. L'autre fait*

un geste pour donner sa barbe.) Je n'ai pas besoin de la barbe. La mienne me suffit. — Mais retirez-la. (*Le faux saint Nicolas retire sa barbe en se détournant.*) Et regardez-nous, maintenant ! (*Il se montre.*)

M. VERDANCHET

M. Dupoison !

M. DUPOISON

C'était moi... J'ai voulu m'amuser... Mais je ne suis pas présentable.

SAINT NICOLAS

Ces Messieurs auxquels je vais vous remettre auront de quoi vous habiller.

M. DUPOISON, *tombant à genoux*

Pitié! pitié! grand saint!... Ayez pitié d'un mécréant qui commence à croire...

SAINT NICOLAS

Oh! si cela est, M. Dupoison, ce mauvais tour ne vous a pas mal réussi. Vous abjurez ?

M. DUPOISON

J'abjure le démon... j'abjure le triangle... j'abjure Robespierre et Etienne Dolet...

SAINT NICOLAS

Et Isidore Balanchard...?

M. DUPOISON

Il n'aura pas un sou de moi pour sa statue. Je retire les cent sous que j'avais souscrits.

SAINT NICOLAS

Vous n'êtes pas large pour vos saints.

M. DUPOISON

Je le serai davantage pour vous... Mais que les brigands se retirent !

SAINT NICOLAS

Alors que ferez-vous pour moi ?

M. DUPOISON

Je promets de vous respecter... de vous aimer... de vous prier...

SAINT NICOLAS

De suivre ma statue en portant un cierge, le jour de la procession...

M. DUPOISON

En portant un cierge... deux cierges... un dans chaque main... entendu ! Mais que les brigands se retirent !

SAINT NICOLAS

On ne vous en demande pas tant. (*Le relevant.*) Je vous bénis, mon fils. Allez maintenant présenter vos

excuses à M. Verdanchet dont vous n'avez pas eu pitié. Il vous pardonne. (*Il obéit.*)

M. DUPOISON

Mon bon M. Verdanchet, que je vous embrasse !... Je suis confus... confus...

M. VERDANCHET, *qui s'est levé*

Je n'ai pas de rancune, voisin.

M. DUPOISON, *s'efforçant de rire*

Ah ! ah ! ah ! Entre nous... ce n'était pas mal imité?...

M. VERDANCHET

Oh ! très mal, M. Dupoison; et il fallait un simple comme moi pour s'y laisser prendre. D'ailleurs, vous pouvez comparer. Pour imiter les saints dans leurs manières, je crois qu'il faut d'abord imiter leurs vertus.

SAINT NICOLAS, *aux bandits*

Quant à vous, bandits, je vous tiens quitte. (*Les bandits veulent ressortir par la fenêtre.*) Non ! poussez les volets, refermez la fenêtre et sortez, comme tout le monde, par la porte. Vous viendrez poser un carreau demain et vous tâcherez d'être convenables avec Monsieur. (*Les bandits obéissent.*) Laissez vos couteaux, je vous prie. Allez ! et n'y revenez plus ! (*Ils sortent.*)

M. DUPOISON

Ah ! je respire ! — Je puis monter me rhabiller.

SAINT NICOLAS

Ce sera plus décent.

M. DUPOISON

A tout à l'heure donc. (*Il remonte l'escalier et disparaît.*)

IV

SAINT NICOLAS

Voilà une belle séance !

M. VERDANCHET

O grand saint !... O grand saint !

SAINT NICOLAS

Je vous rends vos affaires. Vous y tenez... et je n'aime pas porter du faux. (*Il se dépouille, aidé par M. Verdanchet.*) Merci. (*Il reprend son chapeau, son sac et son bâton.*)

M. VERDANCHET

Vous restez encore un moment.

SAINT NICOLAS

Rien ne me presse.

M. VERDANCHET

J'ai besoin de vous voir en paix... après toute cette mascarade... Asseyez-vous, grand saint.

SAINT NICOLAS

Volontiers. (*Il s'assied.*)

M. VERDANCHET, *se plaçant en face de lui.*

Comment vont mes garçons ?

SAINT NICOLAS

Le mieux du monde. Dans le ciel de Dieu, il n'y a pas de maladies. Ils contemplent, ils aiment, ils louent... On vient de les mettre dans le même chœur.

M. VERDANCHET

Ils chantaient déjà bien...

SAINT NICOLAS

Ils chantent beaucoup mieux encore... Quand je rentre de mes tournées, je reconnais de loin, entre mille, dix mille, cent mille, leurs trois voix mariées, mais distinctes entre elles, comme elles sont distinctes des autres... Car si l'Eglise triomphante est une, chaque homme s'y retrouve avec ses traits particuliers.

Et quand, le matin et le soir, la prière du vieil homme monte, elle s'accorde parfaitement avec celle de ses enfants.

M. VERDANCHET

Continuez, continuez, saint archevêque ! Est-ce donc qu'ils prient pour moi ?

SAINT NICOLAS

Sans cesse. Et selon vos besoins ; car ils sont avertis de tout. Ce sont eux qui m'ont prévenu les premiers de ce qui se tramait en secret ici...

M. VERDANCHET

Pas possible, grand saint !

SAINT NICOLAS

Alors...

M. VERDANCHET

Alors ?

SAINT NICOLAS

Mon Dieu... j'ai fait le nécessaire.

Orsay, 25 février 1922.

La fête de saint Nicolas, archevêque de Myre, est célébrée le 6 décembre.

TABLE DES MATIERES







